REVUE ROUMAINE

DANS CE NUMÉRO:

TUDOR ARGHEZI: République et Monarchie
MIHAI BENIUC: Sonnet pour la Fête de la République
ALEXANDRU ANDRIŢOIU: Vers

Quatre prosateurs contemporains
Débats littéraires

GRAHAM GREENE et MIGUEL ASTURIAS
à travers la Roumanie

1
1963

R E V U E R O U M A I N E

SOMMAIRE

15 ans après la proclamation de la République Populaire Roumaine

Tudor Arghezi — République et monarchie — 3
Mihai Beniuc — Sonnet pour la fête de la République — 5

★

Al. Andriţoiu — Toile roumaine — Les quatre saisons — La lumière (traduction: Yvonne Sterk) — 6
Eugen Barbu — Sous la pluie — 11
Gyula Szabó — En avril, quand l'herbe croît — 27
Nicolae Velea — Rencontre tardive — 36
Ion Băieşu — L'homme qui est près de toi — 61

COMMENTAIRES

Dumitru Solomon — Débats littéraires. Le récit et la nouvelle — 88
B. Elvin — En marge de quelques volumes de vers — 92

LA ROUMANIE VUE PAR SES HÔTES

2 000 kilomètres avec Graham Greene *par Radu Lupan* — 99
Entretien avec Miguel Angel Asturias — 103
Rencontres à Sinaïa — 108

PROFILS

Mircea Zaciu — Ion Agîrbiceanu a 80 ans — 116

VIENT DE PARAÎTRE

Les pionniers du roman roumain (page 124) ● Les poètes Văcăresco: *Oeuvres choisies* (page 125) ● George Bacovia: *Oeuvres choisies* (page 127) ● Mihail Sebastian: *L'Accident* (page 129) ● Ion Marin Sadoveanu: *Le Taureau de la Mer* (page 130) ● Lucia Demetrius: *Clarification* (page 131) ● Remus Luca: *Une histoire d'amour* (page 133) ● Dumitru Păcurariu: *Dimitrie Bolintineanu* (page 134) ● Vasile Rebreanu: *La Maison* (page 136) ● Nicolae Ţic: *La Brise du Soir* (page 137) ● Simion Pop: *Heures chaudes* (page 139) ● Iulia Soare: *Une promenade à Băneasa* (page 140) ● Mikó Erwin: *Assaut au pays des roseaux* (page 142)

ARTS

L'Exposition de gravure Marcel Chirnoagă — Gheorghe Boţan (page 144) ● *L'Exposition Henri Catargi—Ion Vlad* (page 147) ● V. Drăguţ—*Luchian* (page 150)

VISITES EN ROUMANIE
(page 153)

XIIe ANNÉE — No 1 — 1963

REVUE ROUMAINE
Publication littéraire trimestrielle paraissant en français, russe, anglais et allemand

Rédaction et administration:
5, Strada ION GHICA—BUCAREST
Téléphone: 15.35.88

15 ANS APRÈS LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

RÉPUBLIQUE ET MONARCHIE

par TUDOR ARGHEZI

Du temps de la forme monarchique de notre Etat, il était souvent question d'une éventuelle république — à défaut de quelque autre sujet de conversation — lorsque les hommes politiques, pour ne pas leur donner un autre nom, discutaient de principes au cours d'une partie de cartes, ce moment culturel de leur existence.

Pour ce qui est de parler à tort et à travers, on ne s'en privait guère, pendant le dur labeur du club.

Un autre travail consistait à signer et à promulguer. Obligeant ses ministres à se tenir debout comme Lui-même, pendant les audiences, sous prétexte qu'Il souffrait d'hémorroïdes, le premier roi, Carol Ier, apposait sa signature gouvernementale au bas des décrets et des lois en se servant d'un pupitre élevé qui lui arrivait à la hauteur du cou. Ce meuble original est conservé aujourd'hui encore au Palais.

Le nombre des partis — également politiques, bien entendu — avait finalement dépassé le chiffre de 50, chaque personnalité, irritée d'avoir trop longtemps attendu un portefeuille, devenant un chef qui comptait vingt ou trente membres dans son parti. Aux époques de « crise», ils se transformaient en « opinion publique» et protestaient devant le palais, pour intimider « la Constitution », d'une manière véhémente et, soudain, presque républicaine.

Dès que le sourire qui promettait le pouvoir ne lui était plus adressé, le chef, docile la veille encore, commençait à montrer ses cornes, d'abord molles comme celles du colimaçon dans sa coquille, puis devenait menaçant. Mais tout aussi rétractile et prêt à reculer qu'il l'était de se tendre en avant, l'orateur simili-républicain se calmait aussitôt. Il suffisait,

pour cela, de quelques centaines de milliers de lei pris soit sur la cassette de la couronne, soit au ministère des Finances, ou encore de la prière d'aller faire une conférence — à la Sorbonne par exemple — sur le bonheur que procure la légitimité des institutions de la monarchie.

Un ministre des Finances, habile à tirer les ficelles pour faire danser les marionnettes et réputé pour son aristocratique cynisme, offrit naguère à la souveraine Maria un collier de perles d'une valeur d'environ 100 millions de lei-or. Sa Majesté accepta aimablement, sans demander qui l'avait payé, mais en murmurant un « merci » accompagné de Son gracieux sourire.

Notre République Populaire, instaurée sans coups de feu ni effusions de sang, a été généreuse avec l'ancien Trône. Le jour où prit congé le dernier roi — qui est actuellement au service d'une usine d'avions, ou d'automobiles, étant de par sa véritable vocation un éminent chauffeur — celui-ci put emporter, selon l'estimation publique, une trentaine de wagons pleins, contenant les biens de la couronne parmi lesquels figurait aussi une collection, unique au monde, de tableaux du Greco...

Aujourd'hui, à Lugano, dans le Tessin, on peut visiter un soi-disant musée, ouvert au public par l'ancien jardinier du dernier roi. Entrée: 2 francs suisses par personne.

Le jardinier, homme compréhensif, partage les entrées en deux parts égales: Sire, un franc pour votre majesté et un franc pour moi...

Pour marquer le contraste entre ce qu'il y avait autrefois en Roumanie et ce qui s'y passe aujourd'hui, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de recourir à des abstractions et à des théories...

MIHAI BENIUC

SONNET POUR LA FÊTE DE LA RÉPUBLIQUE

Je vois croître tes ans illuminés d'exploits
Toi qui, ô République, en tes armoiries portes
Des puits, le soleil brisant l'antique nuit
Et aussi tout là-haut, le corail d'une étoile.

Toi qui es le rameau bienheureux de mes rêves
Dans le pommier chargé de fruits rouges, vermeils
Du labeur fécondé dans son riche branchage,
Suscitant un murmure ébloui, stupéfait,

Ô République, sois parmi les autres branches
Sacrées, appel ardent aux colombes lassées
A prendre leur envol tout au loin par le monde,

Hérauts neufs de la paix, sois berceau qui cajoles
Les descendants vainqueurs, descendants bien-aimés
Visiteurs du Cosmos, à travers les espaces!

AL. ANDRIȚOIU

TOILE ROUMAINE

Toile blanche de coton et de lin,
Drapant, au soir, souplement une table,
Le pain, le beurre, le miel et le vin,
Tu les nimbes d'une clarté de fable.

Dans tes fleurs de soie, filles des cocons,
L'on voit une main de poigne virile :
Elle eut, aux labours, le geste fécond,
Et là, maintenant, repose tranquille.

A celle qui t'a faite, un baiser !
Un baiser aux yeux fixés sur l'aiguille,
Au sein dont la courbe a pu t'ombrager,
Au doigt vif sur l'écheveau qu'il dévide.

La Belle-au-Bois, de toutes la plus belle,
Se parerait le front de cette toile.
Et l'on verrait ses mains de neige
Parmi les fils glisser le matin pâle.

Toile roumaine éclairant le repas
De tous les glacis aux très pures lames,
La lune empesée en ses longs frimas
Brille, secrète, au piège de ta trame.

LES QUATRE SAISONS

Pas aux pays lointains,
Mais ici, oui, se lèvent
Sous les antiques pins,
Les fenêtres de neige
Aux yeux de ciel givré
Que surprend la clarté.

Pas sous les alizés
Dont l'haleine est tranquille,
Mais ici un pommier
S'épanouit, fertile,
Et te fait signe, toi
Qui s'en réjouira.

Pas aux lieux tropicaux,
Mais ici dans l'été,
Sous les fleurs de sureau,
Elles peuvent chanter
Tes sandales, gaiement,
Avec le jour levant.

Pas au Sud étranger
Mais ici vient l'automne,
Sous l'arche des noyers,
T'offrir raisins et pommes,
Ses chrysanthèmes feu
Honorant tes aïeux.

LA LUMIÈRE

La lumière d'une fleur blanche à mon revers,
A mon chapeau la lumière d'une fleur bleue,
Je traverse, en sifflant, le pré déjà couvert
Du soir en sa fraîcheur monacale et laiteuse.

Je devise récolte avec mes devanciers
Auprès des peupliers troubles, noyés de lune.
Et j'écoute le temps sans arrêt me parler
Avec la voix des seigles : bucoliques murmures.

Avec ceux qui viendront, adoucissant ma voix,
Je m'entretiens aussi, de greniers en béton,
De pains aux tresses d'or comme l'astre qu'on voit,
De la table servie et qu'ils embaumeront.

Frères, ne riez pas quand vous me rencontrez
Me parlant à moi-même au milieu de nos plaines,
Car je m'adresse aux jours qui firent le passé,
Car je parle, souvent, avec les temps qui viennent.

La traduction des poésies d'Andriţoiu est l'œuvre de la poétesse belge YVONNE STERK, auteur des *Chemins de l'Absence* et du *Bouleau Noir*

QUATRE PROSATEURS CONTEMPORAINS

Pour donner aux lecteurs de la Revue Roumaine, *comme nous l'avons toujours fait, la possibilité de connaître les préoccupations et les lignes de développement de la littérature roumaine, nous leur présentons dans le présent numéro quelques écrivains qui — bien que différents par l'âge, par les thèmes traités et les modalités d'expression — n'en ont pas moins une orientation commune, une même attitude, activement humaniste, envers le monde et la vie.*

EUGEN BARBU, l'une des figures les plus marquantes de la génération déjà parvenue à la maturité de l'expérience et de l'expression, est particulièrement réceptif au langage des sensations de toute nature : lyrique dans le réalisme cru de l'observation, il déborde de verve dans l'art d'évoquer les types pittoresques, les scènes de masse et la « respiration » de la ville.

Les héros des deux romans et des récits d'Eugen Barbu, recrutés dans diverses couches et catégories sociales, mais surtout parmi les ouvriers et des représentants du lumpenproletariat *rendus à la société, sont des natures spontanées et simples, disposant de grandes ressources d'humanité, d'énergie et d'abnégation, insoupçonnées d'ailleurs par elles-mêmes jusqu'au moment où le socialisme éveille enfin leur conscience. Chroniqueur de la vie quotidienne socialiste, l'écrivain effectue, en outre, des sondages périodiques dans un passé où les hommes affrontaient non seulement les vicissitudes d'un régime fondé sur la propriété privée, l'exploitation et l'oppression — mais aussi la mort. C'est, en effet, le cas des trois paysans de la narration* Sous la pluie, *frappés par la foudre pendant qu'ils travaillent sur la terre du boyard.*

GYULA SZABÓ s'est assuré à trente-trois ans une place bien marquée dans la littérature de langue hongroise de la Roumanie. Son cycle de romans-fresque Les Gondos, *dont les deux premiers volumes ont déjà paru, le classe parmi les interprètes passionnés de la vie nouvelle à la campagne. Les durs conflits entre l'ancienne mentalité accapareuse et la force libératrice du socialisme, les destinées qui s'entrecroisent avec, à l'arrière-plan, cette tempête rénovatrice, tels sont les principaux thèmes saisis par un talent essentiellement épique. Comme s'il s'offrait parfois à lui-même quelques moments de détente, ce romancier des conflits dramatiques imprime à ses contes et à ses nouvelles une note d'humour, souvent trucu-*

lente, populaire, en même temps qu'un lyrisme tantôt juvénile et badin, tantôt attendri et nostalgique. Cependant l'ironie à l'adresse de certaines habitudes périmées qui persistent encore parfois chez certains ou encore l'affection témoignée à des héros consacrés par l'histoire, n'estompent nullement l'intérêt manifesté par l'écrivain aux problèmes de la conscience, aux valeurs morales de tout ce qui est nouveau.

Bien que son talent soit encore en formation, NICOLAE VELEA n'a pas tardé à sortir du rang après la parution de son premier volume intitulé La Porte. *Indiquons ici, quelques-unes de ses précieuses qualités : l'acuité du regard, capable de discerner les mobiles secrets de l'homme, en considérant plutôt l'état d'esprit de celui-ci que ses paroles ou ses actions ; une sensibilité presque lyrique à l'égard du bonheur qui, réalisable seulement dans une société libre de toute aliénation, représente l'harmonie morale, la possibilité d'être soi-même jusqu'au bout — vis-à-vis de soi comme vis-à-vis des autres — avec ses rêves et ses réflexions, si naïves soient-elles, avec la joie impétueuse de vivre, de profiter des fruits de son travail, de la vie, de la présence et de l'amitié des autres hommes. Ainsi, la nouvelle* Rencontre tardive *fait ressortir, par contraste, les ravages que provoquent le manque de sincérité, le manque de confiance dans les sentiments de ceux qui vous entourent, aussi bien que dans vos propres forces. Il faut également remarquer l'art avec lequel l'auteur voile ses intentions les plus sévères d'un humour qui, plus d'une fois, semble à première vue gratuit ou strictement verbal.*

ION BĂIEȘU, le plus jeune des prosateurs que nous vous présentons ici, est l'un de ceux qui ont fréquenté l'école en plein air des chantiers du socialisme. Sans avoir manié lui-même l'outil (n'ayant jamais cessé d'être journaliste), il se sent le camarade de tous les jeunes travailleurs, accoutumés à respecter non seulement les rigueurs de leur travail mais aussi les normes d'une morale qui, graduellement, est devenue partie intégrante de leur mode d'existence. Nous en avons pour preuve les efforts qu'ils s'imposent pour être à la hauteur de leurs propres exigences. L'auteur introduit dans la description des débats intérieurs ce ton particulier aux confessions juvéniles qui séduisent par un mélange de lucidité et de gaucherie, d'intransigeance et de tendresse.

●

EUGEN BARBU

Sous la pluie

La montagne se dressait, non loin, comme un front de calcaire dégarni. En contrebas la forêt avec sa fraîche dentelle de verdure s'enfonçait dans un vallon. Le vent soufflait, couchant l'herbe, et tout l'endroit semblait une mer démontée dont les vagues se seraient figées ainsi depuis des millénaires. C'était un samedi, à l'heure de la première fauchaison, non loin de midi. Le ciel s'assombrissait et s'éclairait alternativement, et le soleil était tantôt ardent, tantôt complètement caché. Alors s'abattait un froid malsain qui glaçait le dos des hommes.

Ils étaient six et commençaient à se sentir fatigués. Lisandru était resté en arrière, avec Ilie et le Buraliste, auquel ce surnom était resté depuis la guerre, parce qu'ayant été blessé, il avait reçu l'autorisation de tenir un bureau de tabac. Ils étaient frères. Le plus jeune était Marin — Ilie pour l'état civil — qui travaillait lui aussi à la journée sur la terre d'un homme qui avait plus de biens que les autres. Marin allait sur ses dix-huit ans et devait se marier le lendemain. Lisandru avait été au front, tout comme le troisième qu'ils appelaient Rebegea. Ils parlaient de leurs affaires sur un ton qui semblait tantôt haineux tantôt amical.

— Alors, le Buraliste? demandait Lisandru, pensant à des choses dont il avait été question un peu plus tôt. Tu es fatigué, hein?

— Fatigué? Penses-tu !

L'invalide leva les yeux au ciel.

— Quel temps dégueulasse ! Le soleil n'a pas bien disparu qu'il est déjà de retour.

Le gars était grand et sec et avait une figure noiraude. En marchant, il traînait un peu la jambe gauche. Les boiteux comme chacun sait, sont mieux développés que les autres. Les yeux tournés vers le haut du terrain, il guettait l'arrivée des femmes. Il était l'heure de manger, et elles devaient venir apporter la nourriture des hommes.

Lisandru essuyait sa faux avec une poignée de foin et regardait son cadet, le « poulain ».

— Alors, morveux, as-tu appris ton Pater? Parce que demain, t'auras beau la chercher dans tes culottes, tu ne la trouveras plus . . .

— Ha, ha, ha ! fit Rebegea, l'aîné.

Marin ne le regardait pas. Il fauchait l'herbe en silence. Le froid l'avait saisi dans le dos, et c'est pourquoi il ne voulait pas s'arrêter.

Jusqu'à la semaine dernière, il n'était pas tombé la moindre goutte de pluie. Maintenant, cela n'en finissait plus. Le matin on avait reçu quelques bonnes averses. Ensuite il avait cessé de pleuvoir, mais, vers onze heures, un nuage noir était descendu, et voilà de nouveau les chemins pleins de mares. Les paysans fuyaient sous les arbres et appelaient aussi les trois frères :

— Venez dans la forêt, les gars, si vous ne voulez pas rencontrer Saint-Elie !

Mais eux s'obstinaient : ils avaient leur fierté, quoi ! . . . des gens comme eux n'allaient pas avoir peur d'une pluie ! Sans compter qu'ils devaient finir leur travail, parce que le lendemain était un dimanche. Parfois, les chemises mouillées séchaient sur leurs épaules; d'autres fois il fallait les tordre pour les essorer.

La pluie avait cessé. Une heure avant, le champ scintillait comme une fourrure sous le souffle du vent. Maintenant, la terre était sèche. Mais voilà que des nuages s'amoncelaient de nouveau au-dessus de leurs têtes, en gros paquets, et la lumière semblait s'écouler dans le sous-bois, glisser sous les voûtes sombres des arbres. Tout en haut, le tonnerre grondait.

— Tu l'entends, ton oncle? C'est ton oncle, le diable, en train de rosser sa femme ! dit encore l'invalide qui, du regard, continuait à fouiller les lointains pour être le premier à apercevoir les femmes qui apportaient la nourriture.

Marin s'arrêta et considéra sa faux en ouvrant de grands yeux.

— Qu'est-ce que tu as?

Une cétoine verte et rouge bondit dans l'herbe.

— J'allais la tuer, dit le benjamin, se parlant plutôt à lui-même.

Le Buraliste avait recommencé à faucher.

— Tu vois, c'est comme ça que nous avons été saucés, un temps, sur le front. Il pleuvait sans arrêt. Tu m'écoutes, Lisandru ?

— Je t'écoute.

— On aurait dit que la pluie enfonçait les maisons dans le sol. Tu pouvais chercher autour de toi, il n'y avait que de la boue, à perte de vue. Une boue à étendre sur son pain . . .

— J'y ai passé deux hivers, moi, là-bas . . .

Lisandru ricana, montrant ses dents, puis, il leva de nouveau les yeux au ciel. C'était le plus laid de tous les frères ; on aurait dit qu'il se nourrissait d'ombre, tant il était maigre et mal bâti.

— T'as entendu ce qu'on raconte? demanda encore Rebegea.

— Quoi donc?

— Qu'on va prendre la terre à tous ceux-là . . .

Lisandru continua à faucher, en regardant son frère d'un air de doute.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça? Dimanche dernier, les gars de Piatra et d'Osica ont commencé à labourer la terre du monastère. Les moines ont rappliqué, tambour battant, et leur ont jeté l'anathème. Tu penses où on se le met, leur anathème ! . . .

— Et les gendarmes les ont laissé faire? D'habitude, il suffit qu'on en parle, pour qu'ils vous regardent de travers, comme si on était le diable . . .

— Ça, c'est un ordre des communistes : ceux qui ont été au front, comme toi et moi, ils ne doivent plus attendre.

— Peut-être bien . . .

Tout en continuant à faucher, Marin tendait l'oreille. Il avait l'air contrarié. Au loin, le tonnerre recommençait à gronder. On aurait dit que la montagne blanche s'écroulait sur eux. Tous trois levèrent les yeux.

— Possible que les femmes ne viennent plus, par un temps pareil, dit Rebegea, avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Elles viendront, elles ne peuvent pas se passer si longtemps de toi, hé, hé, hé . . .

Après quoi ils se turent, écoutant le sifflement de leurs faux. Du regard ils cherchaient des serpents dans l'herbe. Le boiteux éprouvait une douleur aiguë dans les jambes. « C'est toujours à cause de ces saloperies de pluies ». Il avait faim, et le travail n'était pas près de finir . . . Le ciel s'assombrissait de plus en plus. Même les fers des faux avaient cessé de briller, dans l'herbe. Il se fit soudain un grand silence et le vent s'arrêta de souffler.

— Dis donc, qu'est-ce qu'on fait, il va drôlement pleuvoir? demanda Lisandru.

— On ne fondra pas, sois tranquille ! Allons, mets-en un coup şi tu veux pas que le type nous regarde de travers, quand il viendra. Je ne veux pas manger sa *mămăligă* [1] pour des prunes . . .

— Laisse-le venir, j'ai pas peur de lui !

Lisandru cracha d'un air dégoûté, et demanda avec une certaine indifférence :

— Dis, Buraliste, qu'est-ce qui va se passer, si les communistes viennent au pouvoir?

— Ben quoi? Ils viendront et voilà tout . . .

— Oui, mon vieux, mais il paraît que les rupins on les fera travailler et ça ne leur plaira pas beaucoup ; alors faudra leur serrer la vis. Celui qui n'a rien, il prendra ce qu'il lui faut !

— Ma foi, oui, on leur serrera la vis, les pauvres !

Rebegea rit doucement, avec une sorte d'affection.

Marin, officiellement nommé Ilie, s'arrêta un instant pour reprendre souffle. Ensuite il se remit à faucher, mais avec moins d'entrain.

— Tu tends l'oreille, poulain? demanda joyeusement le boiteux.

— Ça l'intéresse, parce que Zamfira lui apportera demain un arpent, et il a déjà le tournis à l'idée de devenir un boyard. Y a pas à dire, pour une dot, c'est une dot ! . . .

La pluie ne vint pas d'un seul coup. Ils l'entendirent d'abord au-dessus de la forêt, où elle tambourinait sourdement sur le feuillage. Ensuite elle couvrit les champs, pilant littéralement l'herbe qui se mit à étinceler, silencieuse et verte, avec une étrange profondeur dans sa couleur fraîche.

— Venez donc dans la forêt ! crièrent les trois hommes qui étaient partis en avant — des voisins — en scrutant le ciel et la montagne, comme s'ils avaient cherché à deviner combien de temps cette eau du ciel allait encore leur tomber dessus.

— C'est bon, on y va ! fit Lisandru sans enthousiasme, injuriant en pensée toute cette journée, avec son soleil et sa pluie, avec ce champ et cet homme qui devait leur payer ce soir, en bon argent, la somme que tous mettraient en commun pour payer les noces du cadet. Celui-ci, en effet, n'avait d'argent ni pour le pope, ni pour le repas, ni pour rien du tout, comme un pauvre diable qu'il était.

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda le Buraliste.

— Restons là. Il ne nous payera rien, le type, si nous ne fauchons pas tout son foin jusqu'à ce soir.

Tous les trois prononçaient pareillement « le type », avec une crainte complice, mais en même temps pleine de mépris.

Derrière eux, on entendit le bruit assourdissant du tonnerre, et la foudre tomba quelque part, dans la forêt, assez près d'eux. Marin s'effraya.

[1] Bouillie de maïs

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que t'as? demanda le boiteux avec un gros rire.

Le cadet ne répondit rien.

— Il a peur, pardi ! . . . ricana Lisandru que l'inquiétude commençait à gagner. S'il ne finit pas son travail maintenant, la veille de son mariage . . .

Marin leur aurait volontiers répondu quelque chose, mais il préféra s'astreindre à son travail. Sa chemise lui collait à la peau et était devenue très lourde. Le foin mouillé embaumait. Les hommes qui se tenaient sous le couvert de la forêt leur faisaient de grands signes :

— Venez par-ici !

Le Buraliste regarda dans leur direction puis, entendant de nouveau des grondements dans le ciel, s'écria presque joyeusement :

— Ils se feront foudroyer, sous les arbres !

L'écho des vallées environnantes amplifia le bruit du tonnerre. Tout l'air en vibra. Les trois jeunes hommes ne sentirent plus la pluie, tant ils étaient absorbés par leur travail. Ils n'en avaient plus pour longtemps, mais quand même il en restait assez. La pluie ne tarderait pas à s'arrêter. C'était toujours comme cela, en été. Les nuages étaient descendus plus bas, enveloppant entièrement la montagne de calcaire.

Marin était transi.

— Moi, je vais aller dans la forêt, dit-il.

— Reste-là, ne sois pas idiot ! Faut pas te fourrer sous les arbres en ce moment !

— J'ai froid . . .

— Attends un peu, quoi !

— Je ne peux plus . . .

Mais il ne partait tout de même pas. Le manche de sa faux lui glissait des mains et l'eau ruisselait sur son front. Il transpirait, et, en même temps, tremblait de froid. « Dire que je serai justement malade demain », se disait-il. Lisandru se souvint de sa houppelande, qu'il avait laissée au bord de la route. Il eut pitié de son frère, posa sa faux et courut la prendre. La houppelande pendait, lourde comme du plomb, car la pluie avait traversé l'auvent de branchages sous lequel Lisandru l'avait abritée. « Elle est assez grande, on aurait pu s'abriter dessous tous les trois », se dit-il en revenant.

— Venez ! appela-t-il. La pluie traverse même le feuillage. Mettez vos faux de côté et attendons que ça finisse . . .

Le Buraliste regarda une fois encore à la ronde, mesurant des yeux l'ouvrage qu'il leur restait à faire, puis il se tourna vers ses frères. Marin abandonna son travail et s'approcha. Le Buraliste avança lentement, l'air absent, la longue lame métallique sur son épaule, voulant faire croire aux autres qu'il était indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Ses pieds nus clapotaient dans l'herbe. « Sacré boiteux ! » grommela Lisandru; et il l'examina à nouveau, de tout près, en serrant les paupières à cause de la pluie qui lui dégoulinait du front. Presque au même moment la foudre les frappa tous les trois et, en un clin d'œil, ils furent précipités au sol.

Les hommes qui s'étaient réfugiés dans la forêt ne virent qu'une clarté intense et brève qui se perdait dans la terre; ils entendirent le cri affolé de l'un des jeunes gens et le bruit du vêtement déchiré au passage du courant comme par un fil de fer rougi au feu. Ensuite ils entendirent tout près d'eux une détonation si violente qu'il leur sembla que toute la forêt et la plaine avaient pris feu en même temps. Et puis l'on n'entendit plus que la pluie frappant l'herbe, comme si quelqu'un s'était mis à courir pieds-nus, en avant, en arrière ou de côté.

★

La pluie tombait moins drue, la cohue des femmes qui s'étaient empressées de venir avait diminué, on entendait seulement les pleurs assourdis des voisines. Les hommes avaient creusé trois tombes, l'une près de l'autre, assez profondes pour pouvoir y enterre les foudroyés jusqu'aux aisselles, et ils les y poussèrent avec des bouts de bois afin d'éviter les décharges de courant. Ensuite ils remplirent les tranchées à la pelle, en y jetant la terre meuble qui s'élevait tout autour. Le visage brun de Rebegea était devenu bleu comme de la soude, Lisandru était rigide, les yeux grands ouverts et la bouche crispée. Le plus jeune, Marin, regardait d'un air surpris le groupe sombre des femmes toutes mouillées par la pluie, leurs chemises collées au corps.

— Le Buraliste est mort, dit l'une des femmes. Regardez-le . . .

— Il ne meurt pas si facilement, allez ! C'est un dur à cuire.

Les murmures étaient couverts par le crépitement de la pluie fine qui tombait. Il faisait froid. Les marmites pleines de nourriture avaient été oubliées dans l'herbe. On sentait à distance la soupe à l'oignon, et la *mămăligă* était devenue froide. L'eau tombait impitoyablement dans les pots de terre et c'est en vain que les femmes essayaient de les recouvrir avec des morceaux de toile.

Les hommes n'avaient plus faim. Ils se regardaient les uns les autres, pétrifiés.

— Comment est-ce que c'est arrivé? demanda quelqu'un pour rompre un silence pesant.

— Nous étions là, sous les arbres, On les appelait, mais ils n'ont pas voulu venir . . .

— Ils étaient pressés, bien sûr ! Demain, le plus jeune devait mener Zamfira à l'église . . .

— Mais où est-elle, en ce moment?

— Elle travaille dans un autre village. C'est ce soir seulement qu'elle reviendra.

— Est-ce que leur mère sait?

— Elle ne sait encore rien, elle doit arriver, la pauvre !

Les femmes regardaient avec épouvante les trois frères.

— On dirait que le Buraliste a bougé . . .

Tous se turent quelques instants, mais Rebegea n'avait pas fait le moindre mouvement. Il se tenait raide, les paupières pétrifiées.

— Ouvrons-lui les yeux, pour voir s'il est mort.

— Ne le touchez pas, vous pourriez recevoir aussi une décharge. Mettez-vous de côté, bande de folles, leur cria un vieillard en s'avançant vers elles.

— Ça va, vieille carcasse, on en a déjà vu des histoires comme ça, c'est pas la peine de faire le malin. Il y a trois ans, des hommes ont été foudroyés du côté de Bălcești. On les a tenus un temps enterrés comme ceux-là et il y en a un qui travaille encore à présent . . . dit une femme qui se tenait en avant des autres.

Et de nouveau il se fit un grand silence. La foule amassée tout autour, regardait les trois hommes foudroyés avec une curiosité où n'entrait aucune pitié.

— Mais enfin, pourquoi ne se sont-ils pas mis à l'abri?

— Ils sont restés en plein champ, la foudre a été attirée par le fer et voilà tout . . .

Du côté de la montagne retentit un cri prolongé qui glaça d'effroi tous les cœurs.

— Lisandru, Gheorghe, Marin, où êtes-vous, mes petits? Où êtes-vous?

Sur le sentier étroit, inondé par la pluie, courait une femme échevelée.

Les femmes s'écartèrent, pour la laisser passer.

— Voilà leur mère, mettez-vous de côté !

Les cris cessèrent. A présent, la femme ne courait plus. Elle avançait lentement, comme sur un terrain glissant ou comme si elle n'avait pas vu clair, les deux mains tendues en avant, tâtonnant l'air humide du bout de ses doigts tremblants.

— Lisandru, Lisandru . . . appelait-elle à voix basse, comme si son fils eût été tout près et qu'elle ne voulût pas le déranger. Lisandru, où es-tu, Lisandru?

Elle les voyait. Elle les voyait tous les trois, enfoncés dans la terre jusqu'aux aisselles, mais elle voulait prolonger le temps qui lui restait encore jusqu'au moment où il lui faudrait pousser un grand cri.

— Gheorghe, Gheorghe, où es-tu, Gheorghe?

Les femmes éclatèrent tout à coup en sanglots, se tournant du côté, comme si elles avaient voulu éviter une trop grande lumière. On n'entendait plus que le clapotis de la pluie dans l'herbe.

— Marin, où es-tu Marin mon petit?

Elle était arrivée tout près d'eux, mais semblait les chercher au-dessus, à hauteur d'homme, là où ils auraient dû se trouver s'ils avaient été debout. Elle ne pouvait les voir là, et ne voulait pas regarder de leur côté.

— Mon petit ! Pourquoi ne dis-tu rien, mon petit?

L'odeur de vinaigre des plats apportés par les femmes emplissait l'air. On ne sentait plus ni le foin mouillé, ni les parfums de la forêt qui s'exhalaient doucement sous la pluie incessante.

Tout à coup le cri de la femme retentit. Tous l'attendaient, mais en le percevant ils se bouchèrent les oreilles et reculèrent de quelques pas, comme s'ils avaient voulu se disperser.

— Lisandru ! Gheorghe ! Marin ! Vous étiez là?

Elle tomba à genoux dans une mare. Des gouttes de boue giclèrent sur les pantalons des hommes les plus rapprochés, qui la regardaient fixement, avec terreur, prêts à intervenir si elle avait tenté de faire le moindre geste inconsidéré.

Quelques pas seulement la séparaient de ses fils, mais elle ne se leva pas. A quatre pattes, elle se traîna vers eux, dans le foin. Arrivée tout près, elle les considéra à tour de rôle, puis se tourna vers les hommes qui l'entouraient et leur lança un regard plein de stupeur muette et féroce, comme si elle leur reprochait quelque chose, mais sans prononcer un mot. Elle semblait leur demander des explications, peut-être de la compassion. Le plus âgé de tous fit un pas vers elle, mais la femme leva la main et hurla:

— Non, non, non ! ! !

L'homme vacilla, comme si ce cri l'avait frappé en pleine poitrine. Il resta cependant aux aguêts, tendu, tout en sueur malgré la pluie froide.

La femme posa son regard sur la figure toute bleue du Buraliste. Elle regarda attentivement ses paupières immobiles, puis se traîna un peu plus loin, vers le visage livide de Lisandru. Enfin elle aperçut les yeux ouverts de son cadet, elle se tendit vers lui pour embrasser ses lèvres desséchées. La main du vieillard la tira en arrière avec force et fureur, la faisant tomber sur le dos. Un instant, tous avaient cru que l'homme n'aurait pas le temps de l'attraper par l'épaule mais quand ils l'entendirent crier: « Laissez-moi ! Laissez-moi ! » ils se précipitèrent sur elle et la frappèrent à coups de poing, comme un sac.

La femme était forte: elle se leva à plusieurs reprises et se précipita vers les fosses fraîchement creusées, mais chaque fois elle fut repoussée en arrière. Quand elle ne put résister à la foule acharnée qui lui lançait des mots incompréhensibles, elle se laissa tomber sur le côté et pleura doucement, la tête touchant le sol.

★

Les gendarmes arrivèrent une demi-heure plus tard. Le chef du poste de gendarmerie, vêtu d'une capote kaki, le fusil sur l'épaule, se balançant sur ses hanches grasses, s'approchait en jurant.. Les hommes lui firent place en silence.

— Vous ne voulez pas vous tenir tranquilles, hein ! Vous me faites avoir des cheveux blancs tas de salauds ! Il ne me manquait que ça, n'est-ce pas? Pour le reste, j'ai tout ce qu'il me faut !

Quand il vit les trois jeunes hommes aux trois quarts enterrés, il s'arrêta, se planta sur ses jambes ouvertes en équerre et tourna la tête vers les deux soldats qui le suivaient.

— Repoussez-moi voir ces gens un peu plus loin ! Qu'est-ce que vous avez à regarder comme des veaux? Je ne veux plus voir personne autour de moi. C'est le pélerinage des couillons, ici, bordel de Dieu ou quoi?

— Ne nous injuriez pas, chef ! fit le vieux. C'est pas de not'faute, tout de même.

— Mais si, vous n'aviez pas besoin d'aller aux champs sous la pluie. Qui diable a vu des gens faucher le foin lorsqu'il pleut?

— Quand on en a, faut bien le faucher ! dit un homme qui se tenait plus loin, derrière les autres.

— Ta gueule ! Vous êtes devenus bien malins, tous ! Comment est-ce que c'est arrivé? demanda-t-il, sans s'adresser à quelqu'un en particulier, mais en regardant tour à tour les hommes assemblés. Quand est-ce que c'est arrivé?

L'un des trois paysans qui s'étaient abrités sous le couvert de la forêt rappela brièvement les faits. Les soldats examinaient pendant ce temps les trois hommes enterrés. Lorsqu'il eut appris tout ce qu'il voulait savoir, le chef du poste de gendarmerie dit d'une voix forte :

— Que personne ne s'approche d'eux ! Danger d'électrocution. Vous savez ce que c'est, l'électrocution? Il les regarda ironiquement et se tourna vers le groupe des hommes : Vous autres, vous allez m'accompagner au poste. Nous allons rédiger le procès-verbal vu que j'ai pris livraison de vous numériquement, comme pour du bétail. Pour chercher le docteur, j'enverrai un soldat, parce qu'il habite à sept lieues d'ici.

Il était en colère pour une raison inconnue, mais ne pouvait quand même pas s'en aller tout de suite. Il remarqua la vieille couchée dans la boue et voulut l'injurier. Il se ravisa pourtant et s'approcha à son tour des trois frères, qu'il regarda l'un après l'autre attentivement.

— Le Buraliste est mort, dit-il d'une voix assurée, mais avec une ombre de regret et une ombre de compassion. Allumez un cierge à côté de lui. Alors? Vous êtes sourds? Et courez vite chercher le pope . . . Lisandru en a encore pour jusqu'à ce soir, constata-t-il ensuite paisiblement.

— Il s'en tirera peut-être, chef, dit le vieillard, soudain effrayé à l'idée que l'un des trois aurait pu entendre.

— Il ne s'en tirera pas ! trancha le gendarme, sûr de lui. Pour ce qui est du petit, Ilie . . .

— Il s'appelle Marin . . .

— C'est bien possible, mais sur sa carte d'identité il figure sous le nom d'Ilie. Et bien, il remue encore. S'il a de la veine, il durera encore jusqu'à demain midi . . .

Il était resté accroupi devant eux et en avait le souffle coupé. Il prit son mouchoir et s'épongea le front. Son manteau de caoutchouc lui tenait chaud et il le déboutonna au col. La pluie fine tambourinait doucement sur la visière de sa casquette.

— Pourquoi ne les couvrez-vous pas d'une natte ou de quelque chose, demanda-t-il d'une voix rude à ceux qui se tenaient là.

— Si vous croyez que la pluie leur fait encore un effet . . . dit l'un des hommes avec un rire bête.

Le brigadier de gendarmerie ne lui répondit pas. Dans un silence général, il regarda les foudroyés l'un après l'autre et frappa du plat de la main la crosse de son fusil.

— Eh bien, le Buraliste! eh bien, Lisandru! eh bien, Ilie! vous avez voulu de la terre, vous en avez à présent jusqu'au cou! Crachant de dégoût, il leur tourna le dos et s'éloigna rapidement, non sans crier par-dessus son épaule : Que chacun rentre chez soi, je ne veux pas d'agitation par ici. Autrement vous aurez de mes nouvelles ! Laissez-les seuls, ils ne s'embêteront pas. Et vous autres, pour le procès-verbal, suivez-moi . . .

La foule ne se dispersa pourtant pas et aucun des hommes convoqués ne le suivit. N'entendant pas marcher derrière lui, il se retourna, furieux :

— Alors, vous êtes sourds?

Personne ne lui répondit.

— Hé, vous, là-bas, accompagnez-moi au poste pour signer le procès-verbal d'électrocution !

L'un des hommes lui répondit à contre-cœur :

— Allez-y toujours, chef, on vous rejoindra . . .

★

La pluie continuait à tomber. Il faisait de plus en plus froid et le soir tombait. Un vent glacial couchait l'herbe non encore fauchée. Dans le lointain, on distinguait la montagne enveloppée de brumes et de rideaux de pluie. Autour de la tête de Gheorghe brûlaient cinq cierges presque entièrement consumés, que les femmes abritaient entre leurs mains. La cire grésillait en touchant l'herbe humide et les petites flammes palpitaient faiblement, sur le point de s'éteindre. Non loin, la vieille, brusquement blanchie, comme si elle s'était plongée dans un lac salé, se lamentait doucement, écroulée sur les genoux. Quelqu'un avait jeté une couverture sur ses épaules.

— Où es-tu, Mihalake, où es-tu pour voir tes fils enfoncés dans la terre jusqu'au cou? Où es-tuuuu? . . . Mais tu es mort, tu es parti et tu m'as laissée toute seule et j'ai dû les élever, et maintenant les voilà ! Ils étaient grands comme des sapins et il n'en reste plus que de la cendre . . .

— Ne dites plus des choses pareilles ! la suppliait une femme. Mais la vieille ne voulait rien entendre et ses doigts se crispaient dans la terre humide dont ils arrachaient des poignées d'herbe.

— On les a menés au front, Mihalake, et on les a torturés comme le Christ, et notre aîné est resté infirme, avec une jambe estropiée. Il a échappé, et il est rentré chez lui. Ah, Seigneur, Seigneur . . . Oui Mihalake, l'autre aussi, Lisandru, est revenu, sain et sauf, droit comme un poteau, notre petit gars . . .

— Taisez-vous ! implorait sans cesse la femme, en protégeant de ses mains la flamme vacillante de la bougie.

La cire fondue grésillait dans l'herbe brûlée et exhalait une âcre odeur de fumée.

— Et toi Marin, comment as-tu pu me faire ça? Demain tu devais aller dans ta propre maison, mon chéri, ta propre maison, et maintenant tu es là, dans cette fosse, englouti par la terre . . . Ah, Seigneur, prenez-moi, Seigneur, tuez-moi . . .

Il faisait de plus en plus sombre. La figure spectrale du Buraliste, éclairée par la flamme des cierges, semblait de plus en plus violacée. Sa barbe avait poussé, en sorte qu'il se trouva quelqu'un pour dire, sans trop d'espoir :

— Il n'est peut-être pas mort, le chef a pu se tromper. Tenez, il a les joues comme une brosse ! Regardez, braves gens ! Appelez-le, pour voir . . .

Personne ne s'approcha, mais les hommes se mirent à genoux et appelèrent, l'un après l'autre, l'aîné des trois frères :

— Hé, Gheorghe ! Ouvre les yeux. Tu as reçu l'autorisation d'ouvrir ton bureau de tabac !

— Buraliste, vends-moi aussi une cigarette, j'ai rudement envie de fumer. Tu m'entends?

— Rebegea, demande donc à Bucarest une de ces grandes pipes en tôle peinte; tu y puiseras des cigarettes pour nous les vendre. Ça fera crever de rage l'aubergiste, quand il verra la ristourne que tu touches . . .

Les hommes plaisantaient tristement et ne tardèrent pas à s'en lasser.

— Voilà le pope qui arrive, dit quelqu'un.

— Il bouge à peine. Il ne se presse pas, puisqu'il n'a plus à recevoir le gâteau des morts.

Ils s'écartèrent pour le laisser passer. Le pope était vêtu d'une longue soutane noire et avait maculé de boue ses chaussures.

— Bonsoir, braves gens, dit-il mollement, en lissant ses cheveux argentés autour de ses oreilles. Mais qu'est-il donc arrivé? fit-il,l'air étonné, comme s'il n'avait pas su ce qu'il allait trouver ici, en plein champ.

Il faisait toujours plus sombre. Les femmes s'écartèrent un peu et le prêtre aperçut les visages des trois enterrés. Les cierges faisaient danser une lumière hésitante sur les traits de Gheorghe. Le nouveau venu ne sursauta pas. Il leva les yeux vers la montagne à présent entièrement cachée dans l'ombre et tira de sa poche un livre à couverture noire, qu'il tint ouvert devant lui, dans l'obscurité. Faignant de lire, il récita:

« L'empire et la terreur lui appartiennent, il fait régner la paix dans ses hauts lieux. Ses cohortes ne peuvent se compter, et sur qui sa lumière ne se lève-t-elle pas? Et comment l'homme serait-il juste devant Dieu? Et comment celui qui est né de la femme serait-il pur? Vois ! La lune même pâlit et les étoiles ne sont pas pures à ses yeux. Que dire de l'homme qui n'est qu'un ver, et de son fils qui n'est qu'un vermisseau ! . . . »

★

Zamfira n'arriva qu'après le départ du pope. Elle s'assit près de Marin et le regarda. Il ne pleuvait plus et les femmes avaient apporté des lampes qu'elles placèrent autour des trois jeunes hommes. Lisandru devenait lui aussi de plus en plus violacé et avait fermé les yeux. Le brigadier de gendarmerie ne s'était pas trompé: il mourut vers onze heures de la nuit. En silence, on alluma des cierges autour de lui. La nuit passa difficilement. Personne ne bougeait, malgré le froid et le vent. L'herbe humide avait été piétinée aux alentours et dégageait une odeur de brûlé. Les gens allumaient une cierge à l'autre. On entendait encore de temps en temps les hoquets et les sanglots de la mère, mais aux approches de l'aube, ils cessèrent aussi.

Le ciel s'éclaircit et le soleil parut. Les femmes étaient à la même place immobiles comme un mur, avec des vêtements que la pluie avait mouillés mais qui étaient maintenant séchés par le vent. Toutes regardaient dans la direction de la colline au pied de laquelle elles pouvaient voir leurs maisons, puisque le brouillard s'était levé. La maison de Zamfira était là-bas, sur un plateau, et quand Marin ouvrit les yeux il aperçut la clôture peinte à la chaux et un sapin d'un vert frais, cloué à la porte en l'honneur de leur mariage. Soudain il retrouva l'usage de la parole et les hommes s'approchèrent de lui comme s'ils avaient assisté à un miracle.

— Zamfira ! Dis Zamfira . . .

La jeune fille se tenait près de lui, à genoux. Si elle ne s'approchait pas davantage, c'est parce que les autres la retenaient.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est notre sapin de mariage qu'on voit là-bas, n'est-ce pas?

— Oui, c'est lui . . .

Un instant de silence suivit. On n'entendait que le souffle du vent, le premier de cette matinée étincelante qui commençait à peine .

— Il va guérir . . .

— Il est déjà mieux . . .

— Hé, Marin, t'es en vie?

Sa mère semblait être devenue sourde. Elle le regardait et ne disait rien. Elle s'était retirée un peu plus loin. Quelques instants après, elle se jeta désespérément à terre, hurlant et se frappant le front contre le sol humide.

— Marin ! Mon petit Marin! . . .

— Le médecin! Il faut faire venir le médecin ! demandèrent quelques hommes. Mais ils savaient bien qu'avant midi le docteur ne pourrait pas être là, même si les gendarmes le trouvaient et l'amenaient dans leur cabriolet.

— Qu'est-ce que tu sens? demanda le vieux au plus jeune des frères, en écartant de la main les femmes qui se pressaient, curieuses autour de lui.

— Laissez-le tranquille, dit quelqu'un.

Marin semblait épuisé. Il avait refermé les yeux. Peut-être réfléchissait-il, car il dit finalement :

— Je n'ai ni chaud ni froid. Je me sens tout raide.

— Reste encore là, plongé dans la terre, le mal finira par sortir de ton corps . . .

Sa mère s'était approchée et voulait l'embrasser ; son élan était difficilement maîtrisé par les autres.

— Tiens-toi tranquille ! Es-tu folle ou bien en as-tu assez de la vie?

Comme s'il était sorti d'un rêve, Marin regarda autour de lui en tournant imperceptiblement la tête. Il vit les bougies allumées et ses frères, dont la peau avait la couleur de l'encre.

— Qu'est-ce que vous avez? demanda-t-il à voix basse, avec terreur et, peut-être une vague espérance. Hé, Gheorghe, Lisandru, dites quelque chose . . . Maman, qu'est-ce qu'ils ont, Lisandru et le Buraliste?

Ses yeux cherchaient les regards des autres, qui se détournaient, fixant le sol. Alors une terreur s'imprima sur les traits du jeune homme :

— Zamfira, dis-moi la vérité. Ils sont morts?

La jeune fille, ses cheveux retombés sur les yeux, se tenait près de lui et ne disait, mot. Elle semblait devenue tout à coup sauvage. Muette et hagarde, on aurait dit qu'elle avait perdu la raison.

Marin sombra dans un sommeil de plomb et les hommes s'imaginèrent qu'il était mort, mais il respirait faiblement. Il dormit ainsi près de deux heures, sans arrêt. Le soleil était monté au-dessus de la montagne de calcaire et éclairait les vallées vertes. L'herbe avait une fraîcheur douloureuse. Dans leur village, personne ne mena paître le bétail ce jour-là. Les enfants étaient venus eux aussi ; on les avait d'abord renvoyés à la maison, mais cela n'avait fait que les rendre plus curieux encore. Un voisin avait remonté la côte pour aller parler au charpentier du village et lui demander de fabriquer deux cercueils. Il n'en avait rien dit à personne. Maintenant il était de retour et regardait ces hommes partiellement enterrés, avec des yeux vides. Il se sentait épuisé par la veillée, en quelque sorte content tout de même. Au bout de quelque temps les hommes entendirent des coups de marteau et échangèrent des regards entendus, mais aucun ne demanda quoi que ce soit. C'était un dimanche, le charpentier était pieux et jamais il n'aurait pris une commande un tel jour. Mais maintenant, dans ces conditions . . .

La forêt projetait une ombre courte et noire. Une légère buée montait des vêtements des femmes, en même temps qu'une odeur d'étoffe mouillée. Les marmites avaient été renversées et la soupe au vinaigre s'était répandue, ainsi que les oignons hachés menu. L'homme pour le compte duquel les trois frères avaient fauché se trouvait dans un autre village, sans quoi il aurait été présent et les gens l'auraient maudit. Ainsi, ils devaient se contenter de jeter de mauvais regards à sa femme, qui se cachait le visage derrière un coin de son fichu noir. « C'est vous qui êtes cause de leur mort », semblaient lui dire les femmes.

Il avait commencé à faire très chaud. L'air était étouffant et humide. Dans le ciel, des nuages s'amassaient de nouveau, grands et blanchâtres, pareils à des vaisseaux de craie. La cloche de l'église tinta, annonçant la messe. Les femmes se signèrent et dirent, évitant de rencontrer les regards de la mère :

— Que Dieu leur pardonne !

Marin s'éveilla et regarda avec stupeur autour de lui. Il lui fallut un certain temps pour s'habituer à ce qu'il voyait. Même les enfants, d'habitude si bruyants, se taisaient, fixant des yeux l'homme presque entièrement enseveli.

— Zamfira, Zamfira, dit Marin, tu entends la cloche? Elle sonne pour nous deux ! Nous devons aller à l'église . . .

La jeune fille se mit à sangloter. L'homme enterré remuait ses bras engourdis, comme s'il avait voulu bondir hors de la fosse, mais ses bras ne lui obéissaient pas ; ils restaient inertes, de part et d'autre du corps, incapable de faire le moindre mouvement. Marin regarda ses doigts raides, jaunis, aux ongles violets.

— Je finirai bien par sortir de là, dit-il avec une conviction désespérée. J'en sortirai, tu m'entends . . . Dites donc, vous autres, s'écria-t-il d'une petite voix pointue, je finirai par sortir. Il faut bien. Nous devons nous marier . . .

Epuisé, il retomba dans un sommeil profond, sous l'œil des hommes pétrifiés.

Vers midi, les gens commençèrent à se disperser. Le brigadier de gendarmerie était venu chercher les témoins, mais il savait bien que c'était inutile et qu'il ne pourrait rédiger son procès-verbal qu'en présence du docteur. Il obligea les femmes à partir, les poussant de la crosse de son fusil et menaçant de les mettre à l'amende.. Certaines avaient faim. Le pope avait fait appeler ses paroissiens, car l'église était vide, mais ce dimanche-là personne ne pensait plus à la messe. Les soldats chassèrent les enfants vers la colline. La foule était maintenant clairsemée. Il faisait chaud, étouffant, comme à l'approche d'un orage. Les nuages tournoyaient au-dessus de la forêt, très noirs, mais ne cachaient pas le soleil, qui lançait des feux jaunes, sur le champ humide. La senteur du foin était enivrante. La journée s'annonçait étincelante, calme, avec un air de fête paisible.

Marin s'était éveillé et avait renvoyé rageusement sa mère qui se tenait toujours à ses côtés.

— Zamfira, avait-il ajouté, reste ici, près de moi !

— Je reste, répondit-elle avec soumission.

— Et que tout ce monde rentre chez soi. Qu'on me foute la paix . . .

Les femmes et les hommes s'éloignèrent. Bien que l'herbe eût commencé à sécher, ils ne s'assirent pas. Ils se sentaient brisés de fatigue, mais semblaient craindre quelque chose d'inattendu, qui aurait pu arriver à leur insu et devait être empêché à tout prix.

Les deux jeunes gens restèrent seuls. On entendit des sons de cloches espacés.

— Zamfira, quelle heure est-il? demanda Marin en levant les yeux.

— Il doit être midi, murmura la jeune fille, comme si elle avait craint d'être entendue des autres; mais ils étaient loin et ne pouvaient l'entendre.

— Nous sommes en retard . . .

Zamfira ne comprit pas. Elle crut d'abord que Marin avait perdu la raison, aussi ne répondit-elle pas.

— Zamfira, tu veux toujours m'épouser?

Elle le considéra avec stupeur, puis, baissa les yeux.

— Zamfira, tu ne m'épouseras plus, à présent . . .

— Pourquoi que je ne t'épouserai plus? demanda-t-elle, étonnée, après quelques instants d'un silence pesant, douloureux.

— Ta mère ne te le permettra plus . . .

— C'est son affaire . . .

— Où est-elle, ta mère?

— Elle pleure, chez nous. Elle n'a pas voulu venir te voir.

— Elle fera bientôt venir les musiciens . . .

— Il ne lui manque plus que ça, à cette heure . . .

Quelques larmes coulèrent sur les joues livides du jeune homme. Ses bras morts semblèrent se raidir un instant, comme s'il avait voulu sortir une fois de plus de sa fosse.

— Va appeler le prêtre ! décida-t-il tout à coup. Et sa voix semblait être devenue plus forte.

— Pour quoi faire?

— Pour qu'il nous marie.

Zamfira le considéra de nouveau comme un fou.

— Peut-être que tu ne me veux plus, à présent que je suis un infirme.

— Tu n'es pas infirme, ça te passera. Puisque tu peux parler, c'est que tu n'es plus en danger.

Dans les yeux de l'homme enseveli brûla une espérance indécente ; elle reflétait quelque chose de viril et de débauché.

— Je resterai encore un jour là-dedans, et puis j'en sortirai absolument guéri, tu m'entends? Et je te besognerai si bien que t'appelleras ta mère à ton secours.

Le visage de la jeune fille s'empourpra. Elle jeta un regard autour d'elle :

— Tais-toi, dit-elle, on va t'entendre !

— Et puis après? Je veux voir si t'as été une traînée ou si tu me donnes ta fleur en bouton . . .

Marin semblait égayé par une pensée étrange ; il avait l'air d'un homme prêt à sortir de la fosse pour prouver à la jeune fille qu'il n'avait pas fait des affirmations gratuites, qu'il était prêt à donner la preuve de tout ce qu'il avançait.

— Tu verras, je retrouverai mes forces et je t'écrabouillerai, je ne te dis que ça !

Zamfira ne craignait plus que les autres entendent. Peut-être s'imaginait-elle, sans en avoir conscience, que l'homme enterré à côté d'elle se sentait mieux après avoir parlé ainsi.

— En voilà des idées ! murmura-t-elle d'une voix dont il était seul à connaître le timbre.

Tout à coup, dans le calme environnant, tandis qu'il se taisait, fatigué, pour choisir ses mots, il entendit frapper le marteau du charpentier. Pour commencer, il fit semblant de ne pas comprendre ; puis il lança des regards rapides à ses frères aux joues violettes et couvertes de poils drus. Alors, tout au fond de ses yeux, des lueurs s'allumèrent, trahissant une joie qui ne pouvait être avouée.

— Qui travaille aujourd'hui? demanda-t-il pourtant avec inquiétude.

Cette question fut entendue de tout le monde, parce que l'homme enterré avait parlé d'une voix forte, presque rude.

— C'est un enfant sans doute qui frappe contre une palissade . . .

Marin écoutait, tendu. En cet endroit tout résonnait comme un violon. Les bruits s'amplifiaient en se heurtant à la montagne de calcaire et se répandaient dans les vallées environnantes.

Son oreille exercée reconnut les coups énergiques du marteau frappant les planches.

— Il me fait un trône, hein? demanda-t-il d'une voix hargneuse, en ouvrant de grands yeux pleins de haine. Non, je ne veux pas m'en aller! Appelez le prêtre, et en vitesse. Et toi, Zamfira, va chercher ta mère; la mienne est déjà là. Allez me chercher le prêtre, on se mariera maintenant, comme convenu ! Alors, c'est compris? !

Personne ne bougea.

— Marin . . . essaya d'intervenir doucement sa mère, en se traînant de nouveau jusqu'auprès de son fils, malgré les efforts de ceux qui voulaient la retenir.

— Vas-y, maman. Tu entends? Ramène le pope. Et toi, Zamfira, ne reviens pas sans ta mère; et apporte aussi les alliances que nous nous mettrons au doigt! Et appelle les musiciens. Vous n'entendez pas?

Les deux femmes se levèrent, effarées, et se mirent à gravir la côte sous les regards perplexes des autres.

★

Le pope avait refusé de venir. La moitié de la journée était déjà passée. Il faisait très chaud et le soir commençait à descendre. On ne voyait plus le soleil et, d'un moment à l'autre, il pouvait pleuvoir. Un vent froid, venu de la forêt, soufflait fortement. Marin, dans sa fosse, se mit à jurer. Il proférait les pires blasphèmes qui lui passaient par la tête. Sa mère, résignée, l'implorait d'une voix douce:

— Assez, Marin, c'est un péché, mon chéri, un grand péché . . .

Zamfira revint, ramenant sa mère et les musiciens: trois bohémiens étiques qui levaient les yeux pleins d'inquiétude vers les nuages menaçants.

— Ah, vous voilà, dit d'une voix plus calme l'homme enseveli, en se tournant vers la vieille qui ressemblait à sa propre mère.

— Oui, me voilà . . .

— Le repas de noces est-il prêt?

— Il est prêt . . .

— Et les invités?

— Tout le monde est ici. Je ne les ai même pas tous appelés . . .

Elle jeta par-dessus son épaule un regard à ceux qui étaient rassemblés un peu plus loin, comme pour les prendre à témoin de ce malheur qu'elle n'avait pu éviter.

Marin cessa de la regarder.

— Zamfira, appela-t-il, pourquoi n'as-tu pas apporté une bouteille d'eau-de-vie, pour offrir aux gens? Donne-leur à boire, apporte à manger, et puis, nous demanderons aux musiciens de nous jouer quelque chose. Si le pope ne veut pas nous marier, eh bien je suis quand même décidé à fêter nos noces aujourd'hui. Et quand je sortirai de là, je mettrai le feu à son église . . . Hé, les violoneux, venez plus près avec vos crincrins et jouez-moi un petit air. C'est pas la peine de me regarder avec des yeux tout ronds, allez !

Les musiciens s'approchèrent avec une feinte gaieté, en tâchant de se cacher l'un derrière l'autre. La jeune fille était partie pour chercher à manger et à boire et sa mère l'avait suivie. De toute façon, elle n'avait que faire des plats préparés en vue du mariage. La maison de Zamfira n'était pas loin. Une demi-heure après, les femmes étaient de retour, portant un grand panier plein de victuailles. Entre temps, par la route couverte de mares, le docteur était arrivé dans le cabriolet du brigadier. Sur le siège se tenait un soldat qui conduisait le cheval et, à côté de lui, le brigadier, cueilli en route.

Les trois hommes descendirent. Le brigadier dispersa l'assistance, regarda avec stupéfaction les musiciens mais ne leur dit rien et suivit le jeune médecin. Celui-ci demanda depuis quand les trois jeunes gens étaient enterrés là. A vrai dire, il le savait déjà, car le brigadier lui avait tout raconté en cours de route.

Marin le scrutait, tâchant de supputer ses chances de guérison. Il se fit un silence douloureux. Au-dessus des têtes tournait un épervier vorace aux regards métalliques. Les femmes se rapprochèrent, comme si quelqu'un les avait poussées dans le dos. Les hommes avaient toutes les peines à les retenir.

Le docteur ne disait rien. C'est à peine s'il jeta un coup d'œil à Lisandru et à Gheorghe.

— Comment vous sentez-vous? demanda-t-il à Marin.

— La terre me presse rudement.

— Vous avez faim?

— Non.

— Vous avez mal?

— Non.

— Votre corps est-il complètement rigide? Pouvez-vous remuer un peu? . . .

— Je n'ai aucune force dans les mains . . .

Marin regarda ses doigts engourdis, avec une ombre d'espoir, mais il ne parvint pas à les remuer.

— Vous étouffez?

— Un peu.

— A cause du cœur, ou à cause de la terre qui vous presse?

— Je crois que c'est à cause de la terre, dit l'homme enseveli. Il mentait sans savoir au juste pourquoi, parce que plusieurs fois déjà il s'était rendu compte que son cœur battait plus faiblement.

Le docteur se redressa et examina une fois encore le visage du jeune homme qui avait commencé à devenir violet. Puis, il s'éloigna en compagnie du brigadier, évitant la masse compacte des curieux.

— Est-ce qu'il a des chances? demanda le gendarme à voix basse.

— Seulement s'il a le cœur solide . . .

— Y a-t-il encore quelque chose à faire?

— S'il ne meurt pas jusqu'à ce soir, nous le transporterons à l'hôpital . . .

Les deux hommes voulurent monter dans leur cabriolet, mais une véritable muraille humaine les en empêcha. Personne ne posait des questions mais le docteur devina les pensées de chacun et dit:

— Laissez-le tranquille jusqu'à ce soir, il guérira . . .

Seuls les hommes eurent un vague soupçon, mais, bientôt après, eux aussi se réjouirent.

— Qu'est-ce que je vous disais, bonnes gens? fit l'homme enseveli, avec un reste de gaieté. Allons, les musiciens, allons les tziganes, qu'est-ce que vous attendez pour jouer? Pourquoi est-ce que ces femmes ne viennent pas avec la boisson? Donne à boire à tout le monde, maman. Avant ce soir j'irai tout à fait bien . . . Je ne suis plus en danger, les amis ! C'est parce que moi je n'avais pas ma faux, alors la foudre m'a évité . . .

★

Toutes les bouteilles avaient été vidées. Une ivresse triste s'était emparée des hommes. Les femmes ne voulaient toujours pas s'asseoir dans l'herbe. Le temps était de nouveau à la pluie, et l'air étouffant.

— Qu'est-ce que je t'ai dit, Zamfira? grognait l'homme enseveli, d'une voix désagréablement doucereuse.

— Tiens-toi tranquille, ne t'agite pas . . . c'est tout ce que Zamfira parvenait à dire.

Après avoir bu copieusement, les musiciens s'étaient remis à jouer, tirant des violons et du tympanon les sons les plus absurdes. Quelques hommes qui étaient là auraient bien voulu dire quelque chose, parler, mais cette fête insensée avait quelque chose d'indécent. Ils regardaient les deux morts tout raides, enterrés jusqu'aux aisselles, et la figure du troisième, de plus en plus violette. Les uns pensaient que c'était à cause du temps, car le ciel s'était assombri. Les femmes, par contre parlaient de plus en plus fort et regardaient avec épouvante vers la colline. Quelqu'un vint dire de la part du charpentier qu'il avait fini son travail et ne savait que faire des cercueils.

Les deux vieilles avaient suivi le médecin dans l'espoir d'apprendre si Marin pouvait encore s'en tirer ou non. Après de longues heures d'attente, elles étaient dans un affreux état de prostation et venaient à peine de reprendre leurs esprits. Marin, dans sa fosse, rudoyait les musiciens et parlait à Zamfira.

— Quand j'aurai mis le feu à l'église, on verra bien qui aura le culot de me juger. Je vais aller trouver les communistes, et on reviendra tous ensemble pour prendre la terre des riches et la partager entre les autres. Et quand nous aurons de la terre, il ne nous faudra plus rien. On travaillera pour nous.

Il se sentait étouffer, s'épuisait rapidement, mais craignait de le laisser deviner. La jeune fille voyait pourtant que lui aussi commençait à virer au bleu. Au bout d'un temps, lisant la terreur sur les traits de Zamfira, il comprit tout. Une haine sans bornes pour tous ces gens l'envahit, et il essaya une fois encore de remuer les mains. Maintenant, il cherchait quelque chose au-dedans de lui-même ; il lui semblait pouvoir remuer les pieds, et cette impression le fit suer de joie. Mais aussitôt il retomba dans une sombre détresse et lutta de nouveau pendant quelques instants contre ses propres pensées. Il appela les musiciens, les injuria. Les gens, tout autour, lui firent l'impression d'être ivres et de se moquer de lui. Ses mâchoires se raidissaient de nouveau, comme au début, quand il avait l'impression d'avoir un masque de plâtre sur la figure. Il disait des mots sans suite, rien que pour ne pas sentir le froid s'insinuer dans ses os, comme aux jours de grand gel. Il regarda les visages de ses frères et demanda très vite à Zamfira :

— Dis, je deviens violet, moi aussi ?

— Non, tu ne deviens pas violet, mentait la jeune fille, dont la terreur augmentait d'un instant à l'autre.

— Tu mens, Zamfira . . .

— Je ne mens pas . . .

Une joie subite l'envahit. Il appela une fois de plus les musiciens, leur demandant de jouer et rudoya la jeune fille :

— Danse, Zamfira, danse ici, près de moi ! Les tziganes étaient figés de stupeur. Marin se fâcha : Vous n'entendez pas ce que je vous dis ?

Les femmes se reprirent à pleurer et les fumées de l'alcool se dissipèrent aussitôt. Les deux vieilles tardaient à revenir et la pluie s'était remise à tomber, fine et froide.

— Danse, Zamfira ! ordonna Marin. Tu n'entends pas ? Et tournant les regards vers ses frères morts : Lisandru, Gheorghe, entendez-vous jouer les violoneux à mes noces ?

La jeune fille ne bougeait pas. Elle pleurait à grands sanglots, l'esprit égaré, Lorsqu'elle fut à bout de forces, elle se leva et s'enfuit à toutes jambes. Les gouttes tombaient, de plus en plus drues. Le visage de Marin qui bleuissait toujours davantage, était lavé par la pluie. Les chandelles s'étaient éteintes en grésillant. C'est alors seulement que Marin fut pris d'une épouvante démesurée. Jouant à contre-cœur, les musiciens avaient l'air de demander grâce à tout le monde. Quand le tympanon et les violons se furent remplis d'eau, eux-mêmes n'y tinrent plus et se précipitèrent en une course échevelée vers la montagne déserte et inexorable.

Illustration de G. LABIN

GYULA SZABÓ

En avril, quand l'herbe croît...

Les bourgeons, déjà, se pressent sur les branches, si nombreux qu'on pourrait les prendre pour de vraies petites feuilles. Des chatons brillent dans la tiédeur du mois d'avril et le vent est tout embaumé par la senteur des cerisiers et des abricotiers en fleurs. Les arbres ont commencé à porter de l'ombre, dans l'espace noyé de soleil et tout vibrant du murmure incessant des abeilles. Un souffle caresse les joues, aussi léger qu'un duvet.

Panni, journaliste à la taille souple, incroyablement fine, et aux yeux d'écureuil, hume insatiablement la brise de ce printemps si précoce. Parfois, sa nature de femme sensible s'extériorise en des expressions pleines d'ardeur excessive, d'enthousiasme ou de charmante exubérance qui, toutes, ont le don de compenser, par une grâce ingénue et attrayante, l'allure assez peu féminine de son corps dégingandé. Mais si son aspect est plutôt frêle, ses paroles, par contre, ont une vigueur inattendue. Et même ce printemps, tout fleuri et parfumé, n'est devenu pour elle un printemps véritable qu'au moment où elle a pu lui appliquer une expression suggestive: « Le printemps s'est déchaîné ! » Ayant trouvé les mots justes, il lui paraît soudain que toutes les splendeurs de cette saison lui appartiennent, qu'elles procèdent de son propre être, que c'est elle qui les a créées, que le printemps et elle-même ne font qu'un. En levant les yeux vers le cerisier blanc comme neige, vers le ciel bleu qu'elle aperçoit entre les fleurs et les rameaux, elle se sent grisée, étourdie.

Ce matin, elle courait de tous côtés à la recherche de Mathé Aron, le président. Au chef-lieu du district on lui avait dit que c'est « un type qui mérite d'être vu ». Voilà pourquoi elle ouvrit de grands yeux en le rencontrant, comme s'il lui était impossible d'en détacher ses regards. Le colosse lui tendit la main en disant: « Ne soyez pas étonnée de m'avoir cherché si longtemps. Le maïs n'a pas encore levé, et déjà nous avons du travail jusque par-dessus la tête. » Panni abandonna quelques instants sa petite main dans la large paume du président, tout en tournant la tête pour se protéger du vent: « En effet, il doit y avoir beaucoup

de travail, s'il... dépassse la tête d'un homme de votre taille ». Le président goûta la plaisanterie, aussi répliqua-t-il avec un rire paisible, en jetant un regard sur son corps immense: « C'est vrai, j'aurais pu être un peu plus petit. Certains amis malicieux, qui ne perdent aucune occasion de se moquer de moi, prétendent même que si j'ai été élu président c'est seulement pour... ces quelques centimètres en plus. Ils affirment que, sur une terre aussi plate et étendue que celle-ci, il faut un président que l'on puisse retrouver facilement chaque fois qu'on a besoin de lui. »

Tous deux se mirent à rire; puis le président s'inquiéta des sandales à hauts talons et à minces lanières portées par la jeune fille: « Puisque vous êtes là, j'aurais voulu vous faire faire un petit tour dans les champs, mais... c'est que... » Il n'avait pas achevé sa phrase que déjà la journaliste, enlevant ses chaussures, était partie en avant, pieds-nus, d'une démarche peut-être un peu incertaine, mais coupant tout droit à travers les terres labourées, vers le tracteur qu'elle aperçut aussitôt. Mathé Aron resta cloué sur place, bouche bée. Seuls ses yeux semblaient dire: « Ça, oui, c'est un reportage à pied d'œuvre ! » Puis, se penchant, il ramassa les sandales abandonnées et, les tenant entre le pouce et l'index avec une délicatesse assez gauche, il se hâta de rejoindre la jeune fille.

Tout en marchant, ils sentaient la bonne odeur venue de la terre fraîche et des saules, cependant que par tous leurs pores pénétraient la chaleur du soleil et le vent léger passant sur les labours; à l'horizon, ils apercevaient la légère vibration d'un mirage. Panni se rendait compte que le soleil printanier avait déjà commencé à brunir sa peau; remarquant du même coup que le visage du président était hâlé comme au cœur de l'été, elle se décida, sur le chemin du retour, à l'appeler plus familièrement « camarade Aron ». Il était clair que chacun des deux était enchanté de l'autre. La jeune fille était ravie d'avoir connu un tel spécimen de président d'exploitation agricole collective, et l'homme d'avoir vu de ses yeux une journaliste comme celle-là.

Après une petite promenade dans la campagne, qu'il fait bon causer tranquillement, dans la chambre fraîche et ombreuse du président !

Mathé Aron s'est carré confortablement dans son fauteuil.

— Cette fois, on peut dire que le printemps est là pour tout de bon ! Quand on se réjouit de trouver un peu de chaleur, c'est qu'il commence à peine... Mais lorsqu'on se met à chercher un coin d'ombre, alors c'est le printemps en plein.

— En plein? Comment, en plein? Vous ne voyez pas, camarade Aron, que « le printemps vient de se déchaîner »? Mais oui, le printemps commence à sévir, ajoute la jeune fille en désignant d'un geste espiègle le verger que l'on voyait par la fenêtre: Tenez, regardez ces arbres, ils n'en font qu'à leur tête, avec leurs fleurs et leurs couleurs !

Le président tourne les yeux vers le jardin:

— Il n'y a pas à dire, remarque-t-il, le printemps a pris des forces; toute cette verdure pousse, à croire qu'on la tire avec des tenailles. Même un rouleau compresseur ne saurait l'en empêcher.

— Un temps comme celui-ci tire l'herbe de terre comme on tirerait quelqu'un par les cheveux.

— C'est tout à fait ça! Mais une petite pluie ne ferait pas de mal !

La jeune fille sort son bloc-notes et, laissant tomber cette conversation sur le printemps, entreprend de poser des questions au président. Elle s'informe par le menu de tout ce qui se rapporte à l'exploitation collective, et Mathé Aron lui

répond sans hâte et sans orgueil, mais très sûr de lui. Il énumère les résultats obtenus, fournit les données nécessaires, cite des chiffres... Tout à coup, voyant qu'il s'embrouille, il éclate de rire: — Attendez, je vais appeler la camarade comptable. Ma tête n'est quand même pas un rapport de fin d'année.

Panni pose son stylo et, joignant les mains sur son genou, jette furtivement un coup d'œil satisfait sur ses bras que le soleil a bronzés. Mais, soudain, plus rien ne la préoccupe que la belle jeune fille qui vient d'entrer, et qui n'est autre que la comptable appelée par le président. Mathé Aron fait les présentations: — La camarade Iboly, notre comptable.

La nouvelle venue a de grands yeux bleus, ombrés de cils sombres, et un sourire paraît jouer dans son regard. Ses cheveux abondants sont tressés en deux nattes dont les extrémités, échappées aux rubans qui les enserrent, retombent sur ses seins durs et bien formés comme deux torrents de montagne se heurtant dans leur course à de grosses pierres. Panni la regarde avec surprise, presque avec ébahissement, et en éprouve un pincement au cœur. Ce n'est pas un sentiment d'envie ou de révolte. Pourquoi les jeunes filles sont-elles parfois si différentes les unes des autres? Non, ce n'est qu'une légère tristesse, qui rafraîchit un peu son enthousiasme.

Le président se frotte le menton, comme s'il voulait en user les aspérités. Pendant quelques instants, il cesse de se mêler à la conversation des jeunes filles. Il laisse à la comptable le soin de répondre aux questions de la journaliste, car rien de ce qu'elle dit n'a besoin d'être retouché. Il parle seulement lorsque Panni, refermant son bloc-notes, se tourne de son côté et lui demande:

— Camarade Aron, puis-je encore vous poser une question?

— Allez-y...

— Pourquoi tous les collectivistes vous appellent-ils « Aron-coûte-que-coûte? »

Le président dissimule de son mieux un sourire malin:

— Celui qui m'a donné ce surnom, ne vous l'a donc pas dit?

— Si, mais j'aimerais l'entendre de votre bouche.

— Il le faut vraiment... coûte que coûte?

— Mais non, voyons! seulement si vous êtes d'accord.

— Bon, alors c'est entendu! Aujourd'hui, moi aussi je dis « si vous êtes d'accord », mais il y a quatre ans, lorsque, j'ai été élu président, tout devait se faire « coûte que coûte », Ce n'était écrit nulle part, mais sans cela l'ouvrage n'avançait pas, vu que les hommes n'y allaient pas de tout cœur. Notre exploitation collective avait commencé à ressembler à ce sac, vous savez bien, où l'on met une poignée de grains, mais dont on en retire deux. Celui qui a été président avant moi soutenait que, puisqu'on avait dit aux gens qu'ils vivraient mieux en travaillant à la « collective » qu'individuellement, c'était sûrement vrai. Là, il avait raison, rien à dire! Mais l'embêtant, c'est que l'abondance des collectivistes a fini par être obtenue au détriment du fonds commun. Il faut vous dire que ce président était surtout porté sur l'estomac, pour la nourriture comme pour la boisson, en sorte que tous ceux de l'exploitation commençaient à suivre son exemple... Bien sûr, personne ne refuse une vie facile et aisée! Certains hommes plus prévoyants que les autres essayaient bien de leur faire entendre raison et disaient que ça finirait mal... qu'il est toujours plus facile de gaspiller que d'acquérir... qu'une abondance comme celle-là ressemblait à la fontaine d'où l'on veut prendre plus d'eau qu'il n'en jaillit. C'était inutile! tous les autres prenaient le parti du président. C'est ainsi qu'à force de bien-être nous avancions lentement mais sûrement vers le précipice...

En conclusion, Mathé Aron leva les yeux au ciel et sourit comme pour dire: Cela peut vous paraître curieux, mais c'est ainsi ! Puis, il poursuivit avec un sourire gêné:

— Un jour, à une Assemblée Générale, voilà ma femme Kati qui demande la parole. Aujourd'hui encore il m'arrive de feuilleter le procès-verbal de cette réunion mémorable, mais ce qu'on peut y lire maintenant n'est que la cendre de l'incendie allumé alors par ma femme. Il faut voir comment elle s'y est pris: elle a d'abord développé les thèmes « *commence par labourer et semer, ensuite tu cueilleras les fruits* » et « *pour obtenir l'abondance, il faut avant tout préparer son levain* ». Et là-dessus la voilà qui déclare qu'un président comme celui que nous avions alors « devrait être chargé d'organiser tous les banquets et tous les festins du district », mais qu'il ne valait rien comme président d'une exploitation.

La journaliste rouvrit son calepin et Mathé Aron se tut pendant quelques instants pour lui laisser prendre des notes. Après quoi il reprit, en faisant de la main un geste évasif:

— Ecrivez... si vous tenez absolument à consigner ces choses... Mais, du moment que vous n'avez pas assisté à la séance !... Il fallait voir ce chahut, ce scandale... L'assemblée était divisée en deux camps: j'ai été obligé de m'assoir à côté de ma femme: l'un de ceux qui ne voulaient rien savoir de l'avenir aurait pu lui flanquer un bon coup sur la tête. Il faut vous dire qu'en ce temps-là certains hommes n'admettaient pas que les femmes fourrent leur nez dans les affaires de la communauté, même quand la raison était de leur côté... « La femme doit s'occuper de son ménage ! » disaient-ils. « S'il y a de tout à la maison, elle ne doit pas s'inquiéter d'où ça provient ! » Mais ma femme Kati, si petite qu'elle soit — on n'en donnerait pas deux sous — eh bien, elle n'a pas froid aux yeux ! C'est du reste la première qui s'est inscrite au Parti, chez nous. Parfaitement: la première femme qui a été membre du Parti dans notre village !

Mathé Aron se sentit un peu gêné: il avait vraiment trop parlé de sa femme. Il éprouva brusquement le besoin de changer de sujet. Ainsi, reprit-il: — Les « prévoyants » ont fini par avoir raison des autres: on a changé de président et les gens ont voulu nommer à sa place ma femme Kati. (Arrivé à ce point de son récit, l'homme fit une mine désespérée, comme pour dire: « Rien à faire, vous voyez bien que je dois encore parler d'elle ! ») Mais ma femme, elle non plus, n'en menait pas large. Elle a essayé d'expliquer qu'une tâche comme celle-là, elle ne pourrait jamais en venir à bout. Eh bien, ont dit certains, si elle ne veut pas accepter, on n'a qu'à élire son mari. Cette proposition a tellement plu aux collectivistes que même les partisans de l'ancien président ont fini par voter pour moi. » C'est vrai!» criaient-ils à qui mieux mieux. « Si elle ne veut pas être présidente, faut élire son mari ! On verra bien si elle ose le critiquer aussi, quand il fera des bourdes ! » C'est comme ça que je me suis trouvé à cette place, avec la tâche non seulement de maintenir et même d'élever la quote-part de chaque collectiviste par rapport au niveau d'avant, mais aussi de faire en sorte que notre exploitation agricole collective devienne riche à millions ! Avec ce but à remplir, bien des choses pouvaient m'arriver, mais de toute façon j'étais sûr de ne pas engraisser ! acheva-t-il en se frottant de nouveau le menton pour dissimuler un sourire.

La journaliste eut, elle aussi, envie de rire et éprouva une grande reconnaissance à l'égard de ce camarade Aron, pour l'histoire qu'il lui avait accrochée, toute faite, au bout du stylo.

La comptable regardait le président d'un air attristé: c'était pitié de voir ce qu'était devenu cet homme, autrefois si robuste !

Mathé Aron boutonna son veston d'un geste machinal:

— Toi, tu feras bien de te taire, parce qu'en ce temps-là ta mère te faisait encore des poupées en torchons. Et quand elle t'a acheté les premiers souliers à talons hauts, tu sautillais de joie comme une pie: « J'ai des souliers, j'ai des souliers ! » Et tu regardais toujours vers le bas, pour voir si tes seins n'avaient pas commencé à faire de l'ombre.

Iboly devient toute rouge. Le visage en feu, elle rit pourtant avec les autres, et son rire ne cache pas la moindre colère; elle semble réellement heureuse de sentir ses joues brûlantes.

Le président la dévore des yeux. Ses regards se posent sur elle comme un papillon sur un jeune abricotier qui fleurit pour la première fois. Puis, remuant son corps massif qui fait grincer la chaise, il ajoute:

— Au fond, elle a raison, cette petite Iboly; nous sommes devenus millionnaires avant que je me sois complètement desséché. Mais vous pouvez me croire, ces années qui ont passé n'ont pas été de la petite bière ! Surtout au début. Il a fallu faire comprendre aux gens... même à ceux qui ne voulaient pas entendre raison... que le fonds de base leur appartenait aussi, tout comme les bénéfices qu'ils se partageaient, et qu'il n'est possible de gagner beaucoup que dans la mesure où la fortune de la collective s'accroît. Seulement, pour que le fonds augmente en même temps que le revenu, il s'agit de travailler dur. Je ne veux pas dire que les paroles sensées ont toujours retenti dans le désert, mais il y en avait quelques-uns qui ne voulaient rien savoir. A ceux-là, il a fallu leur parler énergiquement: « Cré nom de nom ! Vous ne comprenez donc pas que ça doit barder... coûte que oûte ! » Voilà pourquoi les gens m'ont collé ce surnom. Je ne sais pas ce qu'on a pu vous raconter, mais c'est comme ça que les choses se sont passées... C'est vrai qu'après avoir été critiqué plusieurs fois, j'ai renoncé à ce « coûte que coûte » ... Pas vrai, Iboly ? Ose dire le contraire... !

— Rien à dire, tout le monde sait que c'est vrai ! répond la jeune fille en riant.

— Alors ! Vous voyez bien qu'elle n'a pas le courage de me contredire. Mais pour ce qui est du sobriquet... malgré tout, j'ai dû le garder... comme le mort garde son nom, tant que la croix n'a pas pourri sur sa tombe.

Le président se tait. Il semble attendre que la plume de Panni le rattrape. Il regarde les jambes de la jeune fille, des jambes fines et pourtant musclées, qu'elle serre l'une contre l'autre: puis ses regards descendent vers les sandales à lanières dont elle est chaussée. Il se souvient de la course à travers les labours, pieds nus, et de nouveau il a envie de parler et se dit: « Attends que je lui en raconte une autre... ! »

— Tout ça, c'est bien joli, mais le chiendent c'est qu'en me désignant à la place de Kati ils ont dit: « C'est bon, élisons Mathé Aron, on verra bien si sa femme aura le courage de le critiquer ! » Eh bien, vous me croirez si vous voulez, depuis quatre ans que je suis président, elle m'a critiqué plus que tous les autres habitants du village. Mais n'allez pas vous imaginer qu'elle me dit, par exemple, quand nous sommes chez nous, à table: « Réfléchis un peu Aron, il vaudrait peut-être mieux faire ceci ou cela... » Pensez-vous ! A chaque réunion, elle me critique devant tout le monde, et elle a la langue bien pendue, vous savez ! Alors moi je

la regarde chaque fois longuement, tantôt avec bienveillance, tantôt avec colère, des fois comme pour lui dire: « Sois plus indulgente, ma femme ! » mais d'autres fois mon regard lui lance: « Mais tais-toi donc, bon Dieu, sinon je vais te fourrer dans ma poche, pour ne plus t'entendre, sacré nom de chien ! » Parce que, je vous l'ai dit, c'est un tout petit bout de femme ; elle est si menue, qu'on se demande d'où peut sortir tout ce torrent de paroles, quand elle se met en tête de vous interrompre.

Ainsi, le pauvre président racontait ses mésaventures en les enjolivant un peu, et les jeunes filles riaient à n'en plus pouvoir.

— En revenant chez nous, je lui dis parfois ma façon de penser ! «Ecoute, Kati ! ne pourrais-tu pas faire deux parts des choses que tu as à me reprocher, et garder la plus grosse pour quand nous sommes entre nous ? Pas tout, bien sûr: de temps en temps il faut aussi me laver la tête devant les autres, pour qu'ils n'aillent pas prétendre que tu n'oses pas critiquer ton mari... mais sans exagérer, tout de même... les reproches les plus cuisants, tu peux bien les garder pour quand on est à la maison». J'ai essayé de ce moyen et d'autres aussi, mais chaque fois elle s'est contentée de rire et m'a répondu: « Tu ne te figures pourtant pas, Aron, que je te critique seulement pour laisser voir aux gens que j'ose le faire: Tu n'as qu'à exécuter ton travail comme il faut, et tu verras bien que je n'ouvrirai plus la bouche, ni à la réunion ni chez nous ! Mais tant que j'aurai des choses à dire, je te les dirai là-bas... en présence de tout le monde. Parce que, ici tu hausserais simplement les épaules et tu te contenterais de grogner: « Radotage de femmes ! » Eh bien, cette histoire ça m'a toujours mis en rogne, moi ! acheva-t-il en soupirant et en jetant un regard oblique à Panni. Il y a de quoi devenir enragé, d'entendre de tous côtés: « Chez le président à la maison, c'est peut-être bien le coq qui chante, mais à la « collective », c'est Kati qui se fait entendre ! » Et les gens appellent Kati: «La camarade président». Voilà comment je suis devenu Aron-coûte-que-coûte, et ma femme « Tinca-le-président. »

Panni était tout oreilles... et regardait en souriant cet homme aussi grand qu'un chêne, qui se plaignait comme un enfant et s'apitoyait sur son propre sort.

— C'est vrai, vous n'êtes pas à envier !

— Quand je vous le disais ! Heureusement que vous êtes de mon avis — fit le président en rejetant la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front, et en déboutonnant nerveusement son veston.

Les deux jeunes filles échangèrent des regards furtifs. Mathé Aron s'en aperçut, cligna des yeux, intimidé, et reboutonna son veston.

La journaliste se décida à le tirer d'embarras:

— Dites-nous maintenant, camarade Aron, ce que vous souhaitez dans la vie.

L'homme parut encore plus gêné:

— Comment, ce que je souhaite ? répondit-t-il en feignant de ne pas comprendre.

— Mais oui ! Quel est le désir que vous voudriez voir s'accomplir ? Si quelqu'un venait, comme dans les contes de fées, et vous disait tout à coup: « Formulez trois souhaits et je les exaucerai ! », que répondriez-vous ?

La comptable s'était levée de sa chaise et s'apprêtait à sortir de la pièce pour les laisser causer entre eux. Mais la curiosité la retint. Elle aussi était surprise par une telle question, que jamais elle n'aurait eu l'idée de poser au président. Mais puisque quelqu'un la lui avait posée, autant valait entendre la réponse.

Mathé Aron trouva la question tellement saugrenue, tellement puérile, qu'il se mit à rire.

— Que pourrais-je souhaiter ? Une motocyclette... en tout cas pas ! C'est que par ici... chez nous... depuis que Joska Hunyadi a acheté la première moto du village, tous les gars rêvent d'en avoir une. Au début, il n'y a pas à dire, j'en voulais aussi... Mais finalement, je me suis rendu compte qu'un poids comme le mien détraquerait bien vite la pauvre machine. Ce qui fait qne... j'y ai renoncé...

L'homme était tout content de s'en être tiré à si bon compte, mais la journaliste ne lui laissa pas un instant de répit:

— Eh, bien, jusqu'à présent vous m'avez seulement dit ce que vous ne désiriez pas. Dites-moi aussi ce que vous aimeriez avoir !

— Ce que j'aimerais ? Oui, oui, poursuivit le président en se frottant le menton. Eh bien, je vais vous le dire: Ce que je veux par-dessus tout, c'est ou bien ne plus être président, ou bien avoir une autre comptable qu'Iboly.

Les jeunes filles ouvrirent de grands yeux.

— ... parce que si nous continuons à collaborer tous les deux, mon ménage s'en ira au diable. Ça vous étonne ? Regardez-là donc et dites-moi sincèrement — ajouta-t-il en détaillant du haut en bas la comptable (qui, soit dit en passant, rougissait jusqu'aux yeux) — à quel compte il faut passer toute cette beauté si on n'est pas aveugle ?

Iboly, la malheureuse, ne savait plus où se fourrer.

— Ce que j'ai pu rougir... fit-elle, tout intimidée, en se couvrant la figure des deux mains, comme si elle avait voulu cacher sa beauté. Je n'ose même plus me montrer au camarade président. J'aime mieux m'en aller droit devant moi, déclara-t-elle solennellement. Et, disant ces mots, elle quitta la pièce, les joues en feu, ce qui, d'ailleurs, ne lui était pas désagréable .

Panni ne la quittait pas des yeux. Ravalant les paroles qu'elle était sur le point de prononcer, elle dit avec chaleur:

— C'est pourtant vrai qu'elle est jolie et bien faite, cette petite. Et... comme son nom lui va bien: Iboly, qui veut dire violette, ne pourrait mieux convenir à aucune autre ! Elle se tient droite comme la lettre « I », est potelée comme un

« b », ses yeux sont ronds comme des « o », et elle est douce comme les deux dernières lettres de son nom.

Mathé Aron était au comble de l'étonnement: comment n'avait-il pas remarqué tout cela? C'était pourtant évident, mais lui, il n'avait pas eu des yeux pour le voir:

— Vous avez rudement raison, s'écrie-t-il avec conviction et respect. Il faut être un grand journaliste, tout de même, pour remarquer ces détails !

Il sembla hésiter quelques instants, puis — le problème du nom de la jeune fille ayant été résolu d'une manière aussi intéressante — passa à un nouvel aveu:

— Si c'est vrai que l'homme peut partager son cœur en deux, moi je mettrais bien cette Iboly à côté de la Kati !

Au début, Panni crut à une plaisanterie; mais en regardant mieux l'homme qui était en face d'elle, elle lui vit un air grave et comprit qu'il venait de dévoiler ses véritables pensées. Elle n'essaya même pas de cacher sa stupeur; Mathé Aron s'empressa de tout expliquer:

— Attendez, vous allez comprendre de suite ! Il se tut quelques instants, fronçant les sourcils. Cette petite Iboly avait une sœur aînée, Anikó, qui lui ressemblait comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau, comme la fleur du trèfle sauvage ressemble à celle dont elle a pris la place quand la vache l'a broutée. Mais à quoi bon insister: celui qui voit Iboly peut dire qu'il a vu sa sœur, cette sœur que personne ne verra plus jamais. Elle n'avait pas dix-huit ans quand elle s'est jetée au fond d'un puits.

Il tendit la main pour reprendre une cigarette mais se ravisa et repoussa le paquet.

Panni était stupéfaite.

— Personne n'a jamais su pourquoi elle l'a fait... Quand on a appris la nouvelle, tout le village en a été bouleversé: trois jours plus tard, elle devait épouser un jeune homme, Tatar Imre. Anikó était pauvre, Imre était le fils d'un koulak. C'est l'éternelle histoire ! Le jeune homme l'aimait; elle plutôt non. Mais les parents de la jeune fille ne voulaient même pas entendre parler d'un autre mari. « Un pauvre et un autre pauvre, ça ne fera jamais que deux pauvres ! Le compte est facile à faire ! » lui répétaient-ils jour et nuit. Moi, je lui avais juré de ne jamais renoncer à elle. Mais voilà que, dans le billet qu'elle m'avait laissé, elle écrivait: « Je t'ai attendu inutilement deux soirs de suite. Je vois bien que tu m'abandonnes, toi aussi... » C'était faux ! Je ne l'abandonnais pas ! Il est vrai que je lui avais promis de passer chez elle ce lundi-là, pour fixer le jour où nous allions fuir ensemble. Mais je savais que le lendemain elle devait aller à la ville avec sa mère pour acheter les quelques petites choses que ses parents pouvaient lui offrir pour son mariage, et je me suis dit qu'il valait mieux de ne pas la troubler, qu'il fallait la laisser se coucher de bonne heure, parce que le lendemain elle allait se lever avec le jour. Le lendemain, mardi, je ne suis pas non plus allé chez elle, parce qu'elle avait été si occupée toute la journée que, sûrement elle devait être brisée de fatigue. J'irai mercredi, me disais-je, et je l'emmènerai chez moi. Mais quand j'y suis allé... je suis arrivé juste pour la veillée du corps. Alors je l'ai veillée, moi aussi, avec les autres, tout en tenant sa lettre à la main.

Le président prit une cigarette mais oublia de l'allumer se contentant de la tapoter contre la table.

— Iboly était toute petite, en ce temps-là. C'est elle qui m'avait apporté le mot de sa sœur, dans une enveloppe. Après avoir lu, je lui ai dit: « Va dire à

Anikó que je passerai chez elle ce soir ! Je ne l'ai pas oubliée ! » Mais le temps que la petite arrive à la maison, ma fiancée était déjà étendue à côté du puits, et autour d'elle les gens se lamentaient. Les parents essayaient de se leurrer eux-mêmes: « Elle a dû glisser et tomber au fond du puits, » expliquaient-ils. Pour ce que ça leur coûtait... ! Mais moi... j'avais sa lettre à la main. Jugez vous-même. C'est eux surtout qui l'avaient sur la conscience, pas moi ! J'avais eu des torts envers elle, c'est vrai, mais je n'avais jamais voulu que son bien. Eux... avec leurs idées ! « Un pauvre et un autre pauvre... »

Il alluma sa cigarette, aspira quelques bouffées en fronçant les sourcils et en clignotant sans cesse:

— J'aurais pu chercher longtemps quelqu'un à qui faire part de ma douleur. Même son père n'était pas l'homme qu'il fallait, ajouta Aron avec un geste d'impuissance. Je n'avais pas à qui en parler ! Et ma douleur me rongeait, non seulement parce que, sans le vouloir, j'avais contribué à la mort d'Anikó mais aussi à l'idée d'avoir perdu l'être que personne ne pourrait jamais remplacer dans mon cœur.

Panni était très émue. Elle tournait et retournait son stylo entre ses doigts; enfin, après un silence prolongé, elle posa une nouvelle question:

— Et... Kati...?

Mathé Aron comprit où elle voulait en venir. Sa figure s'adoucit un peu, son regard cessa d'être sombre et fixe.

— Kati...? Ce que je puis dire c'est qu'elle seule a été, tant bien que mal, en état de me faire oublier l'autre et de la remplacer. Mais depuis que je vois chaque jour cette petite Iboly, qui est devenue une vrai femme, elle aussi, il me semble être à tout moment en présence de sa sœur. Et je me tourmente, et je ne tiens plus en place ! Dès que je l'aperçois, je m'en vais, je cours de tous côtés, dans les champs; mais la même pensée me poursuit toujours: j'ai un fils, un petit gars qui me ressemble beaucoup. Si cette petite Iboly avait une fille, et qu'elle lui ressemble... on pourrait les marier ! Et je sais bien que nous ne ferions plus toutes sortes de calculs comme autrefois !

Un sourire parut sur les traits de la journaliste:

— Vous voyez bien que vous avez un désir.

— Bien sûr, j'en ai un ! Mais ce ne sont pas des choses dont on peut parler tout le temps. Surtout en présence d'Iboly.

Panni comprend cela parfaitement et remercie le président d'un regard chaleureux pour la confiance qu'il lui a témoignée.

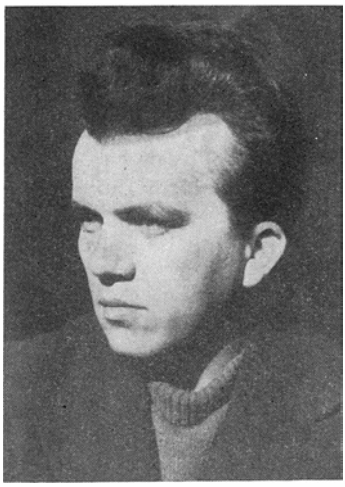
Ils se taisent tous deux, perdus dans leurs pensées.

Par la fenêtre entre à flots un souffle embaumé de toutes les fleurs du printemps. Mathé Aron a éteint sa cigarette et s'efforce de prendre un ton badin:

— Vous aviez raison, le printemps « s'est déchaîné » !, dit-il en désignant d'un geste les vergers. Et nous restons là comme deux oiseaux aux ailes brisées. Venez donc partager notre repas, ma femme sera toute contente de vous recevoir, et à moi vous me rendrez un fier service en prenant un peu mon parti, quand je lui demanderai... de me critiquer avec un peu d'indulgence... comme en famille, quoi! Ça aussi, c'est l'un de mes désirs cachés.

Panni accepte la proposition. Ce qui la tente c'est moins le repas que l'occasion de connaître Kati. C'est qu'elle est très curieuse. De quoi peut bien avoir l'air le petit bout de femme qui a été capable de guérir cet homme énergique et grand comme un chêne, de prendre dans son cœur la place de cette malheureuse Anikó, dont on dit qu'elle était tout aussi belle que la petite Iboly?

Illustration de *MARCEL CHIRNOAGĂ*



NICOLAE VELEA

Rencontre tardive

Vilă Vîrşan ne mécontentait et n'avait jamais mécontenté personne. Il savait être en paix avec lui-même, éviter les grands troubles de l'âme et vivre en bons termes avec tout le monde. Personne ne lui avait entendu proférer le moindre juron ni adresser une parole injurieuse à qui que ce soit, Pour le cas où il se serait mis en colère contre une de ses bêtes ou contre un objet, il avait inventé une sorte de dicton anodine : « que le *ram* t'emporte », qui ne voulait absolument rien dire. Car — sait-on jamais — la bête ou l'objet auraient pu le comprendre et en avoir de la peine, ce qu'il n'aurait voulu pour rien au monde. Quand quelqu'un était en difficulté et devait recourir à l'aide d'autrui, sa première pensée était pour Vilă : on pouvait tranquillement le tirer de son sommeil ou le faire lever de table, que ce soit pour l'envoyer chercher un médecin ou pour toute autre commission. Il rendait n'importe quel service sans demander d'explications ni de récompenses, considérant l'aide qu'il donnait comme un droit qui lui appartenait en propre et dont lui seul pouvait bénéficier.

Aussi, chaque fois qu'ils parlaient de lui, les gens commençaient-ils par dire :

— Vilă?... bien sûr, on n'en fait pas deux comme lui ... un brave garçon ... quoique, tout de même, un peu trop...

Et ils achevaient toujours en marmonnant des mots incompréhensibles. Car chacun cherchait des mots sévères mais qui ne fassent pas mal, sans quoi ils auraient été déplacés, concernant un homme comme Vilă. D'ailleurs, personne ne les trouvait, ces mots. La difficulté venait du fait que Vilă était, dans son genre, un homme réfléchi — et la réflexion est généralement appréciée — mais il était exagérément sobre et mesuré, ce qui incitait les autres à le taquiner. Certain dimanche, voilà bien longtemps, quand Vilă était encore un tout jeune enfant, il avait récité le *Credo* à l'église. Sur le chemin du retour, tandis qu'il arrivait à la rivière, devant le pont de Sava, des enfants du village, qui le guettaient, se mirent à lui jeter des pierres commes à un martyr. Quand on leur demanda pourquoi ils l'avaient fait, aucun ne put

répondre. En fait, ils avaient sans doute été frappés eux aussi par la timidité et la sagesse de Vilă, et c'est ce qui avait excité leur cruauté.

Vilă, aujourd'hui, est un homme trapu, de taille moyenne, avec un visage large et qui semble en bois. Il parle peu et, quand cela lui arrive, il s'exprime sans hâte, à croire qu'il compte les syllabes, pour, après en avoir fait le compte, les introduire soigneusement dans l'oreille de son interlocuteur. Et, chaque fois, il exprime sa pensée jusqu'au bout. Ainsi, lorsqu'il se trouve en compagnie de quelqu'un dans une pièce dont la porte est restée ouverte, il ne dira pas simplement, comme feraient la plupart des gens :

— Dis-donc, veux-tu fermer la porte ...

Il dira :

— Ferme la porte, parce qu'il commence à faire froid et je pourrais de nouveau prendre un mauvais rhume.

C'est pourquoi, dès qu'il ouvre la bouche pour parler, les autres lui coupent la parole sans vergogne. Vilă ne se fâche pas. Il leur donne toujours raison, estimant qu'il le mérite bien. Il quitte quand même aussitôt le groupe où on ne l'a pas écouté et s'éloigne en balançant les épaules, comme font ceux qui se sentent offensés. Ce balancement incliné en avant voudrait exprimer une menace, mais c'est une menace impuissante, et l'homme qui se balance ainsi ignore lui-même quand et comment il l'accomplira.

Les dirigeants du Conseil Populaire et les autres habitants du village, le sachant sobre, l'avaient nommé gestionnaire du débit de boissons du Monopole de l'alcool et des tabacs — le M.A.T.

Le local du M.A.T. est une grande pièce où, entre le comptoir et les tables, le mur s'arrondit en demi-cercle, de sorte que le comptoir a l'air d'un autel et que l'endroit fait penser à une église. Dès son arrivée, Vilă avait installé devant son comptoir une petite balustrade et, sur le mur d'en face, avait accroché trois cartons : celui du milieu portait les mots : « La section M.A.T. vous salue : Soyez les bienvenus ! »; sur celui de droite on pouvait lire : « Le crédit, au M.A.T., est interdit et refusé »; et sur celui de gauche : « Nous servons bien le client qui se conduit poliment ».

Les caractères, tracés en écriture ronde et joliment coloriés, étaient séparés les uns des autres. Chacun se tenait bien sage sur sa feuille de papier, comme s'il avait voulu se rendre utile sans l'aide des autres.

Au crépuscule, le soleil laissait pénétrer dans la pièce sa lumière fatiguée, à travers les bouteilles d'eau-de-vie de seigle qui se trouvaient en devanture. Après avoir traversé la liqueur jaune, les rayons paraissaient plus fins, plus faibles, et baignaient Vilă de leur clarté diffuse. Or, on ne saurait dire pourquoi, ces rayons paisibles, ces affiches polies et l'aménité de Vilă formaient un tout, en sorte qu'au début, avant de recevoir leur boisson, les consommateurs parlaient en sourdine. Vilă les servait avec des gestes mesurés, rares et pondérés. C'était sa façon d'être. Une seule fois il s'était laissé aller à gesticuler et à parler d'une voix forte.

C'était lors de son mariage.

Car il s'était marié. Il avait épousé Fica — la fille de la Panaïta à Cadîn — dont l'histoire était assez curieuse.

Bien des années auparavant, Panaïta Cadîn avait épousé Dumitru Obaïe, un homme dont jusqu'à un moment donné il n'y avait pas eu grand-chose à dire : rien ne le distinguait des autres gens. Mais voilà qu'un jour Obaïe avait acheté une carde et, comme il n'existait pas d'autre cardeur dans trois villages à la ronde, c'était toujours à lui que l'on faisait appel. Il se mit à gagner plus d'argent qu'il ne l'avait espéré, et finit par accumuler une petite fortune. Ayant renoncé aux travaux des champs, Obaïe avait tellement engraissé que ses cuisses

faisaient presque craquer son pantalon, qu'il portait d'ailleurs assez large. Lorsqu'il s'en allait sur la route, le bas de son dos pendait tellement qu'Obaïe en semblait rapetissé : on l'aurait cru assis sur une chaise, ce qui empêchait de se rendre compte de sa vraie taille. Quand Panaïta l'avait épousé, il était déjà très gros : elle ne cherchait que la fortune, tant elle aimait la vie facile. Peu de temps après leur mariage elle s'aperçut qu'Obaïe était incapable d'avoir des enfants. Pourtant, il tenait mordicus à avoir un héritier, pour lui laisser les biens qu'il avait accumulés au cours de son existence. Il demanda donc à sa femme de coucher avec qui elle voudrait, à condition de lui rapporter un enfant à la maison. Au bout d'un temps, Panaïta fut enceinte de Fica. Un temps, tout se passa très bien. Mais les choses se gâtèrent au moment où la petite commença à ressembler trait pour trait à Mihaï Cipilitu, son vrai père. Obaïe se fâcha, on se demande pourquoi, et, dès lors, chercha querelle à sa femme à propos de rien. Les choses allaient de mal en pis, en sorte que la vie, chez eux, devint intenable. Un vrai enfer. Pour finir ils divorcèrent. Après quoi l'homme donna à son ancienne femme deux arpents de terre et lui fit construire une maison à Plaiul Oii. L'endroit était, à l'époque, assez désert, et c'est peut-être pour cela que Panaïta avait fini par devenir une vraie sauvage chaque jour plus méchante, qu'elle s'était mise à boire et avait même appris à fumer. Au village, quelqu'un avait raconté qu'un jour, entrant chez Panaïta sans frapper à la porte, il l'avait trouvée étendue sur son lit (*en plein jour, vous entendez!* précisait-il avec stupeur). Elle tenait de la main gauche un tuyau dont l'autre extrêmité aboutissait à un tonneau de vin qui se trouvait sous le lit, et de la main droite une cigarette. Panaïta avait maigri et pâli, ses yeux étaient toujours noyés de larmes, comme si elle avait la grippe. Elle n'avait jamais beaucoup aimé travailler aux champs, c'est pourquoi, avec le temps, elle avait fini par vendre, lopin par lopin, les arpents d'Obaïe et une partie de l'arpent qu'elle avait reçu en dot. A présent, elle passait son temps à faire des réclamations et toutes sortes de chicanes. La dernière en date, adressée, à la commission de conciliation du Conseil Populaire, partait du fait que Vasile Cîmpulungeanu avait bâti sa maison tout près de celle de Panaïta. Le nouveau voisin avait démoli la palissade de planches pourries qui séparait les deux enclos et en avait construit une nouvelle, emportant en échange les vieilles planches. C'était son droit, puisqu'il en avait mis de neuves. Mais Panaïta ne voulait rien entendre. Elle réclamait sans cesse ses planches et, puisque l'homme s'était refusé à les lui rendre, avait adressé aux autorités la requête suivante :

« Camarade président, je, soussignée Panaïta Cadîn, porte à votre connaissance ce qui suit : Je vous prie de citer devant la commission les nommés Vasile Cîmpulungeanu et Maria V. Cîmpulungeanu, sa femme. Les sus-nommés ont commis les actions suivantes et une tentative de crime. Vendredi dernier, voyant que je n'étais pas à la maison, il a brisé la clôture qui sépare nos enclos. Lorsque je suis revenue du village et que je lui ai demandé pourquoi il avait démoli la palissade, il m'a dit que je n'avais aucun droit et j'ai répondu que si je n'avais aucun droit il n'avait qu'à garder les planches pour en faire sa tombe. Alors elle, elle a crié après moi et m'a dit qu'est-ce que tu veux, traînée, que le diable t'emporte, toi et les tiens, espèce de folle! Alors je lui ai dit pourquoi que tu m'envoies au diable et que tu me traites de traînée, n'as-tu pas peur de la loi, elle est très stricte. Maintenant ce n'est plus comme autrefois !

Mais elle m'a dit qu'elle ne craint pas la loi et qu'elle est prête à venir où je veux et qu'elle n'a pas peur. Quand j'ai dit qu'elle n'avait pas le droit de me traiter de ci et de ça, il s'est précipité sur moi et m'a dit qu'il va me lier avec une corde et il a voulu sauter par-dessus la clôture pour m'attaquer.

Ceci est la plainte que je vous adresse et que je signe de ma propre main ».

Panaïta Cadîn

Elle avait élevé sa fille sévèrement, à la baguette, et s'abstenait de boire en sa présence. Fica lui obéissait et l'aimait bien. Son cœur se brisait lorsque, parfois, la nuit, elle l'entendait se lamenter et pleurer son existence gâchée. Fica avait terminé le second cycle d'étude, mais sa mère s'était opposée à ce qu'elle poursuive ses études à l'école professionnelle d'Argeş. Panaïta l'avait obligée à rester à la maison et la forçait à travailler dans les champs à la journée. Ce que Fica gagnait les faisait vivre toutes deux.

Cependant, la jeune fille s'éveillait à la vie.

Ses formes, jusqu'alors imprécises, commençaient à s'arrondir. De même les paroles qu'elle prononçait avaient d'étranges vibrations, comme si leurs arêtes avaient été enveloppées de brume; elles faisaient penser aux premiers mots que les gens prononcent en s'éveillant. Ses yeux, légèrement à fleur de tête, étaient éclairés parfois d'un regard tellement heureux, qu'on aurait cru voir se tisser devant eux une toile si lumineuse, si dense qu'elle empêchait de distinguer leur couleur. Et ces yeux, toujours mobiles, glissaient d'un objet à l'autre, d'un homme à l'autre, ou encore — on s'en apercevait aussi — d'une pensée à l'autre. C'était le regard d'un être jeune qui a souffert un peu, mais pas trop, juste assez pour pouvoir comprendre et goûter le bonheur, et pour lequel les gens et les événements de ce monde ont comme point de départ la bonté et l'affabilité. Voilà pourquoi, étincelants de joie, les yeux de Fica étaient en perpétuel mouvement parmi les pensées, les choses et les hommes, et concentraient tout cela en un cercle pur et amical au milieu duquel elle se tenait heureuse.

Parfois, quand Fica passait sur la grand-route, il arrivait qu'on lui demandât :

— Où vas-tu, Fica?

Elle répondait, surprise :

— Comment?

— Où vas-tu?

Fica posait alors une nouvelle question, plus étrange encore :

— Qui donc?

— Comment, qui? Mais... toi !

Elle tournait ses yeux de tous côtés, ne se voyait pas, belle et élancée comme elle l'était, et redemandait, avec le même étonnement, sans parvenir à croire que maintenant elle était capable d'intéresser quelqu'un. Et elle répétait, comme s'adressant cette fois à elle-même :

— Où je vais, moi?

Ce n'est qu'ensuite qu'elle donnait la réponse voulue.

Or, voici, qu'un jour elle apprit qu'elle allait se marier.

L'idée de lui faire épouser Vilă était venue à Panaïta parce qu'elle savait que le jeune homme était travailleur et qu'en outre il avait une certaine fortune. Vilă possédait en effet quatre arpents de terre.

Sachant aussi que Vilă était d'un caractère conciliant, Panaïta se disait qu'en faisant de lui son gendre elle pourrait vivre à ses crochets, bien mieux qu'elle n'avait vécu jusqu'à présent... Voilà pourquoi, chaque fois que quelqu'un faisait allusion devant elle au mariage de sa fille, elle feignait de ne pas entendre, mais comme par hasard, commençait à parler de Vilă et en disait le plus grand bien. Lorsque le jeune homme — à l'oreille de qui tout cela était parvenu — avait fini par demander la main de sa fille, Panaïta lui avait posé dès l'abord une question essentielle : avait-il ou n'avait-il pas demandé à s'inscrire à la «collective»? L'exploitation agricole collective avait pris naissance depuis peu et, pour l'instant, elle n'englobait qu'une partie du village. Lorsque Vilă eut secoué la tête négativement, Panaïta lui déclara sans embages — comptant sur le caractère soumis du jeune homme et aussi sur le fait que celui-ci, à ce qu'elle avait entendu dire, était très épris de la jeune fille — que si jamais il s'avisait de faire une demande de ce genre, elle lui reprendrai Fica aussitôt. Il ne

devait se faire aucune illusion à ce sujet. Vieille et chétive, elle ne serait certes pas capable d'effectuer un grand nombre de journées de travail. Et sans doute méritait-elle, à son âge, d'être un peu ménagée par son gendre et par sa fille dont, jusqu'à présent, elle avait eu soin comme de la prunelle de ses yeux.

Vilă lui avait promis tout ce qu'elle voulait et l'on avait fixé le jour des noces.

En rentrant chez lui, son pas était plus cadencé et plus modéré que d'habitude. On aurait dit que le jeune homme était si pleinement heureux qu'une allure plus rapide et plus sautillante aurait pu faire déborder son bonheur qui se serait éparpillé sur la route. Ses pensées galopaient, glissantes, éperdues et quand, au bout d'un certain temps, elles se furent apaisées, Vilă vit apparaître inopinément devant ses yeux la chambre de Panaïta. Il reconnut les murs ornés de serviettes brodées, le ruban bleu qui entourait, comme une ceinture, la lampe ventrue, la pendule enfermée dans une sorte de cage en bois suspendue au mur. Mais il s'aperçut que Fica manquait au tableau. Cette constatation le surprit tellement qu'il s'arrêta de marcher. Il se souvint que pendant tout le temps de sa visite il n'avait pas osé lever les yeux sur la jeune fille, qui se tenait muette et comme stupéfaite dans un coin, si immobile qu'on ne pouvait ni percevoir sa respiration, ni deviner ses pensées. Panaïta, elle, avait parlé du mariage de Fica comme si celle-ci n'avait pas été présente. De penser à ces choses, Vilă se sentit un peu malheureux, mais pas trop longtemps, car toute la joie de son cœur, pendant quelques instants éloignée, l'envahit de nouveau, plus puissante que jamais.

Vilă poursuivit son chemin d'un pas tout aussi lent, mesuré et attentif.

Pourtant, quand vint le jour de son mariage, il était sombre. Sa figure n'exprimait pas la moindre gaieté et les gens s'en étonnaient, mais ne trouvaient pas d'explications à leur étonnement. Vilă demeurait sourd à toutes leurs questions. En fait, certaine mésaventure l'avait mis de mauvaise humeur.

Le samedi soir, avant le coucher du soleil, Vilă était parti en tenue de marié, la gourde de vin à la main et suivi des musiciens tziganes, pour appeler ses amis et connaissances à la noce. Les musiciens étaient au nombre de trois : Vergilă avec sa clarinette, Năiță Burcea, un gros bohémien qui semblait avoir pris du ventre tout exprès pour y appuyer son tympanon et Mitu-l'Aveugle, le violoneux. Celui-ci était un gringalet qui riait toujours, mais sa joie avait quelque chose de douloureux, c'était une gaieté d'estropié, comme en ont ceux qui savent se dominer au point de rire de leurs souffrances ou de leurs infirmités. Lorsqu'il marchait tout seul sur la route et qu'il entendait quelqu'un s'approcher de lui, Mitu, tâtonnant du bout de sa canne, le prévenait en plaisantant :

— Gare, là-devant, je pourrais vous renverser.

Vilă et les musiciens avaient déjà passé chez quelques villageois et poursuivaient leur chemin pour en inviter d'autres. Le crépuscule tombait. Vilă avait entendu le bruit d'une charrette qui descendait la côte, et quand l'homme qui s'y trouvait avait excité son cheval, Vilă avait reconnu la voix de Tudor Leca. Il avait aussitôt demandé aux musiciens de jouer, et lorsque la charrette fut arrivée à leur hauteur, il avait tendu la gourde dans cette direction. Mais Tudor Leca avait passé son chemin sans s'arrêter. Vilă en demeura abasourdi. L'offense avait complètement anéanti sa joie. Pendant quelques instants il fut dominé par la pensée que l'existence paisible qu'il avait menée au cours de ces dernières années n'était, au fond, qu'un mensonge. Son mariage avec Fica n'était que le fruit de son imagination, et il avait été bien audacieux de s'en réjouir. A présent, il devait expier. La seule réalité de sa vie, c'était l'époque où il avait été cocher au manoir de Bărcănesco. Voilà pourquoi — lorsque Năiță lui toucha le dos de sa baguette, dont l'extrêmité était entourée de gaze et qui lu servait à frapper le tympanon — Vilă se tourna vers lui tout d'une pièce, comme échaudé : il s'était cru sur le siège de la voiture, poussé par le maître du bout de sa canne. Il

aperçut alors Năiță. Celui-ci, qui semblait grave et un peu triste, lui aussi, dit d'une voix lointaine :

— Vois-tu, Vilă, ce n'est peut-être pas convenable de boire à la gourde, sur la grand-route. (Il faut dire que Tudor Leca était instructeur territorial du Parti).

«Et après? se demanda Vilă furieux. Eh bien quoi? Ça ne lui donne quand même pas le droit de me faire un affront. Aucune loi ne lui permet de gâcher ma joie ! . . .»

Et celui qui lui avait fait ce mal, c'était précisément Tudor Leca, l'homme que Vilă respectait le plus et envers lequel il se sentait redevable pour toute la vie, car jamais il ne lui coupait la parole, mais attendait patiemment que Vilă eût exprimé toute sa pensée. Ce même homme, avec lequel il avait fait toutes sortes d'espièglerie quand ils fréquentaient ensemble l'école primaire . . . N'avaient-ils pas fui, une semaine durant, l'école aussi bien que la maison, lors de leur escapade au lac Tacheté . . .

On disait de ce lac qu'il n'avait pas de fond. Et on l'appelait le Tacheté parce qu'un jour, à ce que l'on racontait, un taureau à la robe tachetée y avait poursuivi une vache de la même espèce. La vache, effrayée, s'était précipitée dans le lac, où le taureau l'avait suivie. On ne les avait plus jamais revus, et c'est depuis que le lac avait la réputation d'être un gouffre sans fond.

Or, il y a bien longtemps de cela, par une pluvieuse journée d'automne — il faisait si froid et si humide qu'on en était transi jusqu'aux entrailles — Vilă, qui était en quatrième et Tudor qui était en sixième, avaient senti l'un et l'autre, sans s'être du reste concertés, qu'ils en avaient vraiment assez de ce monde. On sort de classe, on rentre chez soi, on mange que c'en est une pitié, ensuite on tremble de froid à garder le bétail jusqu'à la nuit tombante ; et le lendemain ça recommence, on revient à l'école, toujours tremblant de froid . . . Non, ça ne peut plus durer, ça suffit comme ça !

Ils avaient fait le plan de se précipiter dans le gouffre sans fin du lac Tacheté, qui, de l'autre côté de la terre, devait correspondre à quelque endroit d'Afrique ou d'Australie. Et puisqu'ici c'était l'automne — là-bas il y aurait sûrement du soleil. Ce doit être un beau printemps ou un été ensoleillé, bien chaud . . . Il suffit de se jeter dans le gouffre, replié sur soi-même, la besace posée sur les genoux . . . Quand on a faim — on mange ; quand on a sommeil, — on ferme les yeux. Et on dort rudement bien, en l'air ! Tout le monde sait que l'air est plus moelleux que n'importe quel matelas. On descend avec un sifflement, comme si l'on volait. Quand on est de l'autre côté, on y reste un certain temps, on mange bien, on se laisse vivre. On amasse un peu de fortune. Et puis quand la terre a fait un tour sur elle-même et que la contrée de par-ici se trouve de nouveau en face du soleil, il suffit de se jeter dans le trou pour retrouver le village au printemps. Vous êtes autrement habillé, et si vous rencontrez un homme du village, il s'écriera :

« — Vilă, Tudor, c'est bien vous? Où diable avez-vous été? C'est la terre qui vous avait engloutis?

— Nous sommes allés faire un petit tour dans l'autre monde.

— Pas possible ! Et comment c'est là-bas, dans l'autre monde? On s'y trouve bien?

— Et comment ! Pourquoi pensez-vous que pas un de ceux qui y sont allés n'en est revenu ? . . . Parce qu'on y est bien ! Mais nous avons préféré rentrer, pour raconter ce que nous avons vu et instruire le *peuple* ».

Ils avaient bourré leurs besaces de provisions et s'étaient dirigés vers le lac. Le premier jour, ils n'avaient pas découvert le gouffre qu'ils cherchaient. Tout ce qu'ils avaient trouvé c'était de la vase, des souches d'aulnes, des fleurs d'acanthe, des roseaux. Pourtant, ils ne se souciaient pas de rentrer à la maison. Ils se construisirent une hutte en branchages et cam-

pèrent sur le bord du lac. Le lendemain, ce fut pareil. Une semaine entière ils continuèrent à chercher le gouffre, puis s'aperçurent qu'ils avaient vidé leurs besaces. Ils revinrent chez eux, avec un gros rhume chacun. En cours de route, Leca s'était écrié, sous la morsure du froid, en s'essuyant le nez avec la manche de sa veste :

— Tu vois, notre sort est de rester de ce côté-ci du monde. Faudra tâcher de nous réchauffer ici comme on pourra !

Et ils ne racontèrent à personne où ils avaient été, ni ce qu'ils avaient espéré trouver.

Vers 1949, Tudor Leca avait quitté le village pour aller travailler sur un chantier, puis il avait fait son service militaire. Après, on l'avait nommé secrétaire d'un Conseil Populaire, dans un district voisin, et depuis deux ans il était revenu dans le village comme instructeur territorial.

Vilă allait droit devant lui, accompagné des musiciens, et il parlait à un Tudor imaginaire, lui demandant de se souvenir, lui aussi, de tout ce qui les avaient jadis attachés l'un à l'autre. Puis une aventure plus récente lui revint à l'esprit ; et il se dit qu'elle pouvait sans doute expliquer l'attitude actuelle de Tudor.

Quelques jours avant que Vilă ait fait sa demande en mariage, Tudor Leca avait passé le voir pour lui annoncer que le dimanche suivant aurait lieu une réunion générale des paysans collectivistes, en vue de l'admission de nouveaux membres à l'exploitation agricole collective. Tudor avait demandé à Vilă s'il n'avait pas l'intention de signer une demande d'admission. Sans attendre de plus amples renseignements, Vilă lui avait répondu qu'il allait s'inscrire sans tarder. C'était en effet son intention. Puisqu'il était salarié au M.A.T., il n'avait guère de temps à consacrer aux travaux agricoles. Mais ce dimanche-là, Vilă avait été demander la main de Fica. En se rendant chez elle, il avait sa demande d'admission en poche. Il comptait la remettre aux membres de l'assemblée dans le courant de l'après-midi. Mais en entendant les prétentions formulées par Panaïta, il avait pris peur et avait froissé la feuille de papier dans sa poche, comme s'il avait craint que la vieille eût pu la lire à travers le drap du veston. Le mardi suivant, dans le courant de la matinée, Vilă avait aperçu Tudor au moment où celui-ci ouvrait la porte cochère pour venir le voir. Vilă savait très bien la raison qui amenait son ami. Il chercha rapidement sa clé pour s'enfermer dans la maison mais ne la trouva pas et alla se cacher dans la chambre d'hôte. Tudor s'arrêta dans l'enclos et appela une ou deux fois, puis, il ouvrit la porte du vestibule et appela encore. Caché dans la pièce du fond, Vilă se taisait. Mais Tudor ouvrit aussi cette dernière porte. Il resta un moment immobile, penché en avant, une main tenant encore la poignée, mais sans appeler. La chambre d'hôte était froide, car on n'y faisait guère de feu. Vilă, tapi derrière le battant, s'aperçut avec terreur que la buée de son souffle s'insinuait entre les gonds de la porte. Il se retint de respirer aussi longtemps qu'il pût, mais bientôt il n'y tint plus et exhala l'air avec un profond soupir, cependant que Tudor, implacablement, continuait à appuyer sa main sur la poignée de la porte. La buée assez épaisse passa entre les gonds. Vilă était tout en sueur. Faisant craquer le plancher, il déplaça le poids de son corps sur l'autre jambe. Il allait même se décider à sortir de sa cachette, quand Tudor referma la porte et s'en alla. Vilă se rendit compte que Tudor avait deviné sa présence derrière la porte. Mais pourquoi avait-il feint de croire à son mensonge? Rien n'était plus facile que d'obtenir l'adhésion de Vilă à la «collective» en ce moment où Vilă se sentait piteux et gêné. Sans doute, Tudor devait-il avoir eu, honte pour Vilă, aussi avait-il préféré ne rien voir. Il était clair cependant que cette histoire l'avait fâché, et c'est pourquoi il avait refusé de boire à la gourde.

Vilă continua son chemin, les musiciens sur ses pas. Il s'arrêtait de porte en porte, pour inviter les gens à son mariage ; mais maintenant il le faisait distraitement, l'air absent, et s'il prononçait les paroles habituelles, c'était machinalement, sans y penser.

Pendant tout le repas des noces, Vilă avait gardé cette même attitude. Au haut bout de la table, à côté de Fica, il était aussi taciturne que s'il avait eu les lèvres cousues. Au bout d'un temps il avait commencé à boire, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il buvait les yeux baissés, et quand il leva ses regards ce fut pour s'apercevoir que Milică, le fils à Odrişcă — un garçon du village qui avait fait l'école technique à la ville et était à présent chef de brigade à la «collective» — ne quittait pas des yeux la mariée. Vilă lui demanda d'un air hargneux :

— Qu'est-ce que c'est que tu regardes comme ça, Milică?

Milică détourna aussitôt les yeux et répondit :

— Je regarde *nea* [1] Potlogea.

— Et pourquoi que tu regardes *nea* Potlogea, hein? poursuivit Vilă d'une voix calme, mais qui laissait deviner son trouble.

— Tu ne vois pas comme il engueule ses chaussures?

(L'homme dont il était question vomissait, en effet, un liquide verdâtre, près de la porte de l'écurie.)

Milică à Odrişcă employait souvent des images inattendues apprises à l'école, au lieu de se servir des expressions usuelles. Mais il n'y mettait pas beaucoup d'entrain. On aurait dit qu'il s'agissait d'une obligation. Ayant étudié à la ville, il se devait d'employer des termes inaccoutumés. Du reste, si l'on regardait son joli visage, presque féminin, sa bouche bien dessinée et son menton petit et arrondi, on se rendait compte que même là-bas, à l'école, il ne devait pas goûter spécialement des mots comme ceux-là. Il les avait appris pour ne pas se singulariser, pour s'abriter derrière eux comme derrière un bouclier et pouvoir ainsi sauvegarder ses pensées véritables.

— Et où est-ce que tu regardes encore, Milică? poursuivit Vilă de la même voix douce.

— Je regarde Năiță.

— Et pourquoi le regardes-tu, Năiță?

— Tu ne vois donc pas qu'il joue maintenant un air pour l'instituteur?

Năiță, le joueur de tympanon, tournait en effet autour de l'instituteur Moldoveanu, un petit homme fluet d'un certain âge, qui était président de la commission de conciliations au Conseil Populaire. Năiță savait que Gheorghe Răbădină avait porté plainte contre lui, car sa femme Mița, ayant trouvé les oies de Răbădină dans leur champ de blé, en avait attrapé une, l'avait plumée et rôtie. A présent, Năiță tournait autour de l'instituteur, qu'il appelait «Monsieur le procureur», et lui demandait quelle musique il préférerait entendre.

— Et pourquoi que tu regardes pas ma femme, dis, Milică? Elle n'est donc pas jolie, elle ne te plaît pas? s'écria brusquement Vilă d'une voix changée.

— Comment peux-tu . . . commença l'autre en se troublant. Mais, se ressaisissant : Voilà, dit-il, je la regarde ! . . .

Et il se prit à examiner tranquillement la figure et la gorge de Fica, cherchant à saisir son regard. Mécontent, Vilă s'agita sur sa chaise ; il but encore un verre, puis posa à l'autre une question qui, croyait-il, allait le désarçonner :

— Dis-donc, Milică, qu'est-ce qui a existé en premier, l'œuf ou la poule?

Milică répondit sans le regarder, les yeux toujours rivés sur Fica :

— Attends, je vais te la dessiner . . .

— Me dessiner quoi?

— La réponse !

— Ecoute voir, Milică . . . s'écria Vilă en élevant la voix. Je te défends . . . écoute-moi bien . . . je te défends de . . . sinon tu recevras mon poing sur la figure . . .

---

[1] *Nea* — terme de déférence dont les paysans roumains font précéder le nom d'un parent ou d'un ami plus âgé

On ne sait pas comment tout cela aurait fini, si à ce moment la porte cochère ne s'était ouverte pour laisser entrer Tudor Leca et sa femme. Ils apportaient leur cadeau de noce : on voyait sortir les extrémités de plusieurs pains blancs d'un panier qui contenait en outre une volaille tuée et une machine à hâcher la viande. Sous le bras, Tudor tenait un dindon vivant.

Dès qu'il l'aperçut, Vilă bondit, appela les musiciens et se précipita au-devant des nouveaux venus, la gourde à la main. Les musiciens jouèrent un air de bon accueil.

Ensuite, Vilă fit asseoir les arrivants à table et leur apporta lui-même des écuelles pleines de soupe, de volaille en gêlée, de rôtis, puis de grosses tranches de brioches. Tudor lui demanda s'il n'avait pas passé, la veille, sur la grand-route, en compagnie des musiciens. Absorbé par ses pensées, et aussi à cause de l'obscurité, il ne s'était pas bien rendu compte de ce qui ce passait. Il n'avait compris qu'après les avoir dépassés, mais n'avait pas jugé nécessaire de rebrousser chemin . . . Vilă s'agitait autour de lui, lui mettait la main sur l'épaule et lui disait sans cesse ; «Ah, *nea* Tudor . . . écoute voir, *nea* Tudor . . .» (Leca n'avait que trois ans de plus que lui mais Vilă l'appelait *nea* Tudor, car il en avait pris l'habitude lorsqu'il était enfant.) Il ne parvenait pas à en dire davantage et faisait penser à un homme qui aurait eu des choses extraordinaires à communiquer mais ne trouvait pas les mots nécessaires, ou, les ayant trouvés, estimait que ces mots limitaient sa pensée et qu'il devait en chercher d'autres.

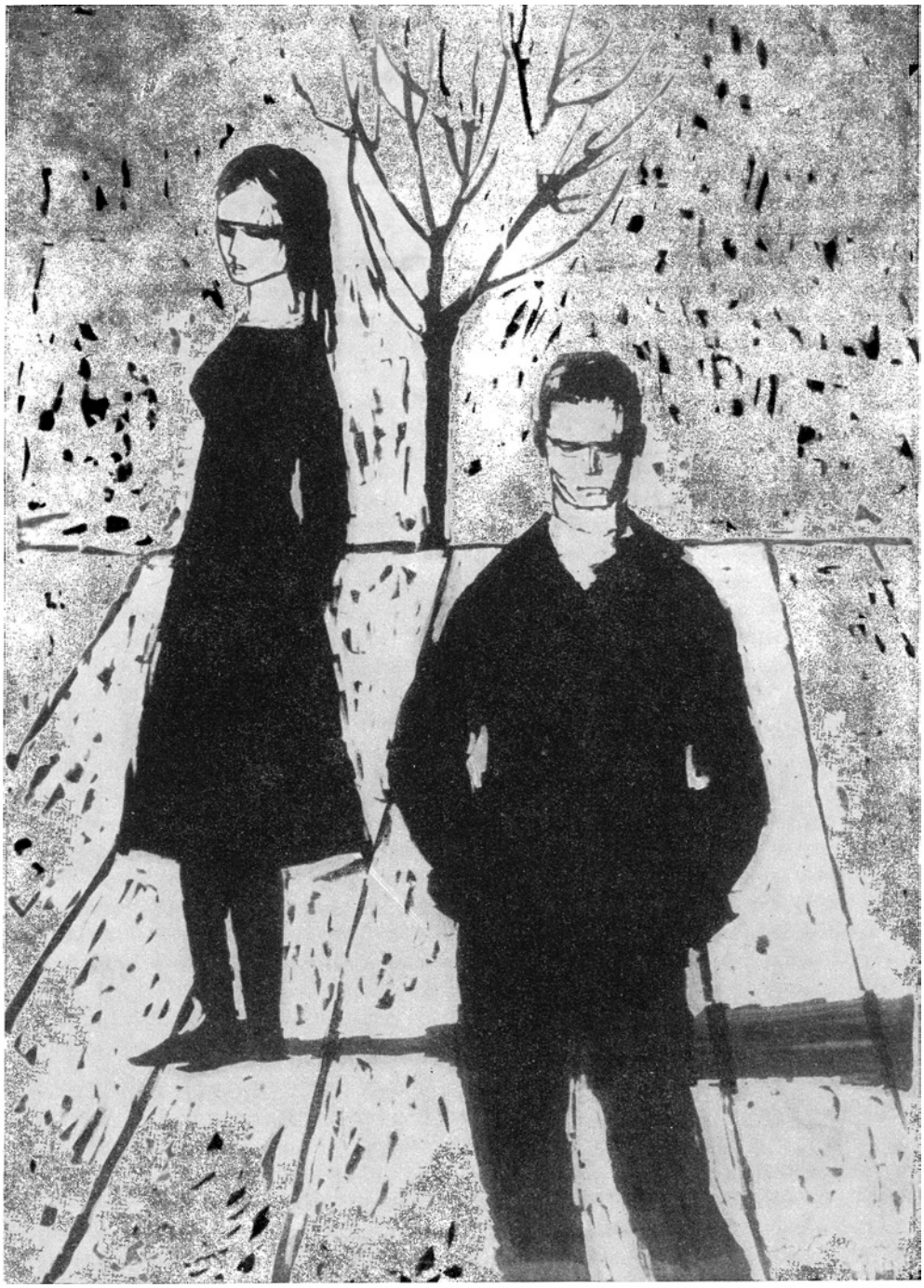
Il se remit à boire et, vers minuit, passablement gris, monta sur une chaise, au bout de la table, et prit la parole :

— Que faites-vous là, vous autres, hein? (S'il n'avait pas eu le visage réjoui, on aurait pu croire qu'il s'apprêtait à faire un esclandre et voulait reprocher à ses invités de s'amuser). Le savez-vous ou ne le savez-vous pas? Si vous ne le savez pas, je m'en vais vous le dire moi. Vous faites la bombe, à un mariage . . . Et savez-vous au mariage de qui? A mon mariage à moi, Vilă Vîrșan. Oui, Vilă, Vilă Vîrșan. Et savez-vous ce que j'étais autrefois? J'étais le cocher de Bărcănesco, voilà ce que j'étais ! Et maintenant? Eh bien, je suis quelqu'un, puisque vous êtes venus vous réjouir à mon mariage. Je suis quelqu'un. Et savez-vous ce que j'ai envie de faire maintenant, bonnes gens? Non, vous ne le savez pas. Et bien, j'ai envie de me déshabiller et de jeter mes vêtements au loin . . . Si loin qu'ils finissent par tomber dans la lune. C'est de ça que j'ai envie, et je le ferai. Je peux bien le faire, puisque c'est mon mariage !

Il ôta son veston et le tint quelque temps loin de son corps, le bras raide. C'était bien la première fois que Vilă faisait devant le monde un geste aussi large! Mais il faut croire que l'air frais du soir dissipa les vapeurs de la boisson, car Vilă reprit bien vite ses esprits. Il regarda son veston avec stupeur. Un petit sourire effrayé parut sur son visage. Il descendit de sa chaise et ne dit plus rien jusqu'au matin, quand les invités se retirèrent.

Pendant quelques semaines, les journées se succédèrent sans que l'existence de Vilă fût traversée par aucun événement digne d'être mentionné, comme dans tout foyer de jeunes qui commencent à prendre l'habitude de la vie commune. Vilă aimait Fica et ne savait plus que faire pour la rendre heureuse. Du reste, assez longtemps après leur mariage, il continuait à se sentir intimidé en sa présence. Fica ne l'aimait pas encore, car elle n'avait jamais aimé personne.

Petit à petit, elle commença pourtant à s'apercevoir que Vilă lui manquait, lorsqu'il s'absentait pour aller chercher de la marchandise à la ville. Parfois, quand elle allait sur la grand-route, le geste d'un passant, la façon qu'il avait de tenir la tête, ou encore de prononcer certaines paroles, rappelaient à Fica tel geste de Vilă ou telle façon qu'il avait d'articuler les mots.



Le sentiment qui venait de s'éveiller dans le cœur de Fica aurait peut-être normalement évolué et les choses se seraient bien passées, si des événements inattendus ne s'étaient mis en travers de leur vie et n'avaient tout bouleversé.

Au début du printemps, un lundi — il n'y a jamais beaucoup de clients le lundi — Vilă s'apprêtait à fermer plus tôt que de coutume. C'est alors que parut Milică, le fils à Odrișcă. Il se dirigea vers une table sans regarder Vilă et commanda un quart de rhum. Vilă le servit et Milică but à même le quart, d'un seul trait, sans ciller. Ce n'est qu'après avoir avalé près de la moitié du rhum, qu'il remplit aussi un petit verre. Il vida rapidement le reste et demanda un nouveau quart.

— Tu ne tiendras pas le coup, protesta mollement Vilă.

— Fais ce que je te dis. Je me le verserai dedans qu'il n'en restera pas l'épaisseur d'un ongle, t'entends?... Et comme Vilă hésitait, Milică poursuivit avec une colère mêlée de surprise: Ah... tu crois peut-être que je n'ai pas d'argent pour payer... Tiens, prends ça. Et voilà aussi cinq lei de pourboire!

Vilă ramassa l'argent, vérifia la somme sur le comptoir et, tout en apportant la bouteille demandée, rendit la monnaie. Milică s'en étonna:

— T'as pas entendu ce que je t'ai dit? Il se tut quelques instants et l'on aurait pu croire qu'il pensait à autre chose. Mais il revint à son idée:

— Tu trouves peut-être que c'est pas assez? Il hôcha la tête, satisfait de l'explication qu'il venait de trouver.

— Dans ce cas, poursuivit-il, c'est différent. En voilà deux fois autant!

Vilă lui tournait le dos et regardait une file de bouteilles alignées sur un rayon. L'autre jeta son verre sur le plancher et s'obstina:

— Prends-les!

Vilă se tourna vers Milică et le considéra longuement, attentivement, avec une ombre de tristesse. Ensuite, il s'approcha et prit l'argent sans mot dire. Ce n'est pas par crainte d'un scandale qu'il l'accepta, mais il ne voulait pas fâcher Milică, comme du reste, il n'entendait fâcher personne. Il comptait lui restituer cet argent le lendemain, quand l'autre aurait retrouvé tout son bon sens. Milică se calma, leva la bouteille et but de nouveau au goulot, sans un mouvement du gosier. Et il ajouta, comme pour répondre aux reproches de quelqu'un:

— Oui, je bois, et puis quoi? Je n'en laisserai pas l'épaisseur d'un ongle. Ils ont beau dire, les uns et les autres, qu'aujourd'hui l'arpent ne fait plus l'homme! Des bobards! C'est toujours la terre qui est au pouvoir, et on est toujours jugé d'après ce qu'on possède. Le cerveau du monde est toujours saupoudré de terre.

Tout à coup sa figure s'éclaira d'un sourire mauvais, et il tourna sa chaise de manière à faire face à Vilă.

— Alors, c'est comme ça, hein? «Regarde ma femme, Milică; pourquoi que tu ne la regardes pas, elle n'est donc pas jolie?» Et, par sa mimique, il tâchait d'évoquer la discussion qui avait eu lieu au mariage de Vilă. Il poursuit:

— Si, mon vieux, elle est jolie, c'est moi qui te le dis qu'elle est jolie! Toi, tu n'as pas comment le savoir, parce que tu ne sais voir que ton intérêt et pas autre chose.

La voix de Milică, où ne perçait jusqu'alors qu'un ton de moquerie, changea tout à coup, devint chaleureuse, amicale, comme s'il avait voulu convaincre très sérieusement Vilă que Fica était belle, et que lui, Vilă, ne s'en doutait même pas.

— Oui, je te le dis franchement, elle est belle comme pas une! Tu peux chercher tant que tu voudras. Et puis c'est vrai, tiens, que je suis amoureux d'elle! Sais-tu depuis quand? Depuis que j'étais en quatrième, à l'école. Tu connais Veta, la fille à Roșca? On voit encore

la brûlure que je lui ai faite à la main gauche. Elle l'a depuis qu'on était en quatrième. C'était après Noël. Fica avait quitté l'école de Plaïul Oii pour venir en classe avec nous. Dès que je l'ai vue, j'ai reçu un coup au cœur, je ne savais pas au juste ce que c'était, mais je me rendais compte qu'il me faudrait faire quelque chose, n'importe quoi, pour être remarqué par elle. La Veta à Roșca se tenait devant le poêle et se chauffait. Je me suis glissé furtivement derrière elle et l'ai chatouillée aux aisselles. Effrayée, elle a poussé un cri et puis elle est tombée en avant, les mains sur le poêle brûlant. L'instituteur a cassé cinq verges sur mon dos.

Milică parla encore un temps de Fica, se confessant cordialement, comme s'il avait oublié qu'il s'agissait de la femme de Vilă. Lorsqu'il s'en souvint tout à coup, il se passa les mains sur les joues, l'air ahuri, mais — la boisson le rendant affable — il continua à parler sur le même ton tranquille. Il semblait vouloir démontrer que son amour était justifié, obtenir l'approbation de Vilă.

— Sois sincère, Vilă, est-ce que c'est juste, ça? . . . Je l'aime, cette Fica, et toutes mes pensées s'accrochent à elle, l'une après l'autre, depuis des années . . . Et voilà que tu es venu me la prendre ! Non, vrai — les paroles de Milică jaillissaient de son cœur douloureuses et implorantes — je te demande un peu si c'est juste ! Et puis tu dois bien le reconnaître toi-même : que pouvait-elle trouver chez un type comme toi ? Pour ce qui est d'être beau, tu n'es pas beau. En tout cas, on peut pas dire que tu as plus de *physique* que moi. Tu vois bien . . . Et puis, tu n'es pas un embobineur, pour dire que t'aurais pu l'impressionner par tes discours. Je suis plus ferré que toi là-dessus . . . au moins un quatrillion de fois . . . Parce que, avec les femmes, c'est comme ça : ou bien on est un beau gars, ou bien on sait y faire pour leur parler . . . Alors ? . . . Oh, si tu n'avais pas eu ta terre et ta vigne, si Panaïta n'avait pas insisté auprès de Fica . . . et si je n'avais pas écouté les vieux . . . Parce que je voulais la demander en mariage, moi aussi, mais ils m'ont convaincu de renoncer, d'attendre. Ils disaient que nous étions encore trop jeunes, la petite et moi !

Vilă ne répondait rien. Il se tenait le dos contre un réservoir de bronze à robinet qui lui servait à rincer les verres. Sous le déluge impitoyable des paroles de Milică, tous ses espoirs de bonheur disparaissaient peu à peu ; il les sentait se cacher, quelque part derrière la tête, cherchant protection au fond de son cerveau, près de la nuque. Et, comme par un fait exprès, personne n'entrait dans le local du M.A.T. et Milică continuait à parler, à parler encore et toujours, de sa même voix amicale et suppliante, en un flot de paroles cruellement douloureuses. Soudain, il se mit à chanter. Il chantait comme chantent les oiseaux, qui n'éprouvent pas le besoin d'être écoutés. La détresse de son chant fit comprendre à Vilă toute la puissance de la passion qui dévorait l'autre ; et il reconnut ainsi, plus clairement que jamais, sa propre passion. Il se tenait auprès de son comptoir, les doigts crispés sur son verre. Puis il se rendit compte qu'il le serrait trop fort et qu'il pourrait le briser. Sagement, il posa le verre un peu plus loin. Lorsque Milică eut fini de chanter, Vilă — qui commençait à échapper au sortilège de la chanson — s'aperçut que la porte avait été entrouverte et que la tête de Fica s'était glissée à l'intérieur.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, il la rudoya d'une voix forte :

— Qu'est-ce que tu as à fourrer ton nez par ici ? Il n'y a plus rien à faire à la maison ? Allons, ferme la porte et attends-moi, je viens de suite !

Fica referma la porte derrière elle et disparut.

Milică garda quelques instants le silence, la figure entre les mains, puis il sauta violemment sur ses pieds et sortit. En passant le seuil, il se tourna vers Vilă et, de la main, fit un geste dégoûté.

L'autre ferma le débit et se dirigea tranquillement vers sa maison. Il n'avait plus son calme habituel, mais éprouvait pourtant cette paix étrange qui s'emparait de lui lorsqu'il

traversait des épreuves si pénibles, si graves, qu'il en avait peur et évitait d'y refléchir, se tranquillisant lui-même comme il pouvait.

Ce soir-là, par un besoin incompréhensible d'irriter sa douleur, il s'enquit auprès de Fica si la vigne lui plaisait. Etonnée, elle lui demanda à propos de quoi il lui posait une telle question. Vilă sentit la colère le gagner. Il frappa la table à deux mains et — lui qui généralement parlait toujours avec modération — se mit à crier :

— Je veux bien être pendu si je comprends cette femme ! On lui demande poliment quelque chose et, au lieu de répondre comme tout le monde, elle vous pose une autre question. Veux-tu répondre ? ! s'écria-t-il en frappant à nouveau la table, mais d'une seule main, cette fois. Veux-tu répondre à la question que je t'ai posée ? C'est oui, ou c'est non ?

Fica le regarda avec une attention douloureuse, puis elle répondit sur un ton indifférent :

— Elle me plaît ! T'es content ?

Vilă répliqua, comme si la réponse de la femme, bien qu'attendue, eût tout résolu :

— Comme ça, oui !

Pendant toute la soirée, ils ne se dirent plus un mot.

Les jours suivants, Vilă chercha, à propos ou hors de propos, à parler de sa terre ou de sa vigne. Il revenait là-dessus avec une sorte d'acharnement, sur un ton parfois tranchant, parfois carrément méchant. Lui-même n'aurait su dire pourquoi il le faisait. Peut-être était-ce — au cas où Fica l'aurait vraiment épousé seulement à cause de son bien — pour l'aider elle-même à se dire : «Oui, Vilă ne sait guère parler d'autre chose que de sa terre ; il n'a pas d'autre passion au monde. Et puisqu'il n'a pas d'autre passion que celle-là . . .» De cette façon il lui aurait donné la possibilité de prendre une décision et d'y voir clair dans ses propres sentiments. Ou bien — car Vilă ignorait si Fica, en passant la tête par la porte du débit avait entendu ou non ce que Milică disait au sujet de la terre — le faisait-il seulement pour échapper à un doute. En effet, les mots rendaient ses soupçons supportables. Sans eux, il n'aurait pas pu endurer une telle situation : c'était comme s'il cachait un mort dans la maison.

Ou bien encore — mais cela, il ne se l'avouait pas à lui-même — il se disait que Fica allait comprendre qu'il voulait la mettre à l'épreuve. Alors, peut-être lui dirait-elle qu'elle voyait bien où il voulait en venir, mais qu'il se trompait, que ce n'était pas vrai, qu'il la soupçonnait en vain. Non, elle ne l'avait pas épousé pour la terre qu'il possédait.

Depuis un certain temps, leurs entretiens ne variaient guère.

Quand Vilă rentrait pour le repas de midi, après avoir fermé le débit de boisson, Fica lui demandait chaque fois :

— Alors, tu as fermé ?

— Ben, oui, j'ai fermé, répondait Vilă. Et c'était tout. Il ne lui racontait plus, comme autrefois, ce que l'un ou l'autre avaient dit, ou ce qui c'était encore passé dans le village. Ensuite il demandait à sa femme ou prenait lui-même un outil quelconque et sortait dans la cour. Il réparait une palissade, arrangeait les douves d'un tonneau, bref il trouvait à s'occuper jusqu'au moment où Fica lui annonçait que le repas était prêt.

L'air sombre, Vilă mangeait en silence tout ce qu'elle lui servait, et si quelqu'un lui avait demandé ce qu'il était en train d'avaler, il n'aurait su le dire. Lorsque Fica essayait de lui faire part de quelque chose qui la concernait, d'un événement, d'une opinion à elle, Vilă l'écoutait et l'approuvait par de brefs grognements. Si par hasard elle lui posait une question, la réponse de l'homme était également brève.

En général, il laissait parler Fica et, tout d'un coup, quand elle était entraînée par son sujet, il glissait une question comme celle-ci, sans aucun rapport avec ce qu'elle était en train de dire :

— Ce matin, je t'ai demandé d'émonder la vigne . . . Tu l'as fait?

Fica lui répondait. Après un nouveau temps de silence, elle s'efforçait une fois de plus de faire porter la conversation sur elle-même, sur ce qu'elle avait vu. Vilă l'écoutait et lui répondait toujours en grognant, puis tandis qu'elle suivait le fil d'une pensée, il coupait court à ses réflexions :

— M'est avis que nous devrions planter, à la vigne, du côté de Cirmăruşu, quelques acacias, pour empêcher les enfants et le bétail d'entrer. J'ai entendu qu'on trouvait des boutures d'acacia à Ciofrîngeni. Vas y voir un de ces jours . . .

Fica, découragée, ne disait plus rien. Abattue, elle mettait une nouvelle écuelle devant Vilă, et il mangeait lentement, faisant passer chaque bouchée entre toutes ses molaires. Au bout d'un temps, il revenait à son idée :

— J'en ai parlé avec les gens de l'exploitation collective. Ils ont des produits spéciaux, des cristaux contre la rouille de la vigne. La semaine prochaine, faudra passer chez eux, au service technique, ils t'en donneront.

Fica ne comprenait rien à ces tracasseries. Elle sentait que toutes les phrases de son mari poursuivaient un but précis, tendaient vers quelque chose, mais elle n'arrivait pas à savoir vers quoi. Pourtant, elle soupçonnait une menace inconnue qui lui faisait peur. Les yeux de Fica avaient perdu la joie qui y brillait autrefois, aussi bien que leur regard franc. Maintenant, ils se posaient, tristes et lourds, sur les gens et les choses, et semblaient tout décomposer en particules infimes, pour voir s'il ne s'y cachait rien qui lui fût hostile.

Un samedi après-midi Vilă était allé chercher de la marchandise en ville. Fica était assise et barattait le beurre, quand la porte s'ouvrit et Milică entra dans la chambre. Dès qu'il aperçut Fica, il parut pétrifié et lâcha la poignée de la porte, qui se rabattit mollement contre le dressoir où Fica rangeait sa vaisselle. Il était clair que bien qu'il la sût à la maison et eût choisi le moment voulu pour la rejoindre, il n'en semblait pas moins stupéfait, même épouvanté de la voir, et surtout de l'avoir trouvée seule. Dès qu'il rencontra son regard, quelque chose parut s'écrouler en lui. Tout son corps se tassa. Ses mains pendaient, inertes, les pupilles de ses yeux glissèrent vers les paupières inférieures, et ses épaules se courbèrent en avant. Immobile sur le pas de la porte, il s'écria :

— Fica !

Elle lui répondit. Pourtant Milică s'attardait sur le seuil, l'appelant plusieurs fois encore d'une voix lointaine, cependant que ses lèvres toutes blanches frémissaient. Fica répondit une première fois, une seconde fois, puis se tut. Elle s'était rendue compte qu'il n'entendait et n'attendait aucune réponse. Il l'appelait pour l'emmener qui sait où, et son appel exprimait un désir et un ordre. Fica, ne sachant plus que faire, se remit à baratter le beurre. Mais elle fit un geste si brusque que plusieurs gouttes sautèrent sur le veston de velours de Milică. Elle prit un essuie-main et voulut le nettoyer. Comme elle s'approchait, il fit mine de vouloir lui passer les bras autour des épaules. Fica s'éloigna aussitôt, mais Milică la suivit. Dans sa hâte, il renversa la baratte, mais sa maladresse au lieu de le gêner, de le rendre honteux, parut au contraire le tirer de sa torpeur, et il se mit à parler.

Ils se tenaient éloignés l'un de l'autre, séparés par un ruisselet de lait blanc et pur.

Milică commença par dire :

. . . qu'il n'en pouvait plus, qu'il était à bout . . . C'est vrai, il en avait perdu le boire et le manger ! Elle avait fait de lui une loque ! . . .

. . . qu'elle n'avait qu'à se moquer de lui tant qu'elle voudrait, si elle tenait à assister à son enterrement . . . Il en arriverait là, sans aucun doute, elle le verrait bien . . .

. . . que chaque fois que le soir descendait et qu'on n'y voyait plus très clair, lorsqu'une femme marchait devant lui, il croyait que c'était Fica et lui courait après, et c'est seulement

lorsqu'il était à quelques pas d'elle qu'il s'apercevait de son erreur. D'autres fois, il se laissait tromper par l'ombre troublante d'une branche de pommier...

...il savait bien qu'elle n'aimait pas Vilă, comment aurait-elle pu l'aimer, qu'aurait-elle pu trouver à aimer chez un homme comme lui? Il savait bien qu'elle l'avait épousé seulement pour sa terre, et sur les instances de Panaïta, sa mère. Mais alors, si elle ne l'aimait pas, pourquoi s'obstinait-elle, pourquoi ne le quittait-elle pas, pour l'épouser lui, Milică? Si elle avait honte des gens du village, il demanderait à être transféré dans une exploitation des environs de Corbeni. Il écrirait à un ami là-bas qui pourrait arranger les choses. Il y resterait quelque temps, et puis il reviendrait.

Fica l'écoutait parler, épouvantée par cette passion. Et parce que les regards du jeune homme la brûlaient en se fixant sur elle, dans l'attende de sa réponse, elle se pencha pour nettoyer le lait qui s'était renversé sur le plancher. Milică s'agenouilla près d'elle et lui posa les deux mains sur les épaules. Fica les écarta doucement et précisa, tout en tenant les mains de Milică entre les siennes :

— Je suis mariée, Milică...

A son tour, il lui prit les mains et les serra. Alors Fica posa sur lui son regard tranquille et lui adressa une prière :

— Maintenant, il faut me laisser. Oui, laisse-moi...

Après le départ de Milică, Fica fut surprise de constater qu'au lieu de penser à lui et à ce qu'il venait de lui dire, comme elle s'y était attendue et comme elle le craignait, ses pensées se portaient vers Vilă et les phrases qu'il ne cessait de lui répéter à propos de la terre et de la vigne.

Elle s'était assise sur son lit, ne pensant plus à baretter son beurre, quand tout à coup une idée fulgurante lui traversa l'esprit. Peut-être Vilă lui parlait-il si souvent de la terre parce qu'il se figurait qu'elle l'avait épousé, comme Panaïta avait épousé autrefois Obaïe, simplement pour sa fortune. Cette pensée la heurta si violemment, si douloureusement, qu'elle se leva d'un bond. Il lui semblait que les murs de la chambre se resserraient autour d'elle et l'étouffaient. Elle ouvrit la porte et sortit dans la cour, bouleversée, frottant les paumes de ses mains l'une contre l'autre, puis les passant sur ses joues. Elle revint ensuite dans la maison un peu plus tranquille, mordillant sa lèvre inférieure, ses yeux grands ouverts exprimant une surprise à la fois méchante et moqueuse. En pensée, elle se prit à invectiver Vilă. Alors, calmée pour de bon, elle se prit à penser aussi à Milică. Mais elle n'y pensa que très peu, en passant, et assez froidement. Milică ne lui avait jamais plu, il lui parassait trop enfant, trop bruyant et trop... mais elle n'acheva pas sa pensée. Elle se sentait lasse ou se disait que Milică ne méritait pas un tel effort. Ses pensées revinrent à Vilă : elle le fit revenir en imagination dans leur chambre, auprès d'elle, et le gronda sévèrement, implacablement, pour ses soupçons absurdes.

Le soir venu, elle ne dit rien à Vilă, mais il y avait dans son attitude quelque chose d'incertain, un mélange d'abandon et de tension. Elle évitait de le regarder, ou, si elle y était obligée, laissait simplement filtrer un regard entre ses paupières mi-closes. Peut-être était-ce par fatigue, peut-être craignait-elle de dévoiler ses pensées réelles à l'homme auquel elle avait quelque chose à cacher.

Vilă ne s'aperçut de rien. Il posait ses éternelles questions et parlait toujours de sa terre d'une manière bizarre, comme s'il eût voulu éloigner de lui Fica, à dessein.

Une seule fois, un événement aurait pu les rapprocher s'il s'était pleinement réalisé.

Un soir, comme ils prenaient leur repas, ils entendirent la voix de Toma Pardău, qui les appelait à la porte cochère. Fica sortit de la maison. Toma s'informa si Vilă était chez lui, ayant quelque chose à lui dire.

— Il est là, mais il est en train de manger, répondit la femme.

Et elle rentra dans la maison sans donner d'autres explications. Elle lui en voulait. Un jour, il y avait bien longtemps, elle était allée travailler à la journée chez Toma. Celui-ci au lieu de l'envoyer moissonner aux champs avec tous les autres, l'avait retenue à la maison pour lui faire nettoyer les lieux d'aisance. Puis il s'était moqué d'elle toute la journée, disant que ses mains sentaient mauvais.

Il avait deux enfants, très laids et très bêtes : un garçon, Ionel, et une fille, Sița, qui, sachant que le village les tenait pour des imbéciles, ne quittaient jamais leur enclos. Ils fainéantaient là et n'arrêtaient pas de boire. On racontait même qu'ils couchaient ensemble. Quand ils n'avaient plus rien à boire, ils frappaient le vieux pour lui soutirer quelques sous. Or, depuis qu'on lui avait pris sa terre — Toma était un ancien koulak — il n'avait plus beaucoup d'argent. Maintenant que les cerises étaient mûres — il y avait, derrière la maison, des cerisiers qui ne lui appartenaient plus — Toma faisait la cueillette la nuit, furtivement, et il vendait les fruits à Costel Bîngă, au centre de distribution des fruits et des légumes.

Fica soupçonnait Toma d'être venu appeler Vilă pour l'aider à cueillir les cerises. Elle ne voulait pas avertir son mari, craignant que celui-ci, docile et soucieux de ne fâcher personne, finisse par se laisser convaincre. Aussi lorsque Toma appela de nouveau : « Hé, Vilă ! Tu entends ? Vilă ! . . .» ce fut toujours elle qui répondit :

— J'entends, j'ai entendu, quoi ! . . .

— Alors, il n'a pas encore fini ?

— Il n'a pas fini, il en est à peine à son *deuxième plat*. Et vous saurez, poursuivit-elle en appuyant sur les mots, que si vous avez besoin de lui, ce soir, c'est inutile d'insister, il ne sort pas. Il est rentré fatigué de son service.

— En voilà une histoire, fit l'homme, intrigué par tout ce qu'il venait d'entendre. Vous vous la coulez douce, vous autres ! Est-ce que par hasard vous seriez devenus des boyards ?

— Ben oui, on est devenus des boyards. Et pourquoi pas ? Ça n'est pas bien, d'être boyard ? répliqua Fica malicieusement. Et elle acheva par l'ironie la plus cinglante qu'elle aurait pu trouver :

— J'ai entendu dire que Sița se marie. C'est vrai ? Qui est-ce qu'elle épouse ?

Pardău s'éloigna en jurant.

Fica revint dans la maison et donna à Vilă une explication sommaire :

— Tu n'es quand même pas son domestique !

Dans l'air de la pièce, on sentit vibrer une atmosphère amicale qui, pour devenir une réalité, n'aurait eu besoin que de quelques paroles en plus. Vilă ne mangeait plus. Il pétrissait inlassablement dans sa main une boule de *mămăligă* cherchant les mots qu'il aurait fallu dire. Mais juste à ce moment le lait qui était sur le feu se mit à bouillir et déborda. Avec sa fâcheuse habitude d'exprimer toujours sa pensée jusqu'au bout, Vilă dit alors :

— Tu vois, le lait a versé et il grésille sur le poêle. Il sort de la fumée et le pis de notre vache va tarir. (C'est une croyance, chez les paysans, que lorsque le lait déborde, la vache ne donne plus de lait.)

La femme, qui s'attendait à tout autre chose, se fâcha :

— Tu crois que je n'ai pas entendu ? Je ne suis pas sourde, va ! J'ai pas besoin de toi pour me le dire.

Et tout ce qui avait failli arriver fut irrémédiablement perdu.

Entre temps, Milică continuait à importuner Fica de son amour. Il lui envoyait des billets et des messages par les petits enfants de l'école qui ne comprenaient rien au rôle qu'on leur faisait jouer. D'autres fois, il la guettait sur la route, quand il savait qu'elle était partie de chez elle. Au début, Fica l'évita tant qu'elle put, puis elle commença, contre sa propre volonté,

à trouver des justifications à ses diverses sorties, en sorte qu'elle passait de plus en plus souvent, le soir, devant le siège de l'exploitation agricole collective où logeait Milică. Elle passait très vite et n'échangeait jamais plus de deux ou trois mots avec lui. Mais le fait est qu'elle passait.

De temps en temps, Panaïta venait chez sa fille. Parfois elle allait cependant retrouver son gendre au débit du M.A.T. Elle buvait autant qu'un homme et, lorsqu'un autre consommateur lui demandait pourquoi elle ne s'inscrivait pas à la «collective», Panaïta, en colère, s'écriait :

— Dis-donc, j'ai pas de comptes à te rendre, moi ! . . . J'ai déjà expliqué tout ça en détail, à qui de droit. Furieuse, elle lui tournait le dos, buvait encore un coup, mais ne pouvait résister au besoin de donner des détails :

— J'ai pas de bonnes dents, voilà le malheur ! Moi, pour manger, j'ai besoin d'un manoir — et vous, à la «collective», vous essayez toujours de réaliser une norme de plus. Ceux du chef-lieu sont tombés d'accord que je ne vaux rien pour ce travail-là.

Elle avançait des mensonges de ce calibre, finissant par y croire elle-même et se mettait en rogne si on avait l'air d'en douter.

Mais ce qui l'exaspérait plus que tout, c'était que personne ne fît attention à elle. Alors, Panaïta ne tenait pas en place et, si par exemple quelqu'un parlait du nouveau tracteur fabriqué aux usines «Le drapeau rouge» et acheté récemment par l'exploitation, elle prenait à témoin de sa surprise un homme qui buvait à l'écart :

— Hé là-bas, tu as entendu ce qu'ils disent? C'est tout ce qui leur manque, à présent. Leurs greniers sont archipleins, alors il leur faut une machine. Elle est peut-être nécessaire, je ne dis pas le contraire — concédait-elle hypocritement — . . . pour faire peur aux corneilles dans les labours !

Et lorsqu'elle s'apercevait que l'homme auquel elle s'adressait ne prenait aucune part à ses rosseries, elle en interpellait aussitôt un autre. Et parce que la même chose lui arrivait cette fois encore, elle se fâchait contre toute l'assistance et lançait à tout le monde des mots sans queue ni tête.

Après quoi elle se tournait vers Vilă et l'apostrophait. Vilă l'écoutait en silence, vaquant à ses occupations. Alors Panaïta s'en prenait à lui et lui disait sa façon de penser :

— Vilă, est-ce que toi aussi, par hasard . . . Ah, si jamais j'apprends que tu as demandé toi aussi à t'inscrire, malheureux, je te reprends ta femme ! Ce qui est dit est dit ! ajoutait-elle, lui rappelant la promesse qu'il avait faite lors du mariage.

D'autres fois elle allait retrouver Fica chez elle et lui faisait longuement la leçon :

— Sois pleine d'attentions pour Vilă, ma fille. Fais-lui ses quatre volontés, mais ouvre l'œil. Il ne s'agit pas de lui laisser faire une bêtise. S'il lui passe par la tête de s'inscrire à la « collective », il ne nous restera plus qu'à mourir de faim.

Là-dessus, elle bourrait de provisions sa besace et s'en allait.

Les visites de Panaïta ne faisaient qu'accroître les soupçons que Vilă et Fica nourrissaient l'un à l'égard de l'autre. La présence de la vieille ramenait à tout moment entre eux la terre possédée par Vilă. Et l'idée que c'était là leur seul lien, s'insinuait entre eux, les éloignait, les rendait pareils à deux étrangers.

Un jour, Vilă loua une chambre à Tanța, la sage-femme. C'était une femme plutôt petite et tellement envahie par la graisse que même ses yeux et ses ongles donnaient l'étrange impression d'être gras. Vilă lui avait cédé une pièce qui, au début, avait servi de débarras avant de devenir un logement habitable.

Tanța avait été la femme d'un professeur de l'école de correction de Sălătruc, un village assez éloigné. Mais, au vu et au su de tout le monde, elle avait été la maîtresse de l'aide-

médecin. Après avoir été abandonnée par le professeur, la sage-femme s'était fait transférer ici, suivie on ne sait comment, du sobriquet qui lui avait été donné là-bas: « M'ame Trognon ».

Fica lui fit des confidences. Elle s'accusa en pleurant — c'était la première fois qu'elle en faisait l'aveu à quelqu'un — de son début d'aventure avec Milică. Elle employait le mot « aventure » avec tant de résignation, de tristesse et de honte, pour parler de choses qui, en fait, n'existaient que dans sa pensée — et qui même là, n'allaient pas bien loin — que Tanța soupçonna l'existence d'une très ancienne liaison dont c'était maintenant la première mésentente.

Tanța répondit que tout cela était normal, parfaitement normal, puisque Fica avait un tel mari . . . Il lui faudrait agir en femme intelligente . . . Et la sage-femme promit d'arranger les choses.

Dès qu'elle aperçut Milică, elle lui dit que Fica était folle de lui et qu'il ne devait pas se faire du mauvais sang à cause d'elle. Deux ou trois jours après, Tanța revint à la maison suivie par Milică.

— Le voilà, s'écria-t-elle, je le ramène sain et sauf; et elle le poussa en riant dans la chambre de Fica.

Ils restèrent silencieux, l'un en face de l'autre.

Fica regardait les souliers de Milică, pendant que lui considérait une chromo fixée au mur et représentant Geneviève de Brabant dans la forêt, un enfant entre ses bras, un cerf à sa gauche, un autre à sa droite et un lièvre étendu à ses pieds.

— Et maintenant prenez du bon temps, dit Tanța. Moi, je m'en vais.

Ils étaient troublés.

— Pourquoi vous en allez-vous? demanda Fica.

— Tu en as de bonnes, toi ! Tu ne voudrais pourtant pas que je reste là, à vous regarder faire . . . Vous aurez soin de fermer la porte à clé. Moi, je vais faire la causette avec Vilă, histoire de l'empêcher de rentrer.

— Pourquoi l'empêcher de rentrer? insista Fica, qui n'y comprenait rien. Elle ne reçut d'ailleurs aucune réponse, car Tanța s'était hâtée de partir.

Restée seule avec Milică, Fica le considéra attentivement des pieds à la tête. Et quand ses regards rencontrèrent le sourire engageant et bêtement gêné du jeune homme, elle comprit le sens des paroles de Tanța. Alors elle le brusqua, ce qui était parfaitement injuste, car il n'avait pas encore conscience de ce qui lui arrivait:

— Tu n'as pas entendu que Tanța t'a appelé? Va vite la rejoindre. Allons, et que je ne te revoie plus. Va-t-en !

Quand elle vit la stupeur et l'air ébahi de Milică au moment où il refermait la porte, Fica se reprocha d'avoir été trop dure envers lui. Pour se donner raison elle dut appeler à la rescousse sa situation de femme mariée. Mais, se souvenant de la froideur de son mari et des choses qu'il ne cessait de lui dire à propos de la terre, elle comprit bien vite que de ce côté-là non plus elle ne pourrait trouver aucun appui. Fica s'efforça de se reporter à l'époque où elle avait commencé à aimer Vilă, où les gestes et les paroles des gens lui rappelaient toujours les gestes et les paroles de Vilă. Mais c'était en vain. Devant ses yeux repassaient sans cesse la vigne et les arpents que Vilă possédaient à Cîmpia Teiului, et il lui semblait entendre tout ce qu'il lui disait à leur sujet.

Fica remarquait maintenant pour la première fois avec une grande acuité qu'elle était très loin de son mari et ne désirait même plus sa présence. Elle n'espérait plus, chaque jour, qu'il allait fermer le débit avant l'heure habituelle et rentrer plus tôt que de coutume à la maison. Elle commença à pleurer, à se tourner et à se retourner sur son lit, se

mettant l'esprit à la torture, se leurrant elle-même, se disant à haute voix, presque en criant, que ce n'était pas possible, que rien n'était changé entre elle et Vilă et qu'elle continuait à l'aimer.

Elle se tourmenta en vain et pleura de plus belle, brisée, vaincue, surtout désespérée par le fait qu'elle ne pourrait jamais rien dire de ce qu'elle éprouvait en ce moment, à aucune femme qui puisse la comprendre.

Deux ou trois jours après, elle se disputa avec Tanţa et lui dit de chercher une autre chambre, de s'en aller où elle voudrait.

Ayant déménagé, Tanţa se prit à faire courir toutes sortes de bruits dans le village: elle traitait Fica de tous les noms et prétendait qu'elle était la maîtresse de Milică. Ses insinuations prirent corps et allèrent de porte en porte, si bien qu'un soir, dans le local du M.A.T., Gheorghe Răbădină, étant un peu gris, fit à Vilă une remarque cruelle, tout en clignant de l'œil:

— Toi, Vilă, t'es un malin. Oui, t'es un rude malin ! Tu gardes ta terre pour la cultiver individuellement, mais y a autre chose, tu sais à quoi je pense, dont tu fais un bien d'usage collectif.

Cette fois non plus, Vilă ne se laissa ni abattre ni troubler. Il se disait que ce n'est pas à lui qu'un tel malheur pouvait arriver, à lui qui avait toujours écouté, le cœur percé de douleur, les histoires que l'on racontait sur les maris trompés par leurs femmes. Et il songeait aussi que tout ce qui arrivait à ce moment-là était sûrement faux, en marge de la réalité, et qu'un événement qui ne saurait tarder à se produire allait convaincre tout le monde, et Fica elle-même — qui peut-être s'imaginait elle aussi le tromper — que tout cela n'était qu'un cauchemar horrible et malfaisant. Mais il ne faisait pas un geste, ne bougeait pas le petit doigt pour hâter cet événement. Quant à Fica, il ne lui disait plus un mot, ne lui parlait même plus de la terre par crainte de déchaîner une catastrophe, capable d'ébranler cette tranquillité à laquelle il tenait par-dessus tout.

Dans leur ménage, régnait un calme craintif; tous deux ne se parlaient que lorsque les soins du ménage l'exigeaient, ou bien pour dire « donne-moi ça », « porte ça là-bas », chacun craignant de prononcer un mot qui touchât l'un ou l'autre de plus près. Aucun n'aurait voulu qu'un mot maladroit lancé par hasard les obligeât à une explication, chose qu'ils fuyaient parce qu'ils n'avaient pas confiance l'un dans l'autre, parce qu'ils se sentaient séparés par une chose dont, en fait, ils n'étaient pas responsables.

Un jour Fica se rendit à la coopérative pour acheter du fil. En la servant, Tase, le gestionnaire, lui dit:

— Nous avons aussi du bon fil rouge, pour faire des sortilèges[1].

Il cligna de l'œil, lui saisit l'un de ses pouces et en fit craquer les jointures.

Fica sortit du magasin le visage cramoisi de honte et de colère.

En sortant, elle vit Tudor Leca qui passait dans la rue. Pendant quelque temps, elle le suivit en silence, puis, n'y tenant plus, elle se rapprocha de lui et s'écria:

— Et vous, *nea* Tudor, qu'est-ce que vous pensez de moi?

Il y avait tant de souffrance et de tourment dans cette question, qu'après l'avoir formulée tout son être parut se tasser, vidé de sa substance.

Elle attendait la réponse, le cœur serré, comme si un seul mot de Tudor avait pu tout résoudre. De toute façon, elle tenait à avoir son opinion, car elle n'ignorait pas que Tudor avait dit du bien d'elle en parlant à Panaïta, et avait insisté auprès de celle-ci pour lui faire faire son second cycle d'études, quand elle eut terminé les quatre premières classes.

---

[1] Allusion à une vieille superstition

Tudor sursauta et, peut-être parce qu'il avait été pris à l'improviste, répondit avec indifférence :

— Que veux-tu que je pense ?

Fica se sentit un peu vexée, mais n'en poursuivit pas moins, avec la même ardeur et la même détresse :

— Bien sûr, ce que vous pensez. Vous n'entendez donc pas ce que les gens racontent ? Parce que, *nea* Tudor, on clabaude sur mon compte ; et ce n'est pas vrai, ce qu'on raconte, ce sont des menteries, des histoires à Tanța. Croyez-moi, que je ne voie pas le soleil demain matin, si Milică m'a seulement touchée !

Elle lui dit aussi qu'elle ne pouvait plus être la femme de Vilă, qui se figurait qu'elle l'avait épousé seulement pour son bien et parlait tout le temps de sa terre ; des fois, il en parlait même pendant son sommeil.

Lorsqu'elle eut fini de parler, Tudor lui demanda

— Aimes-tu encore Vilă, ou bien ne l'aimes-tu plus ? Réfléchis bien, et que ta bouche ne parle pas avant d'avoir pris conseil de ta tête.

Fica se tut quelques instants, puis, elle répondit avec calme :

— Pour être sincère, *nea* Tudor, eh bien je ne l'aime plus.

— Et tu ne l'as jamais aimé ? lui demanda Tudor assez sèchement.

— Si, au début, après l'avoir épousé, il me semble bien que j'avais commencé à tenir à lui. Mais à cause de tous ses soupçons, c'est bien fini. Quand je le vois, j'ai envie de me couvrir la tête d'un fichu noir, jusque par-dessus les yeux, pour ne plus voir, ne plus entendre, ne plus rien savoir !

Ils allèrent encore ensemble un bout de chemin côte à côte, puis Tudor lui dit en redressant sa taille :

— Je ne sais pas ce que tu en penses, toi . . . Mais, j'ai entendu jaser le monde à propos de votre ménage, et tout bien réfléchi, je me dis que vous devriez vous séparer. Ce n'est pas la peine de vous tourmenter plus longtemps l'un l'autre.

Fica reçut cet avis sans sourciller. C'était son idée, à elle aussi. Pourtant, elle insista d'une voix douce et un peu gênée.

— D'accord, mais que diront les gens ? Si maintenant, sur de simples soupçons on répand déjà tant de bruits . . . Ce sera bien pire ensuite !

A ce moment il croisèrent Mitu Plotogea qui était un peu gris. Avec son habitude de toujours s'en prendre au monde quand il était pris de boisson, il les menaça du doigt et les contredit sans raison.

— Ben non, c'est pas du tout ça !

Tudor et Fica l'évitèrent en silence.

En arrivant près du centre de distribution du lait, Tudor s'arrêta, tapota ses poches, y prit une boîte d'allumettes, mais remarquant que sa cigarette était déjà allumée, remit la boîte dans sa poche. Au bout de deux ou trois pas, Tudor s'arrêta de nouveau :

— Ecoute, l'exploitation agricole collective a besoin de quelqu'un spécialisé en arboriculture. Si ça te convient, je peux faire en sorte qu'on t'envoie à l'école professionnelle d'Argeș. Au bout d'un an, tu auras ta qualification. Puisque tu as terminé le premier cycle, tu n'auras pas de peine à étudier. Au moins comme ça tu échapperas à la médisance.

Fica ne lui répondit pas.

En arrivant devant le siège de l'exploitation agricole collective, Tudor lui tendit la main :

— Donne-moi une réponse le plus tôt possible. Et maintenant rentre chez toi et sois calme. Prends bien garde, surtout, de ne pas faire une bêtise.

★

Un matin, Vilă, s'éveilla avant Fica. Il était en train de s'étirer, quand ses yeux se portèrent par hasard sur la fenêtre. Et il vit accroché à la palissade de l'enclos, un pantalon tout rapiécé, une vraie loque. C'était un signe de mépris, une allusion à l'inconduite de la femme dans la cour de laquelle on l'accrochait. Vilă se vêtit en un clin d'œil et se précipita dans la cour pour prendre le pantalon et le cacher, sans en parler à Fica. Comme il était en train de le plier, tout en se dirigeant vers la grange, il sentit brusquement que tout était fini, qu'il ne pouvait plus se dominer, qu'un démon le possédait. Il revint à la maison rouge de fureur, poussa la porte d'un grand coup de pied et lança le pantalon à la figure de sa femme :

— Tiens, voilà le cadeau que les gens te font ! Prends-le ! Tu l'as bien gagné ! Garde-le bien !

Et il sortit en claquant la porte.

Ce jour-là, Vilă vécut dans une sorte de brouillard. Mitu Plotogea lui avait demandé un quart de menthe, il lui avait purement et simplement tendu un demi-setier d'eau, du récipient qui lui servait à rincer les verres.

Il ne s'apercevait même pas de la fuite du temps.

Peu avant le crépuscule, quand le local se fut vidé, la porte s'ouvrit et Tudor Leca entra. Il prit une chaise, s'assit et demanda un demi de vin et des olives.

Vilă se sentit tout d'un coup envahi par la chaleur paisible de la lassitude et éprouva une pesante torpeur, comme après un effort soutenu. Il sentit que ce soir-là tout allait se décider pour lui.

Quand Vilă eut posé les olives sur la table, devant Tudor, celui-ci se mit à parler :

— Tu peux tirer les volets, à cette heure-ci. Tu as pourtant bien le droit de fermer boutique un peu plus tôt, de temps en temps . . .

— C'est bien, approuva-t-il au bout d'un temps, lorsque Vilă eut tiré les volets. Maintenant prends une chaise et viens là, près de moi, nous avons à causer.

Vilă, plutôt pour se leurrer lui-même et se faire croire que Tudor ne lui parlerait pas des choses auxquelles il voulait éviter de penser, essaya de plaisanter. C'est pourquoi il se servit d'un mot que Leca affectionnait particulièrement :

— Tu veux *aborder un thème* important, *nea* Tudor ?

L'autre se tut un bon moment, et son silence mit Vilă au supplice. Finalement il parla, sans hâte, comme s'il poursuivait une phrase déjà commencée :

— . . . parfaitement, c'est à crever de rage mon vieux Vilă, quand on voit que ce qui devrait arriver, c'est justement ce qui n'arrive pas ! Tiens, par exemple, toi et Fica. Vous étiez faits pour vous entendre : tu es un brave garçon, travailleur et tout, elle, c'est une bonne fille, bien convenable. Qui aurait cru que les choses allaient finir comme ça ? . . .

— Qu'est-ce qui finit, *nea* Tudor ? demanda Vilă d'une voix angoissée.

Tudor le regarda, avec surprise, répéta la question du jeune homme pour mieux la comprendre, puis, donna libre cours à un flot de paroles débonnaires :

— C'est fini, Vilă, tu n'y peux rien. Tu peux me croire, quand je te dis que c'est bien fini. Voyons, tu te rends compte toi-même ça ne peut plus aller . . .

Et il poursuivit, sautant d'une idée à l'autre ;

— Si elle avait été une traînée, comme on raconte maintenant dans le village, j'aurais compris. Mais c'est de la blague ! Je la connais comme je te connais, depuis qu'elle était enfant. Il a fallu que cette salope de Tanța s'en mêle . . . Je me demande à quoi tu pensais le jour où tu l'as introduite dans ta maison . . . C'est d'elle que sont partis tous ces ragots . . . .

— C'est vrai, elle n'est pas ce qu'on dit, trancha Vilă froidement, comme si la chose ne le concernait plus.

Tudor se laissant prendre à son ton calme, demanda comme s'il discutait d'une question intéressante, mais dépassée :

— Alors comment diable est-elle arrivée à ne plus tenir à toi ?

— ? . . .

La question posée par Tudor avait percé le cœur de Vilă. Il eut dans tout son corps, une crispation et heurta involontairement le pied de Tudor. Celui-ci, croyant que Vilă lui faisait signe de se taire, demanda avec surprise :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Vilă écarta les bras d'un geste désarmé et toucha, par mégarde, un verre qui tomba sur le plancher.

Tudor n'y fit pas attention et continua de parler. Imperturbable et implacable, il tenait à exprimer son opinion.

— Vilă, sais-tu ce que je pense de tout cela ? Je ne sais rien de précis, mais c'est ce que je crois. J'ai entendu parler des conditions que Panaïta t'a imposées, à propos de la terre. C'est même pourquoi j'ai fait semblant de ne pas te voir, quand tu étais caché derrière la porte . . . D'abord, ça m'était pénible, et puis ce n'était pas opportun — tu aurais pu croire ensuite que je t'avais forcé la main et que tu n'avais pas adhéré de ton propre gré. Fica a peut-être pensé, au début, qu'elle avait été forcée de t'épouser. Alors elle a préféré se tenir un peu à l'écart. Ou bien c'est toi qui as cru qu'elle t'épousait pour ton argent . . . pour obéir à sa mère . . . Tu dois savoir tout ça mieux que moi. Pour moi, c'est cette question de terre qui vous sépare et vous torture. Voilà la situation, telle que je la vois . . . Tu dois prendre en tout cas une décision, vu que la situation n'est pas normale. Il faut débrouiller ça. Faites quelque chose, séparez-vous ou réconciliez-vous, sans cela vous serez la risée du village !

Vilă l'écoutait, le corps raide, les épaules hautes, comme un homme qui aurait reçu un coup sur la tête.

Quand Tudor Leca voulut partir, Vilă le retint et lui dit d'une voix étrangement basse, peut-être parce qu'il était resté longtemps sans parler :

— Attends un moment, *nea* Tudor, et il prit un registre sous son comptoir. Voilà, si je m'occupe de ce débit des boissons, je ne peux pas avoir soin de la terre ; et pour ce qui est de Fica, depuis cette histoire . . . elle n'y remet plus les pieds. Si bien qu'elle est dans un état ! Même ceux du Conseil Populaire me l'ont dit, c'est une terre en friche. Alors voilà . . . J'ai rédigé, il n'y a pas longtemps, une demande pour entrer à la collective, mais j'ai eu tant de choses à faire que je n'ai pas trouvé un moment pour la porter. Je te la donne à toi, maintenant, parce que ces jours-ci je serai encore très pris par un inventaire. Je n'aurai pas le temps de passer au siège de l'exploitation . . .

Et il tira du registre un papier qu'il tendit à Tudor.

Rentré chez lui, Vilă prit tranquillement son repas et, quand il eut fini, dit d'un air indifférent à Fica qui lavait la vaisselle :

— J'ai oublié de t'en parler . . . tu sais j'ai adressé une demande à la « collective » . . .

La femme bondit, comme sous l'effet d'une brûlure :

— Qu'est-ce que tu dis ?

Vilă répéta sa phrase et s'aperçut que sa femme, qui avait encore de la vaisselle à rincer, ne la rinçait plus. Elle se lava les mains, puis les essuya, tournant le dos à son mari.

Au bout d'un certain temps elle s'approcha de lui et s'écria avec une telle violence que chaque mot faisait vibrer tout son corps :

— Vilă, moi je retourne chez ma mère !

Un soupçon effleura l'homme, mais il le repoussa aussitôt.

— Qu'est-ce que tu racontes? Qu'est-ce qui te prend?

— Je vais chez ma mère et je ne reviens plus . . .

— Maintenant? Au beau milieu de la nuit . . . Elle doit dormir à cette heure-ci, répliqua Vilă qui, pour sauvegarder sa tranquillité, ne voulait décidément rien comprendre.

Fica se tenait devant lui, immobile, continuant à s'essuyer les mains d'un geste machinal.

— Vilă, dit-elle enfin, comme pour éveiller chez son mari un sentiment, peut-être la compréhension, peut-être autre chose . . . Vilă, je ne t'aime plus . . .

— J'ai déjà entendu ça, mais c'est pas possible — répondit Vilă, qui s'efforçait d'ignorer la réalité, fût-ce au prix d'une bêtise. C'est pas possible. Qui te l'a dit? Qui t'a dit ce mensonge?

— Vilă, appela encore la femme. Elle comprenait sa douleur, mais voulait se défendre contre elle. Aussi, invoquant un nouveau motif pour son départ, elle ajouta: ma mère te l'a dit, tu le sais bien, que si tu donnes ta terre à la « collective », elle ne me laissera plus habiter chez toi.

— Ma foi, tu as raison. C'est bon, tu peux partir, accepta Vilă, l'air absent.

Fica commença à ramasser ses effets et à les entasser dans un panier et dans un coffre. Tandis qu'elle décrochait des serviettes brodées qui ornaient les murs, Vilă s'informa d'une voix blanche, mais sur un ton calme:

— Alors, comme ça, tu vas chez ta mère?

La douleur l'accablait. Elle semblait avoir envahi chaque partie de son corps, mais n'était pas encore montée (il s'en fallait de beaucoup) jusqu'au cerveau, pour être comprise. Et Vilă s'efforçait de la retarder de son mieux.

Quand Fica eut achevé ses préparatifs et fut sur le point de partir, il l'invita amicalement à rester encore un peu. Pourquoi se pressait-elle tant?

Fica céda.

— Alors, tu veux partir, tu veux aller chez ta mère, répéta Vilă avec indifférence.

— Je m'en vais, mais je ne resterai pas chez elle non plus. J'irai à l'école, à Argeș.

— C'est bien, c'est bien ça aussi, approuva-t-il.

Puis, sur le même ton:

— Et tu vas épouser Milică?

Fica ne répondit pas.

— C'est bien, ça aussi c'est bien, c'est même peut-être mieux, approuva-t-il, comme si la femme lui avait donné une réponse (en fait, Vilă n'entendait plus, ne voulait plus rien entendre).

Il se tut. Fica pensait justement à se lever pour partir, quand la voix de Vilă monta soudain, frémissante mais toujours lointaine:

— Sais-tu, Fica, quand j'ai compris pour la première fois que je t'aimais? Tu ne le sais pas? Eh bien, je vais te le dire. Tu avais dans les dix ans, moi je devais en avoir treize. C'était vers la Saint-Pierre. On avait ouvert récemment le pâturage communal et nous gardions nos bêtes du côté du Lac au Pope. Nous jouions à la mort, et tu faisais la morte . . .

C'était un jeu étrange que jouaient les enfants entre dix et quatorze ans; il comportait aussi, dans une certaine mesure, un trouble des sens. L'un des enfants faisait le mort et s'étendait sur le sol, raide. Les autres le couvraient de fleurs, tournaient autour de lui selon les règles et, finalement, s'approchaient un à un et l'embrassaient sur la bouche. Quand Fica avait fait la morte et que Vilă s'était approché pour l'embrasser, on ne

sait quelle idée lui avait passé par l'esprit : il avait saisi entre ses dents la lèvre inférieure de la fillette et l'avait serrée. Fica ouvrit les yeux et sa surprise fut telle, qu'elle ne parvint même pas à pousser un cri. Ils restèrent ainsi quelques instants, les yeux dans les yeux, elle, la figure levée, lui, légèrement de côté, un bras posé sur elle, tous deux affolés par une présence mystérieuse dont, ensuite, ils eurent honte de parler. Mais Fica avait oublié tout cela.

— Il y a longtemps que je voulais t'y faire penser. Maintenant, c'est fait. Jusqu'à présent je n'en avais jamais trouvé le temps. Nous étions toujours occupés, nous parlions de toutes sortes de choses. Mais puisque tu ne t'en souviens plus . . . conclut Vilă avec un air de regret. Mais ça, est-ce que tu te le rappelles : c'était un an avant notre mariage, en automne ; un dimanche, il y a eu bal à l'école, de l'autre côté de la rivière. Je t'ai invitée et nous avons dansé ensemble un certain temps. Seulement, je portais ce jour-là des sandales beaucoup trop grandes. Je les avais empruntées, je ne sais plus à qui . . . Au milieu de la classe, il y avait un clou à demi sorti du plancher, et l'une de mes sandales s'y est accrochée. J'ai buté, et nous avons failli tomber tous les deux. Ensuite, comme je ne pouvais plus détacher ma sandale, nous avons dansé sur place. Je me contentais de frapper les planches de mon pied droit. A la fin de cette danse-là, il y en a eu une autre ; je t'ai invitée de nouveau, mais tu m'as dit que tu voulais *tourbillonner* avec ta voisine. Il y avait près de toi une autre jeune fille et vous vous êtes mises à tournoyer ensemble. Je me demande pourquoi tu as dit « tourbillonner ». Tu t'en souviens ? demanda Vilă d'une voix implorante.

Fica hésita quelques instants puis, répondit :

— Oui, je m'en souviens. Comme si c'était hier. J'étais avec la Maria à Piţurcă. Bien sûr, je m'en souviens . . . Bien sûr . . .

A la manière dont elle répétait ces mots, Vilă devina qu'elle avait oublié cela aussi, mais qu'elle ne voulait pas lui faire encore plus de peine.

— Le lundi suivant — poursuivit-il posément, bien décidé à dévider ses souvenirs pour échapper aux pensées hostiles dont il pressentait la menace — je suis allé pour la cueillette des prunes chez Apostu. Eh bien, tu peux me croire, Fica, je ne cueillais des prunes que de la main droite ; je gardais la gauche serrée, parce qu'elle avait tenu ta main et qu'elle sentait encore la menthe. Tu avais probablement frotté tes mains avec de la menthe avant le bal, et l'odeur avait persisté. C'est parce que je ne voulais pas le laisser perdre que je tenais ma main gauche toujours fermée.

Fica semblait avoir oublié son intention de partir. Elle regardait Vilă avec ahurissement et avait peine à croire ce qu'il lui disait. Elle ne s'était jamais doutée de tout cela. Etait-il vraiment tel qu'elle le voyait maintenant ? Elle se réjouissait étrangement, pour lui plus que pour elle, de constater que Vilă n'avait pas, comme elle se l'était imaginé, une âme sèche et pauvre. Et les yeux de Fica retrouvèrent pour quelques instants cette lueur joyeuse qui y brillait du temps où elle était jeune fille, quand elle croyait que tout n'était que bienveillance et bonté.

Ils se tenaient l'un en face de l'autre, évitant de se regarder et doutant de ce qui leur arrivait. C'était comme si jusqu'à présent elle était restée à l'une des extrémités de la vigne de Vilă et lui à l'autre : à cette distance ils n'avaient pas pu se voir comme il fallait. Et tout à coup le terrain avait disparu, avait été anéanti. Les extrémités s'étaient rapprochées, et voilà qu'ils se trouvaient tout près l'un de l'autre. Pour la première fois, ils se virent tels qu'ils étaient et furent stupéfaits de se voir ainsi. Et, c'est justement maintenant, quand ils auraient pu se connaître davantage, se réjouir d'être ensemble, qu'ils évitaient de se regarder, détournant leurs regards. Car à présent il était trop tard.

Fica sursauta et posa la main sur son coffre et sur son panier avec une rapidité anormale, comme pour s'opposer à quelque chose qui commençait à l'empêcher de partir.

— Alors, voilà, moi je m'en vais, Vilă, je te dis adieu . . .

— C'est vrai, tu dois t'en aller, admit Vilă sans se lever, comme s'il avait craint, en se levant, de rencontrer là-haut, dans l'air de la chambre, cette douleur qu'il voulait fuir.

Il resta longtemps abasourdi, la tête basse. On aurait pu croire qu'il sommeillait. Ensuite des choses arrivèrent que lui-même ne put revoir par la suite qu'à travers un brouillard.

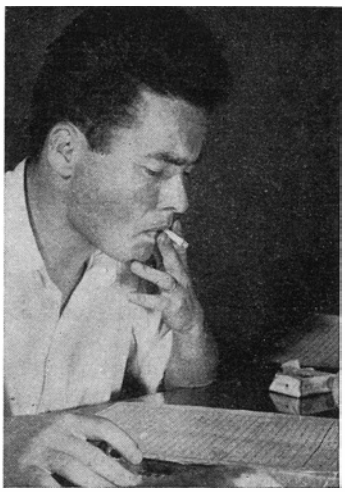
Tout a commencé au moment où il a levé la tête et où ses yeux ont rencontré de larges bandes blanches sur les murs, à la place où avaient été les serviettes de Fica. Ces raies commencèrent tout à coup à s'enfler, à devenir de longues vagues, et leur blancheur envahit les yeux de Vilă qui en fut ébloui. Toute la chambre commença à vaciller, à tourner autour de lui, et les bandes blanches se prirent à danser sur les murs en long, en large, en travers.

Ensuite parurent les lignes minces et noires des broderies ; elles commencèrent à danser elles aussi, puis se groupèrent pour créer l'image de Fica. Fica était triste et il cherchait à la consoler en lui disant : « C'est bien, comme ça, tu verras, c'est très bien, c'est moi qui te le dis ». Il lui parlait avec passion, suffoquant presque, et il se disait qu'au fond ce n'était pas bien du tout, qu'il mentait, qu'il disait ces choses seulement pour l'apaiser, elle, et pour se tranquilliser lui-même.

Puis, la chambre cessa de danser autour de lui et chaque objet revint à sa place. Vilă vit alors ce qu'il n'avait encore jamais vu de sa vie : quelque chose qu'il nomma dans ses pensées *l'air de la chambre*. Il regarda la table, la chaise, l'armoire, le lit, et fut frappé par l'aspect inquisiteur et insolent de ces meubles qui, même lorsqu'ils assistent à de grandes douleurs, demeurent toujours impassibles et moqueurs. Vilă sentit monter contre eux une colère folle : du bout de sa chaussure il lança une chaise jusqu'à l'autre bout de la chambre, où elle rencontra la pendule, qu'elle brisa. Alors il se fit un grand silence dans la pièce, un silence pesant, et Vilă prit peur. C'était une terreur imprécise qu'il ressentait dans ses bras et dans ses jambes. Pour tâcher de dissiper cette impression, il éprouva le besoin de toucher, de caresser quelque chose, de sentir sous ses doigts un objet solide. Il se leva, se mit à palper les murs, puis l'armoire, puis la vaisselle . . . ainsi, il arriva au porte-manteau. Il prit chaque vêtement entre ses mains et le caressa. Enfin, il trouva un tricot noir, en laine rèche. Fica l'avait oublié. Vilă ne savait pas ce qu'il tenait, car il ne voyait rien. Mais en rapprochant le tricot de son visage il sentit une odeur bien connue, qui était celle de sa femme. Alors il comprit soudain tout ce qui s'était passé ce soir-là. Les pensées qu'il voulait écarter de lui le harcelaient à présent, se ruaient sur lui avec hostilité. Vilă comprit tout. Il lacéra le tricot et se mit à hurler des malédictions. Il ne disait pas qui il maudissait ainsi. Mais il pensait à sa terre.

Illustration
d'ANGI PETRESCO—TIPĂRESCO

ION BĂIEŞU



L'homme qui est près de toi

J'étais allé faire un reportage dans une exploitation agricole collective des environs de Sighişoara. J'y avais passé deux journées entières et avais recueilli toutes les données nécessaires pour un article qui, à mon avis devait être satisfaisant.

Je quittai le village à la nuit tombante et me dirigai vers la gare, empruntant un sentier qui coupait à travers champs. Tout en cheminant, je me laissais aller à mes pensées, parfaitement indifférent à ce qui se passait autour de moi. Tout à coup, surpris, je m'arrêtai. Au lieu d'arriver à la gare, voilà que je me trouvais devant une série de baraques en planches, disposées en carré au beau milieu des champs de maïs, dans un terrain découvert. Au premier instant, j'ai songé à contourner le baraquement pour tâcher de retrouver le chemin de la gare, mais — je l'avoue sincèrement — je me suis senti attiré vers cette agglomération humaine d'où s'exhalait un agréable fumet de nourriture. Car j'avais terriblement faim. Pris par mes occupations, je n'avais presque rien mangé ce jour-là.

Je pénétrai donc dans le campement. La soirée était avancée et tout le monde avait déjà quitté la cantine. Des groupes traversaient gaiement la cour, et quelqu'un jouait de l'accordéon. C'étaient de très jeunes gens, presque des gamins, et tous, les filles aussi bien que les garçons, portaient des bleus de travail ou des vestes matelassées. Je passais d'une baraque à l'autre, m'efforçant de distinguer une inscription qui me permit de savoir où je me trouvais. Finalement j'avisai un étroit écriteau portant, en lettres rouges, l'inscription: T.C.M.E. « Chantier No. 3 ».

Je compris que je me trouvais sur l'un des chantiers de la ligne de haute tension qu'on était en train de construire pour relier la Moldavie à la Transylvanie. J'avais eu connaissance de cet ouvrage par les journaux.

Mon premier soin fut alors de me rendre à la cantine. A l'intérieur, il n'y avait plus personne qu'un homme grand et plutôt maigre, avec une barbe d'une

semaine, qui mangeait d'un air absent, la tête inclinée sur une assiette à soupe. M'approchant de lui, je lui fis part de mon désir de prendre un repas à la cantine, en payant, bien entendu. Je lui dis qui j'étais, d'où je venais et où j'allais. D'un air assez sombre, il m'invita à prendre place et demanda à une femme qui rangeait la vaisselle de me servir un repas. Nous avons mangé tous deux en silence. Puis j'ai payé ce que je devais et nous sommes sortis ensemble.

— Vous allez à la gare? me demanda-t-il, comme nous traversions le baraquement.

— Oui.

— C'est qu'il n'y a pas de train avant quatre heures du matin. Vous feriez mieux de rester ici, jusqu'alors. Attendez-moi un moment, je vais voir s'il y a un lit pour vous.

Il s'éloigna et revint au bout d'une dizaine de minutes.

— Il n'y a aucune place au dortoir, me dit-il, tout aussi morne que la première fois.

Voyant qu'il était ennuyé de ne pouvoir trouver une solution, je lui dis que j'irai tout de même à la gare et que je m'installerai dans la salle d'attente. Après quelques instants de réflexion, il fit un large geste de la main et me proposa sans trop de conviction:

— Si vous voulez, vous pouvez venir chez moi, mais je n'ai qu'un seul lit et il n'est pas bien large.

— Mais non, je ne veux pas vous déranger.

— Moi, ça ne me dérange pas du tout, reprit-il mais d'une façon qui disait clairement qu'il aurait préféré me voir refuser son offre.

Je réfléchis pendant quelques instants, ne sachant à quoi me résoudre. L'obscurité était à présent totale et, de plus, il avait commencé à bruiner. Au fond, j'aurais préféré partir. Juste à ce moment, une lumière s'alluma dans le voisinage, et sa clarté jaunâtre se répandit sur la figure de l'homme. Son expression me troubla. Il semblait préoccupé à tout instant, même pendant qu'il parlait, par une question extrêmement grave. On aurait dit un homme sur lequel s'étaient abattus des ennuis sans nombre, mais qui était en même temps maître de lui, serein et décidé. C'est alors que, cédant à ma passion pour les « cas intéressants », je me décidai brusquement à accepter de passer la soirée dans sa chambre. Je lui déclarai donc que j'acceptais son offre et que je resterais chez lui jusqu'à l'heure du départ de mon train.

— La pluie pourrait me surprendre en route, lui dis-je.

— Oui, répondit-il en tournant un regard pensif vers le ciel. Il se pourrait qu'il pleuve davantage. Eh bien alors, allons-y!

Il était visible que ma décision ne lui faisait aucun plaisir, mais j'étais bien décidé à ne pas changer d'avis.

Je le suivis pendant près de deux cents mètres, jusqu'à la sortie du baraquement. A la limite même du champ de maïs, dans un endroit où je ne pensais pas trouver la moindre habitation humaine, j'aperçus soudain derrière un arbre une petite baraque basse dans la façade de laquelle s'ouvraient deux portes. Sur l'une on pouvait lire, tracés au goudron, les mots « dépôt de matériaux »; sur l'autre, il n'y avait rien. C'est par cette seconde porte que nous entrâmes. L'homme alluma une lampe. Je jetais un regard autour de moi. Dans un coin se trouvait un lit; au milieu de la pièce, une table; dans un coin, quelques

ustensiles de cuisine posés sur des journaux à même le plancher et une lampe à pétrole qui devait servir à préparer les repas.

Il retira sa veste matelassée et s'assit sur l'une des deux chaises, près de la table.

— Prenez place où vous voudrez... sur la chaise, sur le lit...

Son visage exprimait une grande lassitude, mais ses yeux étaient pleins de vivacité et brillaient d'un éclat fiévreux. A première vue, il devait avoir dans les vingt-huit ans, peut-être même davantage. Il alluma une cigarette et aspira avidement la fumée.

— Déshabillez-vous et couchez-vous sur le lit. Moi, je reste encore un peu ici, je n'ai pas sommeil.

Je me sentais gêné. Il était évident qu'il n'y avait pas de place pour nous deux dans son lit et qu'il renonçait à dormir pour que je puisse m'étendre à mon aise.

— Ne craignez rien, je vous éveillerai à temps.

Pourtant j'hésitais encore à me coucher, en dépit d'une extrême fatigue qui me faisait dormir debout.

— Je n'ai pas sommeil non plus, lui dis-je, mentant délibérément. Causons plutôt.

Il leva vers moi un regard surpris, inquiet, peut-être même soupçonneux.

— De quoi voulez-vous causer?

— Est-ce que je sais? ai-je répondu avec un sourire contraint, m'efforçant de dissiper ses soupçons, que je ne m'expliquais d'ailleurs pas. On peut causer pour faire passer le temps...

— Oui... marmonna-t-il en secouant la tête d'un air perplexe. Puis, sursautant, il me demanda à brûle-pourpoint:

— Vous avez des papiers d'identité? Une délégation, quelque chose, quoi? C'est que j'aimerais quand même savoir qui j'ai amené chez moi. Vous ne le prendrez pas en mauvaise part, n'est-ce pas, mais...

J'exhibai ma délégation aussi bien que ma carte d'identité. Il les examina, d'un air attentif et curieux, lisant absolument tout ce qui était écrit.

Enfin, il me rendit les papiers et posa sur moi un regard absent pendant que je les rangeais soigneusement dans mon portefeuille. Puis, il laissa tomber sa tête entre ses mains et demeura ainsi. immobile, plusieurs minutes durant. Revenant à la réalité et comprenant que je l'avais attentivement examiné pendant tout ce temps, il parut irrité et me lança sur un ton impératif, presque brutal:

— Couchez-vous, qu'est-ce que vous attendez? Si mon lit ne vous convient pas, je n'y peux rien. Je n'en ai pas d'autre. Il me semblait vous avoir prévenu que je ne vous recevrais pas dans un palais!

Je ne me sentis pas vexé par le ton qu'il employait à mon égard. Je lui répondis au contraire courageusement, essayant de le provoquer:

— Je ne comprends pas pourquoi vous prenez la mouche. Vous avez probablement d'autres motifs d'être en colère, et vous passez votre mauvaise humeur sur moi.

— Je ne suis pas du tout en colère, mais vous m'énervez parce que vous ne voulez pas vous coucher.

— J'ai quand même l'impression que vous n'êtes pas dans votre assiette...

— Sans blague?

— C'est l'effet que vous me faites. Mais je me trompe peut-être . . .

— Et comment! Je n'ai absolument rien.

A ce moment, son visage prit une expression mauvaise. Il semblait surexcité. Je compris alors que je ne m'étais pas trompé en venant chez lui, que je « tenais » en effet un cas intéressant: la vie de cet homme me fournirait sûrement le sujet d'un article. Je pris donc la résolution de ne lui laisser un instant de répit qu'il ne m'ait avoué tout ce qu'il avait sur le cœur. Il fallait en tirer quelque chose à tout prix.

— Je persiste à croire que vous avez un sujet de mécontentement, ai-je continué avec un sourire un peu impertinent (du moins je m'en rends compte maintenant). Vous avez la figure d'un homme qui « couve » je ne sais quoi!

Il me regarda d'une manière qui ne cachait nullement son mépris.

— Dites donc, quel âge avez-vous?

— Je ne suis pas vieux.

— Moi, j'ai une trentaine d'années, ce qui fait que je peux vous appeler par votre prénom. Si ça vous chante, faites-en autant. Ecoute-voir, Ionică [1] . . . (et sa voix devint insinuante, sarcastique). Au fond qu'est-ce que tu me veux? Dis-le honnêtement.

— Je ne veux rien.

— Rien de rien?

— Absolument rien.

— Alors qu'est-ce que tu viens faire chez moi?

— Je ne comprends pas. C'est pourtant vous qui m'avez invité.

— C'est bon, c'est bon, il ne s'agit pas de ça. Dis vite ce que tu me veux, parce que jamais tu ne me feras croire que tu es arrivé à la cantine par hasard. Il y en a un qui n'a pas su la boucler et qui a raconté des histoires sur mon compte, hein? Qui est-ce? Allons, dis-le sincèrement.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je suis venu ici tout à fait par hasard.

— Ecoute, mon garçon. il ne faut pas croire que c'est la première fois que j'ai affaire à des types comme toi. Si tu ne veux pas me dire la vérité, moi je te fous à la porte, tout journaliste que tu es. Ne va pas te figurer que j'ai peur de toi! Dis-moi plutôt comment tu l'as su?

Puisque telle était la situation, il ne me restait qu'à jouer mon va-tout.

— Vous voulez savoir la vérité? Eh bien! nous avons reçu une lettre à la rédaction. Elle n'était pas signée.

— Et alors? Qu'est-ce qu'elle racontait, cette lettre?

— Tout! Jusque dans les moindres détails. Mais sans aucune mauvaise intention. L'homme qui l'avait écrite semblait plutôt vous comprendre et tenir sincèrement à vous. Il disait qu'il fallait faire un papier sur un cas comme celui-là — sans donner de nom, bien entendu — pour que votre exemple puisse servir à d'autres aussi.

— Et alors? Vous le ferez, cet article?

— Je pense que oui. Mais j'ai voulu d'abord vous connaître.

— Parfait.

Il semblait tranquille et, en quelque sorte, indifférent. Après s'être tu quelques instants, il reprit:

[1] Diminutif familier de Ion (Jean)

— Vous n'avez qu'à le publier, je suis d'accord. Si tu veux, tu peux même donner mon nom. Tout ce que je te demande vois-tu, c'est de ne rien me demander. Ça, j'y tiens beaucoup, tu sais . . .

Et il retomba dans un long silence. Mais tout à coup il éclata de rire:

— Dis-donc, mais tu as été épatant, ma parole . . . Tu as su t'insinuer ici comme un vrai détective. Au début, cette idée ne m'avait même pas effleuré l'esprit. Tu l'as fait exprès, le coup de la pluie, n'est-ce pas?

Je finissais par croire moi-même que toute cette histoire avait été montée d'avance, et je me rengorgeais.

— Qu'est-ce que vous voulez, mon vieux, c'est mon métier . . .

— Oui, bien sûr. Et maintenant, au lit ! Il est assez tard.

Je ne lui ai rien répondu. Je me suis étendu tout habillé sur son lit. Lui ne bougeait pas. Il avait brusquement sombré dans une rêverie profonde. Il semblait penser à autre chose et sa figure avait pris une expression toute différente, plus douce peut-être, plus tendre. Il n'était plus tendu, crispé, comme il l'avait été quelques instants auparavant. Il semblait un homme calme, en paix avec lui-même. Dès lors, je ne lui ai plus rien dit.

Longtemps, nous sommes restés ainsi, dans une quiétude parfaite. La lampe répandait une lumière reposante. En examinant de nouveau la chambre, je me rendis compte qu'avec son désordre poétique, elle avait un air intime et agréable Ce qui m'intriguait, pourtant, c'étaient les ustensiles de cuisine et la lampe à pétrole posés à même le plancher. « Il doit y avoir quand même une femme par ici. Il est certain qu'il ne prépare pas lui-même des repas. Pourquoi le ferait-il, puisqu'il peut manger à la cantine? »

La tranquillité qui régnait dans la chambre finit par me donner sommeil, et j'étais sur le point de m'endormir quand je le vis s'agiter sur sa chaise et se tourner vers moi avec une expression ouverte et presque souriante.

— Dis-moi, me demanda-t-il d'une voix étrangement douce et que je ne lui connaissais pas, est-ce que c'est admissible, aujourd'hui, d'enlever une femme et de s'enfuir avec elle?

Je bondis hors du lit. Il n'avait donc pas pu résister !

— Mais pourquoi l'enlever? A qui? Et pour fuir où?

— L'enlever à un autre et s'enfuir avec elle jusqu'au moment où les choses se seront tassées. C'est une chose assez courante . . .

J'étais passablement stupéfait et ne répondis pas tout de suite pour me donner le loisir de rassembler mes idées.

— Je ne crois pas que ce soit très honnête, dis-je enfin. Pour être sincère, je crois que la méthode me semble un peu primitive.

— Pourquoi primitive? En connais-tu une autre? Tu ne voudrais pas que j'engage des pourparlers avec lui, non?

— C'est vrai aussi, dus-je reconnaître. Et je poursuivis, sans le quitter des yeux: Si tu es sûr que tu l'aimes et qu'elle t'aime, et si tu penses que vous serez heureux ensemble . . . Fais comme tu crois. Ce n'est pas facile de donner un conseil, dans ces cas-là.

— Je suis absolument certain que nous serons heureux tous les deux !

— Et l'autre, n'en sortira-t-il pas brisé?

— Tu crois qu'il ne m'a pas brisé, lui?

Tout en me posant cette question il fixait sur moi un regard ardent, comme si j'avais été responsable de ce qu'avait fait cet inconnu dont j'ignorais absolument tout. J'ai levé les bras, en un geste qui voulait dire que je n'y pouvais rien.

— Je ne sais pas, je n'arrive pas à me rendre compte . . .

— Naturellement, tu ne connais pas tous les détails de l'affaire, c'est pour ça que tu peux me poser de telles questions. Oui, mon vieux, j'ai le droit de le faire et personne ne pourra me condamner pour cela. Puisque la femme que je veux enlever est ma propre femme !

Après quelques instants de réflexion, je suis arrivé à la conclusion qu'il me faudrait être un peu plus circonspect à l'avenir, Toute cette histoire avait un air assez invraisemblable. Est-ce que par hasard l'homme se payait ma tête? Dans le doute, j'ai préféré me taire et lui laisser croire que je n'avais pas entendu ses dernières paroles.

— Au fait, tu es trop jeune pour juger comme moi. Tu ne sais encore rien de la vie.

— Mais, au bout du compte, pourquoi est-ce qu'elle est partie? lui ai-je demandé. Quelle est la vérité?

— C'est justement ce que je voulais te demander: pourquoi?

— Coment pourrais-je le savoir?

— Eh bien, je ne le sais pas non plus. Dis, ne veux-tu pas te pousser un peu? Je ne me sens pas très bien, je ne sais pas ce que j'ai . . . Il faut croire que j'ai pris froid. Je voudrais m'allonger un peu, moi aussi.

Je me suis pressé du côté du mur pour lui faire place à côté de moi.

— Il vaudrait peut-être mieux éteindre. La lumière me fait un peu mal aux yeux.

— Non, n'éteignons pas encore! Mais il y a peut-être une lampe de chevet, par ici . . . proposai-je, bien décidé à l'observer attentivement durant toute la soirée.

L'homme alluma une petite lampe, prit un réveille-matin sur le rebord de la fenêtre et le posa sur une chaise qu'il tira près de lui. Il se coucha ensuite à côté de moi avec un long soupir, comme un homme très fatigué qui retrouve son lit et peut enfin se reposer des efforts de la journée.

— Tu es fatigué? me demanda-t-il. On pourrait dormir..

Nous somme restés longtemps immobiles et silencieux. Sans avoir besoin de tourner la tête de son côté, je savais qu'il ne dormait pas encore, qu'il tenait les yeux ouverts, et tout comme moi, regardait fixement le plafond.

— Après-demain je m'en vais aussi, dit-il calmement, renouant sans transition le fil de notre conversation.

— Pour aller où?

— Je ne sais pas, on verra ce qui va se décider.

— Quel a été votre travail, ces derniers temps? (Je lui posai cette question pour qu'il ne puisse pas se douter que j'ignorais tout de lui).

— Moi? Je suis chef des brigades de travail.

— Ah, bon. Et alors? On vous a transféré, ou bien . . .

— Les deux. D'une part, je dois reconnaître qu'on m'a transféré, mais d'autre part je veux, moi aussi, partir. Pourtant, au fond je le regrette, à cause des copains. (Il parlait doucement, sans hâte, comme s'il avait peine à prononcer les mots). Ils sont si sympathiques: Je m'étais attaché à eux. Mais c'est à cause d'eux que je m'en vais, en fin de compte.

A ce moment on entendit frapper quelques coups légers et discrets à la porte.

— Entrez ! fit-il d'une voix forte, où perçait une pointe d'inquiétude.

La porte s'ouvrit lentement, avec précaution, livrant passage à un garçon trapu aux larges épaules, vêtu d'une canadienne bleue. Il avait tiré sa casquette jusque sur les yeux, de sorte qu'il m'était impossible de voir ses traits. Aussitôt le seuil franchi, il s'arrêta, étonné, sans doute de me trouver dans la chambre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Budin ? Il se passe quelque chose ? lui demanda mon hôte sans le regarder.

Je remarquai que le jeune garçon cachait derrière son dos un objet qu'il évitait de montrer, sans doute à cause de ma présence. Son chef s'en aperçut lui aussi ; il se leva donc et s'approcha du nouveau venu. Budin murmura quelque chose à son oreille.

— Mais non, mais non, dit l'autre à haute voix. Je n'en ai pas besoin. Je vais bien, à présent.

Il vint s'asseoir sur le lit, mais Budin ne se décidait pas à partir. Il semblait rivé à sa place, près de la porte.

— Camarade Arghir, je vous en prie . . . insista-t-il. Je vais me fâcher, je vous assure . . .

Et tout à coup, sans ajouter quoi que ce soit, il posa sur la table un paquet de forme oblongue enveloppé dans du papier journal, ouvrit la porte et disparut. Je compris que ce qu'il avait apporté était une bouteille.

Arghir, (à cette occasion j'avais appris son nom), considéra la bouteille et sourit d'un air déçu.

— Tu vois, je t'ai dit tout à l'heure que c'est surtout à cause d'eux que je m'en allais. Voilà qu'ils m'ont envoyé une bouteille de vin rouge . . . C'est vrai que cela me fera du bien, parce que j'ai pris froid. Un jour, quelqu'un est venu pendant mon absence et a emporté mes chemises: on me les a rapportées le surlendemain, lavées et repassées. On me ménage, on me parle gentiment. Ils ont pitié de moi comme d'un cancéreux qui n'en a plus pour longtemps. Tu te rends compte que ce n'est pas tenable. J'étouffe littéralement. Et je me demande pourquoi je leur fais pitié, à ces gens ? Pourquoi ? Parce que ma femme m'a quitté ? Et puis après ? Est-ce que ça veut dire que je suis devenu un pauvre bougre, une épave, une chiffe tombée dans le ruisseau ? Ah ! mais pas du tout, parole d'honneur ! Je suis un homme normal, qui travaille comme avant, qui ne se plaint à personne en s'arrachant les cheveux. Je ne me suis jamais soûlé pour noyer mon chagrin, au point de rouler sur le bord de la route . . . Je suis normal, n'est-ce pas ? Alors, dis-moi s'il te plaît, pourquoi tout ça ?

Il s'était levé à moitié, tout le sang à la tête, les mains agitées d'un léger tremblement. Instinctivement, je lui posai ma main sur l'épaule, essayant de la calmer.

— Il ne faut plus penser à tout cela, voyons . . .

— Comment ne pas y penser ? C'est à cause de leur conception stupide, arriérée . . . Sais-tu qu'un soir j'ai aperçu quelqu'un qui me guettait par la fenêtre pour voir ce que je faisais. On croyait peut-être que j'allais me pendre ! Le chef du chantier est venu me voir et, quand il a remarqué la bouteille de pétrole dans un coin, il a hoché tristement la tête. Il se figurait sans doute que j'avais commencé à boire de l'eau-de-vie au litre. Alors quoi ? Parce que ma femme me

plaque, il faut que je me fasse sauter la cervelle ou que je sois un homme déchu? Je l'aime, c'est vrai que je l'aime; ma femme, c'est vrai que j'ai souffert et que je souffre encore, mais ce n'est pas une raison pour que je devienne une loque. Tiens! Je te jure que je n'ai pas même fumé une cigarette, depuis qu'elle est partie. Et je ne me suis plaint à personne, pas même à elle! Et jamais je ne me suis avili! Alors, que diable ces gens me veulent-ils?

Il avait un regard affreusement trouble et ne pouvait pas, en dépit de tous ses efforts, dominer le tremblement de ses mains. Il bondit brusquement de son lit et, très agité, se mit à arpenter la chambre à grands pas lourds qui faisaient grincer le plancher. Son regard tomba par hasard sur la bouteille qu'on venait de lui apporter et il sursauta.

— Sais-tu ce que nous allons faire? me dit-il tout à coup avec une lueur joyeuse et un peu étrange dans les yeux. On va prendre un petit verre. Il y a rudement longtemps que je n'ai plus bu du vin.

Nous avons vidé nos verres (à vrai dire, c'étaient des bols, car il n'avait pas de verres). Ensuite, il remit la bouteille à sa place, après l'avoir soigneusement enveloppée dans le journal. Il semblait apaisé et, s'il continuait à se promener à grandes enjambées d'un bout à l'autre de la chambre, c'était maintenant d'une démarche calme et mesurée. Au bout de quelques minutes, il vint de nouveau s'étendre près de moi, silencieux, les mains nouées sous la nuque.

— Excuse-moi, s'il te plaît. En général, je sais me dominer, même quand je suis très nerveux.

— C'est probablement l'effet de la fatigue, ai-je aussitôt répondu, pour lui fournir une excuse.

— C'est vrai, je suis fatigué. Nous travaillons maintenant dans une région plutôt marécageuse et nous devons patauger tout le temps dans l'eau. Je pense que c'est là que j'ai pris froid. Nous avons des bottes en caoutchouc, mais quand même, il ne fait pas chaud...

— Alors, ce départ, c'est une décision irrévoquable? demandais-je, le voyant plus tranquille.

— Oui, je suis résolu à partir. J'irai sans doute sur un autre chantier. Ou peut-être dans une école de contremaîtres. En tout cas, je ne veux plus rester ici. Je t'ai dit pourquoi, et tu as d'ailleurs pu t'en convaincre par toi-même. Maintenant, ils se mettent à m'envoyer des cadeaux:

— Et votre femme? Où est-elle en ce moment?

— Tout près d'ici, à la ville. Il se tut pendant quelques instants, puis reprit: Demain soir, j'irai la trouver. Si elle ne veut pas me suivre... eh bien, je ne suis pas encore fixé... Mais je pense qu'elle viendra, j'en suis presque certain. Qu'est-ce que tu en penses, toi?

— Je n'en sais rien. Est-ce qu'elle vous aime?

— Oui, je suposse qu'elle m'aime.

— Mais alors, pourquoi vous a-t-elle quitté?

Un sourire étrange passa sur ses lèvres et il répondit, l'air perplexe:

— Pourquoi? Voilà une question à laquelle il m'est imposible de répondre en quelques mots. Si elle m'a abandonné, c'est qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Elle a eu parfaitement raison. Parce qu'elle n'était pas heureuse avec moi, elle s'est imaginé qu'elle le serait avec un autre, mais...

— Mais?...

— Eh bien, je suppose qu'elle est arrivée à la conclusion que c'est quand même moi qu'elle aime et que, tout compte fait, elle ne peut pas vivre sans moi.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire et l'ai aussitôt regretté, car il s'en était aperçu.

— Permettez-moi de vous poser une question: est-ce vraiment comme cela qu'un homme doit chercher le bonheur dans la vie?

— Parfois, comme cela aussi.

— Oui, pourquoi pas, après tout? . . .

Pendant quelques moments, nous nous sommes tu l'un et l'autre.

— Et l'homme . . . qui est-ce?

— Quel homme? Ah, lui? . . . C'est toujours un gars de par ici. Un temps, nous avons été copains . . . avant . . . Il s'est figuré que j'allais le tuer, ni plus ni moins. « Ne crains rien, mon vieux, lui ai-je dit, je ne te ferai pas de mal ». Enfin . . . Dors, va ! Je ne vois pas pourquoi je te raconte toutes ces histoires.

— Pour être sincère, je dois avouer qu'elles m'intéressent.

— C'est bien possible. fit-il d'un air soudain indifférent, mais moi, je ne suis pas disposé à te les raconter.

Je me suis levé et, l'enjambant, suis descendu du lit.

— Quelle heure est-il? ai-je demandé.

— Minuit dix.

— Je m'en vais. Dans une heure, je serai arrivé à la gare, n'est-ce pas?

Il me lança un regard un peu surpris.

— Qu'est-ce qui te prend?

— Rien. C'est le moment de partir.

Il fit une grimace étonnée.

— C'est vrai? Tu pars pour de bon? demanda-t-il en me voyant endosser mon pardessus. Alors, ce n'est pas pour moi que tu es venu ici?

— Non. J'ai menti. Je ne savais absolument rien, je n'ai reçu aucune lettre. Tout ce qui est arrivé ce soir n'est dû qu'à un simple hasard. Il faut m'excuser, mais c'est absolument sans le vouloir que j'ai appris certaines choses personnelles se rapportant à votre existence. Je ne connais pas votre nom et ne veux même pas le connaître. Je ne parlerai de cette affaire à personne. D'ailleurs, entre nous, je n'y crois pas beaucoup. J'ai l'impression que vous avez voulu me mettre à l'épreuve ou me faire marcher. Cela n'a d'ailleurs aucune importance, je ne le prends pas en mauvaise part. Allons, je vous souhaite bonne chance et bonne santé:

Comme je lui tendais la main, il la saisit et me tira brusquement vers lui.

— Dis-donc . . . à propos . . . comment t'appelles-tu . . . . . C'est rigolo, j'ai oublié ton nom . . . . . .

A ce moment, il me parut vulgaire, ce qui m'attrista. Je commençais à regretter toute cette aventure qui, à présent, me semblait absolument stupide.

A son tour, il se leva du lit et se prit à tourner autour de la table en me lançant des regards qui me parurent agressifs, provocateurs.

— Il faut vider cette bouteille. Mais si. J'y tiens. Puisque tu t'en vas . . . . . .

— A ta santé !

Il avala sa bolée d'un trait et fut secoué d'un frisson, comme s'il avait eu soudain très froid. D'un geste furieux, il lança le bol sur la table et, se tournant vers moi:

— Enlève ton pardessus ! ordonna-t-il d'une voix brève mais tout de même naturelle. Allons, ôte-le! A quoi ça sert de partir maintenant, pour aller trembler de froid à la gare. On a encore le temps de causer un peu. Je ne pourrais quand même plus dormir. Fais-moi le plaisir de retirer ton pardessus. Il ne faut pas m'en vouloir si je n'ai pas de suite dans les idées.

Il m'aida à enlever mon pardessus et je me laissai faire. Puis, presque de force, il me fit asseoir sur le lit, tout en continuant à rester debout devant moi, immobile, les yeux plissés, comme si toutes ses pensées se concentraient sur une seule idée.

Il avait un visage anguleux, viril, un peu grossier peut-être, mais qui respirait la force, surtout du fait de sa mâchoire proéminente, carrée. Son front était haut et sillonné de rides profondes qui se déplaçaient rapidement quand il parlait avec animation. En le regardant attentivement, je découvris une ressemblance qui me toucha: il me rappelait mon frère, et cette similitude ne se limitait pas à l'expression du visage; elle résultait de certains mouvements, de certains gestes. Mon frère aussi avait cette façon de froncer les sourcils quand il était préoccupé. Cette constatation me le rendit plus proche.

A présent, je ne doutais plus que mon truc eût réussi. Je n'avais pas eu la moindre intention de partir, tout ce que j'avais dit n'était que pour l'inciter à parler, pour le tirer de la torpeur dans laquelle il semblait plongé, pour l'obliger à se ressaisir, à s'éveiller. Et, en effet, j'y étais sans doute parvenu. A ce moment-là, j'étais bien décidé à passer encore avec lui un ou deux jours, pour apprendre tout, absolument tout sur son compte. Sa figure m'impressionnait, j'aimais surtout cette façon qu'il avait de se tenir au milieu de la chambre, bien planté sur ses jambes écartées, grand et massif, le front baissé et le visage faiblement éclairé.

— Ecoute, vieux, je voudrais te poser une question, me dit-il soudain avec un sourire presque gêné. Est-ce que c'est très difficile d'écrire un livre?

Je me retins de rire.

— Mais oui, assez difficile.

— Sais-tu pourquoi je te demande ça? Hier pendant la nuit, comme j'étais tout seul en train de réfléchir, l'idée m'est venue d'écrire, de raconter ma vie. Ça pourrait être intéressant: mon enfance, et plus tard aussi . . . J'aimerai bien le faire, mais c'est surtout le temps qui me manque. Il y a beaucoup de travail en ce moment. Et puis je n'ai sûrement pas l'instruction nécessaire. Et pourtant . . . Enfin, je pensais à ça, quoi . . . Peut-être qu'un jour je me déciderai. Tu sais, j'en connais d'autres qui l'ont fait. Tiens, par exemple, le chef de notre chantier, l'ingénieur Bălan, un homme d'une cinquantaine d'années. Un soir il nous disait qu'il avait bien envie de mettre par écrit des aventures qui lui étaient arrivées dans le temps. C'est un besoin qu'on éprouve parfois . . . La vérité, c'est que j'ai eu un certain talent, au théâtre, comme acteur . . . A dix-sept ans, j'ai fait de la figuration, à Bucarest, dans un théâtre de variétés. Je savais chanter, faire des claquettes, mais ce que j'aimais surtout, c'était jouer dans l'équipe théâtrale. Il y a des moments où je regrette de ne pas être devenu artiste. Mais tu sais ce que c'est. Un jour, je me suis fait embaucher sur un chantier, et depuis ça a été fini . . . C'est drôle, le destin de l'homme. Ça dépend de tant de choses . . . Tu n'as pas remarqué? On voit par hasard un aviateur et ça y est, on veut entrer aussi dans l'aviation. Ou bien l'idée te prend de devenir acteur de cinéma. Moi, j'ai toujours rêvé de me voir sur l'écran . . . La vanité humaine quoi ! On veut

tant de choses dans la vie, on a des ambitions si vastes, et puis tout ça ne mène à rien... Un jour, plus tard, chacun pourra peut-être faire ce qu'il souhaite, se réaliser dans tous les domaines où il a des aptitudes. Moi, je comprends les choses. Il ne faut pas croire que je sois malheureux, que je souffre de ne pas être devenu acteur ou de ne pas pouvoir écrire un livre. J'ai dit ça seulement parce que je m'en suis souvenu en ce moment. Il y a d'autres choses plus importantes dans ma vie, pour l'instant. Tiens, maintenant par exemple, je me trouve dans une situation très triste, je ne m'en cache pas. Eh bien, j'ai eu la force de me dominer, quand j'ai été le plus malheureux: je ne suis allé pleurer dans le giron de personne. Mais je te le dis sincèrement, comme à un copain, je ne sais pas ce que j'ai ! Toutes sortes d'idées me passent par la tête. Des fois, c'est à devenir fou. Tiens, par exemple en ce moment. Il est plus de minuit, une journée a passé, une de plus. Et chaque journée qui passe me laisse une tristesse effroyable, parce que c'est quelque chose qui ne reviendra plus. Aujourd'hui, par exemple, je me suis mal conduit envers un petit gars, je lui ai dit quelque chose de désagréable et qui lui a fait de la peine. Demain, je tâcherais de réparer ça, il me pardonnera sûrement; mais l'amertume d'aujourd'hui, du jour qui est passé, il n'y a plus moyen de l'effacer. Je ne peux plus réparer ce qui est arrivé quoi que je fasse. Du reste cet exemple n'est peut-être pas le meilleur. Mais je pense à la façon dont je vis, dont je me comporte. Qu'est-ce qu'il restera après moi? Une simple traînée de boue ou bien un sentier déblayé sur lequel d'autres passeront à leur tour? Chaque jour qui s'en va, c'est comme de l'argent. Il faut calculer: « Qu'est-ce que je vais en faire? A quoi vais-je le dépenser? » Tant de jours se sont écoulés dans ma vie, et je n'ai jamais pensé à moi comme il aurait fallu. J'ai eu tort. Hier, j'ai été convoqué par le bureau de notre organisation du parti. Les camarades ont pensé qu'il était nécessaire de causer avec moi, de connaître mes intentions. Quand je me suis trouvé là-bas, devant eux, j'ai tout de suite remarqué qu'ils n'osaient pas aborder le problème directement, qu'ils voulaient me ménager. Ils m'ont simplement dit: « Arghir, tu es en train de passer un mauvais moment dans ta vie privée. Des conseils, nous pourrions t'en donner tant et plus. Tu es un membre du parti, un homme qui a connu des coups durs. Avant de décider quoi que ce soit, discute bien la question avec toi-même. Ensuite, procède de façon à pouvoir regarder les gens en face, à ne pas rougir de tes actions ».

Je leur ai répondu: « Je vous remercie. Je ferai comme vous dites. » Là-dessus, je les ai quittés, je suis allé me promener. J'ai essayé de réfléchir, mais il n'y avait pas moyen de suivre le fil d'une idée. Par hasard, j'ai passé devant la cantine et la mère Anica m'a appelé pour me servir un repas. C'est alors que vous êtes arrivé. C'est vrai, ils ont eu raison, ces gens. Je sais bien que ce qui m'arrive, est une affaire strictement personnelle et que chacun pourrait dire: « De quoi se mêle-t-on? C'est sa vie privée, à cet homme-là. Il fait ce qu'il veut ! » Mais si on y réfléchit mieux on voit que ce n'est pas juste. Qu'est-ce que ça veut dire, au fond, la vie privée? Les gens n'ont pas deux vies, l'une exposée à tous les regards, l'autre qu'ils gardent pour eux-mêmes. Les membres du bureau m'ont convoqué parce qu'ils ont senti que leur responsabilité était engagée. Et ils ont eu raison. Je ne vis quand même pas seul, au fond des bois. Ce qui m'a surtout impressionné, c'est qu'ils ne m'ont pas harcelé de toutes sortes de questions et de conseils. Bălan, notre chef (ce n'est pas un mauvais type dans son genre),

quand il m'a vu sortir de là-bas l'air triste, s'est dit que je m'étais fait laver la tête. C'est un égoïste, ce Bălan, et plutôt borné. Figurez-vous qu'il a été en état de m'appeler pour me dire: « Allez donc élucider vos drames ailleurs, jeune homme, et laissez-nous faire notre travail tranquillement. Vous ne voyez pas que vous empêchez les gens de s'occuper de choses sérieuses? » Qu'est-ce que vous en dites, hein? Il m'a rudement vexé. J'avais envie de lui taper sur la gueule. Pourquoi avait-il l'air si content de me voir empoisonné? A ce moment-là, j'ai voulu partir sans tarder. Mais je sais souffrir sans le laisser voir, je sais me relever quand on me fout par terre. J'ai pesé le pour et le contre, je me suis souvenu que j'avais la responsabilité de cinquante hommes, tous jeunes. Ils se font une certaine idée de ceux qui les dirigent ici: ils ont confiance en eux, en leur parole. Alors je me suis dit que ce n'est pas à moi qu'il fallait penser dans un moment comme celui-ci, mais à l'idée que les gars se font de moi, de l'homme qui les conduit. Qu'allaient-ils penser, en apprenant que je me suis sauvé? Alors j'ai renoncé à partir. J'ai attendu. S'il s'agit de partir, que tout soit clair au moins. Qu'est-ce que vous faites? Vous dormez?

— Mais non, seulement j'ai un peu mal à la tête.

— Voulez-vous un cachet?

— Ce n'est pas la peine . . .

— Maintenant, je suis content que vous soyez là. C'est embêtant d'être toujours seul. On a une sensation de froid qui est bien désagréable. Quand ma femme est partie, je n'en ai rien su, comme de juste. Pendant la journée, j'étais sur le chantier, à dix kilomètres d'ici. Le soir, j'ai pris part à une réunion. C'est en sortant de là que j'ai appris la chose. Je n'ai rien dit — pas un mot, vous entendez — je suis simplement rentré chez moi. En arrivant, j'ai trouvé la maison plongée dans l'obscurité et le cadenas sur la porte. J'ai pris ma clef pour ouvrir. Eh bien, j'ai eu à ce moment-là l'impression que quelqu'un levait la main sur moi pour me frapper. J'ai enfoncé ma tête entre mes épaules, m'apprêtant à recevoir le coup. Un moment a passé, puis deux, mais il n'est rien arrivé. J'ai tourné la clef dans la serrure du cadenas, j'ai ouvert la porte et j'ai fait flamber une allumette. Ensuite j'ai allumé l'électricité et me suis laissé tomber sur une chaise. Je pense être resté assez longtemps assis. Ensuite j'ai commencé à me promener de long en large, sans parvenir à me débarrasser de cette impression de crainte. Je ne sais pas de quoi j'avais peur, mais il est certain que je craignais quelque chose, et cela m'a empêché de dormir jusqu'au matin. Alors j'ai pensé: c'est drôlement fait, un homme. Ça ne peut pas vivre seul. Son cœur exige qu'il y ait quelqu'un proche auprès de lui, sans quoi il a la frousse, il tremble . . . C'est vrai, n'est-ce pas? Eh bien, c'est pour ça que je suis content de vous avoir là. Seulement vous avez sommeil. Pas vrai? Vous voulez dormir?

— Non, je n'ai plus sommeil, mais je me sens fatigué.

— Vous restez aussi demain?

— Je pense que oui.

— Tant mieux. Vous pourrez faire un article sur ce qui se passe ici. Les gars méritent qu'on en parle. Ou plutôt . . .

De la main, il fit un geste de renoncement.

— Que voulez-vous dire?

— Ce n'est peut-être pas très indiqué de faire un article là-dessus. Pour ce qui est du plan, la situation n'est pas brillante. Mais vous restez quand même,

n'est-ce pas? Faites-ça pour moi. N'êtes-vous pas curieux de savoir ce qui va m'arriver? Vous verrez, ça va être intéressant. Vous m'accompagnerez au rendez-vous . . .

— Quel rendez-vous?

— Je vous ai dit que je dois la rencontrer demain. . .

— C'est vrai. Et vous y allez?

— Naturellement, j'y vais.

— Quelles sont vos intentions? Vous voulez vraiment l'enlever?

Il eut un sourire triste, gêné.

— Jé sais bien ce qui va arriver. . . D'abord, je pense qu'elle ne viendra pas. Depuis son départ, nous ne nous sommes revus qu'une seule fois. Je lui ai écrit pour lui fixer un rendez-vous, mais elle n'y est pas venue. Finalement, je l'ai rencontrée par hasard dans la rue. Je l'ai prise par la main. Elle a eu peur. Peut-être était-elle simplement émue, je n'en sais rien. Le fait est qu'elle est devenue blême. J'ai eu peur de la voir s'évanouir. Nous sommes entrés dans un petit parc voisin et je l'ai fait asseoir sur un banc. Je lui ai parlé de choses et d'autres, pour essayer de la calmer. A un moment donné, elle a eu une sorte de frémissement et a changé de couleur. Son regard même était devenu tout autre. Les sourcils légèrement froncés, elle m'a demandé:

— Tu as quelque chose à me dire?

Cette question m'a frappé en plein front. Savez-vous pourquoi? C'est parce que, pour nous deux, ces mots avaient un sens tout spécial. C'était comme un lien entre nous. Je rentrais généralement tard à la maison .Elle ne dormait pas. Le plus souvent, elle lisait, en attendant mon retour. Je mangeais, en silence. Elle me regardait faire. Quand j'avais fini, je me déshabillais et me mettais au lit. « Qu'as-tu fait aujourd'hui? » lui demandais-je. Elle me répondait tristement: « Rien du tout ». Et nous retombions dans notre silence habituel. Par moments j'éprouvais le besoin de dire quelque chose et je marmonnais: « Aujourd'hui, un tracteur s'est renversé. C'est Stelică qui le conduisait. Heureusement qu'il a eu le temps de sauter. Il l'a échappée belle. » Elle écoutait en silence. Puisqu'il n'était rien arrivé de grave, c'est évident qu'elle n'avait pas à faire de commentaires. Alors elle se taisait. Je me taisais aussi. Les minutes passaient difficilement. Chacun de nous fixait un autre coin de la chambre. Et tout à coup, rompant ce silence, elle me demandait: « Tu as quelque chose à me dire? » Je sursautais, comme frappé au cœur et je répondais: « Non, rien ».

Vous comprenez, quand elle m'a de nouveau posé cette question, j'ai eu l'impression qu'un nuage noir et glacé m'enveloppait l'âme. Je pensais lui dire: « Oui, j'ai quelque chose à te dire. Je veux te dire que tu es l'être au monde qui m'a le plus torturé et qui me torture encore, qui parfois ne m'a pas compris du tout, mais qui d'autres fois m'a mieux compris que personne au monde. Tu es une femme qui réfléchit trop, qui demande parfois trop à la vie, alors il se pourrait que tu ne sois pas heureuse. J'ai quelque chose à te dire, en effet. C'est que je te comprends parfaitement, mais que je ne me sens pas la force de te rendre heureuse. Si seulement tu voulais m'aider. . . Je te jure que j'ai voulu te savoir heureuse auprès de moi, mais pratiquement je n'ai pas su m'y prendre. Et cependant, comme je te comprends! Ne veux-tu pas m'aider? »

Vous pensez bien que je ne lui ai pas dit tout cela. Je n'en avais pas la force, et puis j'aurais eu honte de m'entendre prononcer de tels mots. Je lui ai simple-

ment demandé: « Es-tu heureuse, es-tu contente de ton sort ? » Elle m'a regardé avec mépris, je l'ai bien vu. « Comment peux-tu me poser une telle question? Que veux-tu que je te réponde? » J'ai hoché la tête. « C'est bon, alors je m'en vais. Je ne regrette pourtant pas de t'avoir rencontrée. Au revoir. ».

Ce n'est pas moi qui suis parti le premier. Par politesse, je l'ai laissée s'en aller la première.

Entre temps, même sans nous rencontrer, nous nous sommes donné de nos nouvelles. Je sais bien que ça peut paraître curieux, mais le fait est que nous nous écrivons. Chacun de nous a déjà envoyé à l'autre trois lettres. Vous n'y croyez pas, n'est-ce pas?

— Si, j'y crois, mais c'est en effet très curieux.

— Curieux, en effet. La première fois, c'est moi qui lui ai écrit. Un soir, parce que je me sentais seul, j'ai décidé de lui écrire et de lui dire pourquoi j'avais voulu la rencontrer ce jour-là. Je ne me souviens pas très bien de cette lettre, ce qui fait que je ne peux pas vous répéter ce qu'elle contenait. Pour l'essentiel, je lui disais le plus sincèrement du monde que je ne lui reprochais rien, que je ne la tenais pas pour coupable de son geste et que je comptais même la défendre devant tous ceux qui médiraient sur son compte. (Et il y en a eu, ne vous en faites pas!). Elle m'a répondu tout de suite, Excusez-moi de ne pas vous montrer sa lettre, mais c'est une question trop intime. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Bref, elle me disait tout ce qu'elle pensait de moi, toute la vérité, bien qu'elle ait exagéré à certains égards. Je peux vous dire — et je vous prie de me croire — que sa lettre m'a produit une très grande joie. Chaque mot m'impressionnait. Je reconnaissais dans ces lignes de la fierté, de l'intelligence, la pensée de quelqu'un qui est maître de son existence et n'entend pas la perdre bêtement. Elle me l'a dit clairement: Je ne veux pas vivre comme toi, je ne veux pas que ma vie ressemble à la tienne ».

Et maintenant, j'en suis à me demander: quelle est donc la vie que je mène? A première vue, chacun pourrait avoir de moi une bonne opinion, n'est-ce pas? Même vous (Excusez-moi de vous avoir tutoyé pendant quelque temps). Je peux même vous dire que j'ai été popularisé dans les journaux et que j'ai reçu la Médaille du Travail. C'est que je ne suis pas mauvais, au fond, je m'en rends bien compte. Et mon existence n'a pas été facile. Nous étions six enfants et nos parents étaient pauvres. A seize ans, j'ai dû donner quatre cents grammes de sang pour sauver une de mes sœurs. Quant j'étais gosse, j'errais sans but à travers la ville, faisais des danses à claquettes dans les théâtres de variétés... Mais en arrivant sur le chantier, je me suis attaché de tout mon cœur à ce travail. J'en connais qui y ont renoncé, pour prendre un métier plus facile. Moi, je suis allé de l'avant, d'un chantier à l'autre. Où n'ai-je pas été? J'en ai conduit, des brigades ! Et plus d'une fois, je me suis sacrifié pour mes camarades, vous pouvez me croire. C'est que ce n'est pas facile d'avoir affaire à des gens de toute espèce. Enfin, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Je voulais simplement dire, sans me vanter, que j'ai trimé dur. Pourtant, je l'aime, ce métier et je n'en changerais pour rien au monde. Je le garde pour la vie. J'ai été partout où l'on m'a envoyé. Jamais je n'ai refusé un travail, même lorsqu'il était pénible. Et ici, je vous prie de croire que ce n'est pas facile. Si vous voulez, venez voir demain ce qu'on doit trimer pour installer un pylône de haute tension. C'est un rude travail, mais il faut bien qu'il se trouve quelqu'un pour le faire. Je ne renâcle pas devant la besogne, et j'ai obtenu de beaux résultats avec mes gars, tout jeunes qu'ils sont.

Enfin, ce que je veux vous faire comprendre c'est que je travaille, que j'aime mon travail. Je n'ai pas fait une école spéciale, mais je tiens l'emploi de contremaître et je vous assure que je ne vole pas mon argent ! Ce n'est pas facile de juger un homme : on le regarde en face et on croit que tout est dit ; mais si on le regarde un peu de côté, on s'aperçoit qu'il a le nez trop long ou un autre défaut du même goût. C'est peut-être une bêtise, mais je veux dire ceci : ma vie, prise en bloc — quand je suis sur le chantier, quand je discute avec les gars, quand je prends part à une réunion, quand je rentre chez moi et que je cause avec ma femme, quand je réfléchis et qu'il me vient des idées — si j'en fais le total, quel résultat est-ce que cela me donne ? Aucun, parce qu'on ne peut pas additionner des choses différentes les unes des autres. Ces choses-là, il faut les juger autrement. Enfin, quoi, vous êtes plus fort que moi sur toutes ces questions, je n'ai pas à faire de la philosophie là-dessus. Tenez... (sacré nom d'un chien, c'est dommage que je ne puisse pas mieux m'exprimer, je vous ai déjà dit que je n'avais guère de culture et que j'ai si peu lu que c'en est à crever de dépit !). Voilà ce que je veux dire : en principe, je sais bien comment il me faudrait vivre ma vie. Je devrais en faire quelque chose de beau, de propre. Mais, pratiquement, je n'y suis pas arrivé. Je commets parfois des actions qui font de moi un menteur vis-à-vis de moi-même.

Voyez-vous dans toute cette histoire avec Anișoara, ma femme, je reconnais sincèrement qu'il y a eu un côté assez moche. Elle était venue sur ce chantier pour travailler dans une brigade, pour manier la pelle et, ensuite, apprendre un métier. La vérité c'est qu'elle était aussi partie de chez elle à cause de sa marâtre, avec laquelle elle ne s'entendait pas. En la voyant arriver, ils en sont tous restés bouche bée. Je n'exagère pas, c'était la plus belle de toutes les jeunes filles et de toutes les femmes de par ici. Et puis, elle était intelligente et avait beaucoup lu. Lorsqu'elle chantait, comme soliste dans l'équipe artistique, sa voix était si belle que toute la salle en frémissait. Beaucoup de gars étaient amoureux d'elle. Moi... je ne peux pas dire que je l'aimais. Elle me plaisait, comme aux autres ; c'était normal, elle était belle, vive, intelligente. Au début, je me comportais envers elle comme envers toutes les autres, je ne la protégeais en rien, je ne lui témoignais pas la moindre sympathie. Ensuite, sa figure a commencé à m'énerver. En fait, ce n'est pas elle qui m'énervait, mais le fait que tout le monde tournait autour d'elle, s'occupait d'elle. Anișoara par ci, Anișoara par là. Un jour, j'ai voulu lui attirer l'attention sur le fait qu'elle jouait trop les vedettes et que ce n'était pas bien pour le chantier, pour les autres jeunes filles qui y travaillaient. Mais en arrivant auprès d'elle, je n'ai pas eu le courage de lui parler. Elle était trop belle. En sa présence, on se sentait tout drôle. Ensuite, je me suis indigné : qu'est-ce qui lui valait cette situation privilégiée ? Il y a pourtant bien d'autres filles sur le chantier, mais aucune ne jouissait d'une telle considération, aucune n'était aussi aimée qu'elle.

Un mois à peine après son arrivée sur le chantier, quand il lui restait encore 70 jours pour terminer son stage à la brigade, on lui donna la possibilité d'apprendre le métier d'électricien. Moi, je m'y suis opposé, mais Bălan, en tant que chef de chantier, en a décidé ainsi et je n'ai eu qu'à m'incliner. Le plus révoltant, c'est qu'à un moment donné une dizaine de garçons étaient amoureux delle. Moi, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je me tenais à l'écart. Du moins, jusqu'au soir où je l'ai surprise en train de causer, dans l'obscurité, avec Trifan, un de nos mécaniciens. Je suis allé droit à elle et lui ai fait remarquer qu'à cette heure-là elle aurait

dû être depuis longtemps dans sa chambre. Elle est partie sans rien dire. Trifan, qui était un de mes bons copains, m'a regardé de travers. Je l'ai fait venir dans mon bureau et nous avons causé. « Ecoute, mon vieux, lui ai-je demandé amicalement, pourquoi fais-tu perdre son temps à une jeune fille de ma brigade quand elle a autre chose à faire ? » Il n'a rien répondu. J'ai repris : « Est-ce que tu as des intentions sérieuses, ou bien toi aussi, comme tous les autres... » Il a hoché la tête. « Elle me plaît, je ne puis pas dire le contraire. Pour finir, je l'épouserai peut-être... » A ce moment-là, cette réponse ne m'a pas plus du tout. « Que veux-tu dire par *peut-être* ? Est-ce que tu l'aimes, éprouves-tu un sentiment pour elle ? » « Je ne sais pas si je l'aime, mais elle me plaît, je te l'ai déjà dit, et il se pourrait même qu'on se marie ».

Nous en sommes restés là. Je suis aussitôt rentré chez moi, ici, et des pensées ont commencé à me torturer. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé, mais maintenant je me rends assez clairement compte d'où toute l'histoire est partie.

Au début, je sentais simplement qu'il m'était impossible de dormir. J'étais troublé et agité. J'arpentais ma chambre sans pouvoir m'arrêter. Une telle chose ne m'était arrivée qu'une seule fois jusqu'alors, à Bicaz, quand je m'étais amouraché d'une fille qui travaillait dans ma brigade, une certaine Simina. Elle était assez grande et extrêmement sympathique. Malheureusement, c'est arrivé le jour même où elle devait partir, ayant fini son stage, et je n'ai pas même pu passer une demi-heure avec elle, entre quatre yeux, pour lui dire que je l'aimais, pour la prier de renoncer à son départ, de rester avec moi. Je suis sûr qu'elle serait restée.

En tout cas, j'avais été tout aussi troublé en ce temps-là et je me demandais, si, cette fois encore, je n'étais pas amoureux. Mais non, je ne l'étais pas, je m'en rendais parfaitement compte. Il s'agissait d'autre chose que d'amour, puisque je sentais bouillonner quelque chose en moi et que mes poings se serraient d'eux-mêmes, furieusement. Un peu plus tard, je me suis calmé et j'ai réussi à mettre un peu d'ordre dans mes idées.Alors, je me rendis compte que j'étais jaloux et je me pris donc à discuter avec moi-même :

— « De qui es-tu jaloux ?

— De Trifan en premier lieu.

— Pourquoi ? Tu l'aimes donc tant que ça, cette fille ?

— Non, je ne l'aime pas « tant que ça ». Elle me plaît, à moi aussi. Pourquoi ne me plairait-elle pas ? Elle est belle, elle est sage, travailleuse. C'est-à-dire que je l'aime de la même façon que Trifan. Et il veut l'épouser ! Pourquoi ?

— N'en a-t-il pas le droit ?

— Et moi ? Ne l'ai-je pas, ce droit ? me suis-je écrié tout à coup (et, je suppose, à haute voix). Je crois même que je l'ai plus que lui. Je vaux plus que lui, il ne peut même pas se comparer à moi. Le soir, quand il quitte le chantier, il va courir les villages voisins pour danser dans les bals et aux noces, à moins qu'il n'aille se distraire en ville. Moi, je reste ici, auprès de mes gars. C'est parce que je prends soin du bonheur des autres ; presque chaque soir, l'un ou l'autre vient me trouver pour me raconter soit qu'il aime une fille, soit qu'il s'est disputé avec sa famille... D'autres fois, c'est pour me demander d'écrire une lettre d'amour. Ils viennent tous chez moi comme chez une mère ; chacun veut que je l'aide à être heureux. Et moi ? Pourquoi ne serais je pas heureux, moi aussi ? Estce que ça rend service à quelqu'un, que je sois resté seul jusqu'à présent ? Quelqu'un me l'a-t-il demandé ? Eh bien, voilà, c'est moi qui vais épouser Anișoara, ce n'est pas lui ! Je la mérite

davantage, je suis meilleur que lui. Lui, il aime boire, et quand il a bu il est capable de faire des bêtises. Il pourrait même la frapper. Moi, jamais je ne ferais une chose pareille. Avec moi, elle sera sûrement heureuse.

— Mais enfin, puisque tu ne l'aimes pas, me répondais-je, pourquoi veux-tu l'épouser?

— Si je me décide, je l'aimerai. Ce n'est pas du tout difficile de s'amouracher d'une fille comme elle. La preuve c'est que cette nuit je ne penserai qu'à elle et jusqu'au matin j'en serai amoureux. Je me souviendrai qu'elle a le teint clair et les joues pleines, qu'elle a les yeux verts et toujours étincelants, qu'elle a les cheveux dorés sur les tempes, qu'elle est petite de taille mais qu'elle se tient toujours droite, ce qui la fait paraître plus grande et plus forte; que ses jambes sont belles et rondes — mais oui, je l'ai vue un jour sur le terrain de sport, à l'entraînement. Elle courait tant qu'elle pouvait, et avec un tel entrain qu'on avait envie de rire en la voyant. Et puis je penserai qu'elle est intelligente, qu'un soir, lorsqu'on discutait à propos du roman « Résurrection », on s'est aperçu qu'elle était la seule à l'avoir lu; enfin, qu'elle a une voix superbe...

Et voilà, je penserai à tout ce que je sais d'elle et j'en deviendrai amoureux. »

En effet, cette nuit-là je n'ai pour ainsi dire pas fermé l'œil, je n'ai fait que penser à elle. Chaque matin, à cinq heures et demie, je dois être déjà chez mes gars pour surveiller le réveil, les exercices d'assouplissement et le petit déjeuner. Ce jour-là, j'ai été en retard. Je suis venu après que tout le monde était déjà réuni en carré. Comme d'habitude, le rassemblement s'était fait par brigades. Lorsque je suis arrivé, les chefs de brigade m'ont présenté leur rapport, puis j'ai dit bonjour et tout le monde m'a répondu en chœur. Je n'avais pas dormi du tout, comme je vous l'ai dit, mais j'avais pourtant les idées très claires. Un peu plus tard, j'ai rencontré Anișoara sur le chantier. Jusqu'alors, j'avais toujours fait mon possible pour l'éviter. Avant de la voir, je me disais: « Vais-je être ému en la rencontrant, vais-je frémir de la tête aux talons? » En me trouvant devant elle, je me suis senti troublé et frissonnant, mais pas autant que je le craignais. Il était donc clair que je n'étais pas parvenu à m'amouracher d'elle. Pourtant, j'étais absolument décidé à ne pas reculer d'un pas, quoi qu'il arrive.

Le soir même, j'ai donc cherché à rencontrer Trifan. Au début, j'ai pris un ton de plaisanterie, c'est du moins ce qu'il a cru:

« — Dis-moi sincèrement, tu es amoureux d'elle ? lui ai-je demandé.

— Soyons sérieux ! a-t-il répondu d'un air fat. Tu me crois capable, à mon âge (il a vingt-six ans), de faire encore de la fièvre pour des histoires sentimentales?

— Tu m'avais pourtant dit que tu voulais l'épouser...

Il secoua la tête et prit un air perplexe.

— Je t'ait dit que je pourrais l'épouser si je voulais. Si je voulais !... Mais je n'y ai pas pensé sérieusement.

— Enfin, quoi, tu l'aimes, elle te plaît?

— Oui, elle me plaît, elle m'est sympathique... Mais je ne comprends pas ce que tu me veux.

Je me suis tu un instant pour qu'il comprenne que j'avais l'intention de lui dire des choses graves.

— Ecoute-moi bien, Sandu, je te parle comme à un ami. Dis-moi si tu as arrangé quelque chose en vue de ce mariage?

Il m'examina avec une pointe d'inquiétude.

— Non. Pourquoi?

— Parce que c'est moi qui veux l'épouser, tu comprends?

Il me regarda fixement, fronçant les sourcils, comme lorsqu'il est ivre ou décidé à faire un esclandre. Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Qu'est-ce que c'est que cette idée?

— C'est comme ça, je veux l'épouser. Je suis prêt à lui en parler aujourd'hui même et, si elle est d'accord, c'est fait...

Il me considéra quelques instants d'un air éberlué, puis s'écria joyeusement:

— Mon vieux, pour ce qui est de moi, épouse-la. Je n'y vois aucun inconvénient. Si tu crois que vous serez heureux...

— Nous le serons. Et, pour être sincère, elle le sera bien plus avec moi qu'avec toi. Tu es une nature un peu brutale et je pense qu'elle n'est pas faite pour toi...

Ma remarque ne lui plut guère et il me répondit assez piqué:

— Ça, ce n'est pas si facile à savoir. En tout cas, je me retire. Rends-la heureuse. »

Maintenant, quand j'y songe, je frémis à l'idée de ce que j'ai été capable de faire, des moyens auxquels j'ai recouru, et qui n'étaient pas bien beaux. En premier lieu, le fait que j'ai tenu à l'épouser, moi et pas un autre, comme si c'était un droit qui m'appartenait personnellement. En second lieu, cet arrangement conclu avec Trifan était une assez vilaine chose, quoi qu'on en dise. Nous avons décidé selon notre bon plaisir du sort d'un être humain qui ignorait tout de cette transaction.

L'histoire aurait peut-être fini normalement si elle avait refusé résolument la proposition que je lui faisais de but en blanc. Mais elle accepta sans hésitation de devenir ma femme. Je pense qu'il faut en rendre responsable les circonstances dans lesquelles toute l'affaire s'est déroulée. Les choses se sont passées comme ceci:

Aussitôt après ma discussion avec Trifan (c'était un jeudi) je suis allé au club du chantier. Ce soir-là, il y avait une soirée culturelle suivie d'un bal.

Anișoara était assise dans un coin de la salle, en compagnie de deux autres jeunes filles. Elles attendaient d'être invitées à danser. Je l'ai regardée longuement. Elle m'a souri. Puis, presque sans nous en rendre compte, nous sommes venus l'un vers l'autre.

Je ne savais pas très bien danser. Elle, par contre, semblait flotter dans l'air, je ne la sentais même pas, près de moi. C'était la quatrième ou la cinquième fois de ma vie que je dansais (parce que je n'ai jamais beaucoup aimé ça), et pourtant il me semblait ce jour-là que mes jambes allaient toutes seules. J'étais ivre de joie. Je ne regardais qu'elle. Elle aussi me regardait dans les yeux, et nous rions sans arrêt, tous les deux. L'accordéoniste Vanghele n'arrêta pas de jouer pendant une heure entière, et pendant tout ce temps je n'ai fait que danser avec elle. Puis il y eut une pause, je l'ai invitée au buffet, après quoi nous avons recommencé à danser ensemble.

Je vous ai dit tout à l'heure que les circonstances avaient été ce soir-là tout à fait exceptionnelles et semblaient créées spécialement pour me servir.

Quand nous sommes sortis de la salle, l'un près de l'autre, nous avons été stupéfaits: une lune immense semblait occuper tout le ciel.

Les autres, brisés de fatigue, étaient allés se coucher, mais nous deux, nous nous sommes retrouvés tout à coup derrière les baraques, dans un sentier où nous allions en nous tenant par la main. Elle marchait à mon côté, toute menue,

et semblait effrayée, soumise. Elle ne disait rien. Sa main tremblait dans la mienne. Moi non plus je ne disais rien, mais une grande tendresse m'envahissait. Je l'aimais d'être si petite, si timide et transie de froid dans son chandail vert. Au début, je lui ai entouré les épaules de mon bras et elle s'est pressée contre moi comme un être plus faible se rapproche d'un être plus fort — avec confiance, avec bonheur. Puis, quand nous avons trouvé un poteau renversé en travers du sentier, nous nous sommes assis en silence, tournant le dos à la lune, comme si tant de clarté nous eût fait peur. Nous nous regardions l'un l'autre, très sérieux, et n'échangions pas même un sourire. Je n'ai même pas osé l'embrasser. J'étais si impressionné que je n'avais même pas le courage de remuer les lèvres, par crainte de l'effrayer. Pourtant, quand j'ai senti que le froid commençait à la gagner nous reprîmes le chemin du retour. Au bout d'un certain temps, sans nous en rendre compte, nous sommes arrivés devant la fenêtre de ma chambre. Alors je lui ai soudain serré la main avec force, murmurant à son oreille à voix très basse:

« — Veux-tu venir chez moi?

— Oui, a-t-elle dit tout aussi bas.

— Pour toujours?

— Oui. »

Nous sommes entrés dans ma chambre. Dans l'obscurité, elle s'est avancée vers le lit. A ce moment, elle a poussé un cri effrayant, puis a éclaté de rire. Elle s'était assise sur Gheorghe, le matou qui dort toujours sur mon lit. Je me suis mis à rire, moi aussi. On a bien ri tous les deux. Vous dormez, hein?

Je ne dormais pas, je tenais simplement les yeux fermés. J'aimais l'écouter ainsi.

— Ne craignez rien, je ne dors pas, je vous écoute.

— Le lendemain, vous pensez si les gens ont été stupéfaits ! La plupart d'entre eux supposaient à vrai dire que nous nous étions entendu longtemps à l'avance. Au bout d'une semaine, j'ai offert un repas à la cantine à quelques amis. Tout s'est passé normalement, sans rien d'extraordinaire sinon que vers minuit Trifan est venu complètement ivre. Il s'est mis à chanter, puis à pleurer, jusqu'à ce que Bălan le fasse sortir et le ramène chez lui.

Pendant le premier mois, mon ménage a été admirable. Nous partions ensemble pour le chantier, et c'est ensemble que nous en revenions. Elle ne travaillait plus dans une brigade, mais passait quand même tout le temps avec moi, au chantier. Le soir, à dix heures, nous rentrions. Parfois elle restait même plus tard avec moi, assistant aux séances du camp. Elle se tenait silencieuse dans un coin, ou bien lisait un livre. J'aimais la savoir près de moi.

Lorsque je rentrais, je me sentais fatigué et voulais dormir. Elle préférait presque toujours causer.

« — Raconte-moi quelque chose, me disait-elle.

— Que veux-tu que je te raconte? demandais-je. Et j'avais bien raison, parce que durant la première semaine chacun de nous avait raconté à l'autre toute sa vie, jusque dans les moindres détails.

— N'importe quoi, répondait-elle. Tiens, dis-moi pourquoi tu as dansé avec moi ce soir-là. Qu'est-ce qui t'a pris tout d'un coup?

Elle me mettait mal à l'aise; je ne savais pas que lui dire et cela me mettait en rogne.

— Si j'ai dansé avec toi c'est que tu m'as plu.

— C'est alors seulement que je t'ai plu, ou déjà avant?

— Avant aussi, bien sûr.

J'étais beaucoup plus fatigué qu'elle, et puis il m'était désagréable de reconstituer des scènes très intimes qui, en général, ne sont pas très claires pour moi-même, et qu'il n'est pas bon de retourner sur toutes leurs faces parce que cela finit par leur faire perdre tout leur charme.

— Tu ne trouves rien d'autre? Dis-moi tout!

— Mais quoi donc?

— Comment as-tu eu l'idée de me demander si je voulais t'accompagner ici? N'as-tu pas eu honte?»

Maintenant encore, je me demande comment j'ai pu le faire. Notez bien que je ne regrette rien. Mais c'est une chose dont je n'aime pas beaucoup parler. Pourtant, comme elle insistait, je finis par répondre:

«— Je ne sais pas si j'ai eu honte ou non, mais je ne vois pas pourquoi tu me demandes ces choses...

— Parce que je veux savoir absolument tout ce qui te concerne. Tu ne veux donc pas que je te connaisse? Moi, je t'ai dit sincèrement que je n'avais jamais pensé à toi d'une manière sérieuse, mais ce soir-là tu m'as plu si fort que je n'ai plus su ce qui m'arrivait. Tu aurais pu me mener jusqu'au bout du monde. Maintenant, je veux aussi savoir ce que tu as ressenti, toi.

— Moi, c'était pareil.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que...j'ai compris que tu me plaisais beaucoup... et que je voulais t'épouser.

Il était visible que ma réponse l'avait déçue et même vexée.

— Je commence à croire qu'au fond, pour toi, ce n'était qu'une simple aventure, que la même chose se serait passée s'il y avait eu une autre fille à ma place.

— Ce n'est pas vrai.

— Alors, pourquoi est-ce moi, justement, que tu as choisie?

Je faisais de grands efforts pour résister à de telles questions. C'était fatigant. Je ne comprenais pas du tout où elle voulait en venir.

— Parce que tu étais la plus belle.

— Seulement pour ça?

— Et aussi parce que tu semblais une fille sérieuse...

— Je semblais? Et si je ne l'avais pas été? Si tu t'étais trompé?

— Tu vois bien que je ne me suis pas trompé...»

Ensuite elle s'est tue assez longtemps et j'en étais bien content: je me disais qu'elle avait fini de me poser des questions. Mais non, voilà qu'elle s'est mise à m'interroger de nouveau:

«— Tu m'aimes vraiment?

— Mais oui, je t'aime.

— Beaucoup?

— Beaucoup.

— Combien?

— Est-ce que je sais?... Dans les deux kilomètres...

— Ne plaisante pas, je parle sérieusement.»

Au bout d'un mois environ, elle tomba malade et dut garder le lit assez longtemps. Elle lisait toute la journée et avait presque épuisé la bibliothèque du chantier. Elle ne lisait pas seulement des romans, mais toute sorte de livres. Par exemple elle aimait beaucoup ceux où il était question d'électricité. Un jour elle m'a dit qu'elle voulait faire une innovation, qu'elle avait imaginé un nouveau modèle d'interrupteur.

Personnellement, j'en étais enchanté. Plus exactement cela me tranquillisait, me laissait croire qu'elle était contente de la vie qu'elle menait, de son activité. Je ne sais pas pourquoi, mais alors mon travail me donnait de grandes satisfactions et je me sentais l'âme en paix. Je savais qu'il y avait quelqu'un pour m'attendre à la maison et pour se réjouir de mon retour. Ainsi, rien ne manquait à mon bonheur.

C'est maintenant que je me rends compte combien j'avais tort et que je me trompais du tout au tout.

Le soir quand je rentrais, j'aimais m'étendre sur le lit et lire le journal. Le plus souvent, je le lisais d'un bout à l'autre et elle attendait patiemment que j'aie fini. Ensuite elle avait envie de causer. Et de quoi? D'un roman par exemple. Mais comme le plus souvent je ne l'avais pas lu, moi, il m'était difficile d'en discuter. D'autres fois nous parlions de l'interrupteur qu'elle voulait inventer, mais il me semblait trop simple et même un peu ridicule, de sorte qu'il n'y avait vraiment rien à en dire.

Finalement, le sommeil me gagnait. Quand je me réveillais, je m'apercevais qu'elle ne dormait pas. Je lui demandais:

« — A quoi penses-tu?

— A un tas de choses... A tout ce qui me passe par la tête... »

Je commençais à comprendre qu'elle était mécontente, qu'elle aurait voulu me voir différent de ce que j'étais. Mais je n'y pensai pas longtemps, j'y consacrais quelques instants à peine, pour me replonger bien vite dans mes occupations. Il faut dire que j'étais très pris, à l'époque. Elle disparaissait chaque matin de ma vie et n'y reparaissait que le soir, parfois très tard. Si bien qu'un jour j'ai oublié que c'était son anniversaire, qu'elle venait d'avoir 21 ans. Je ne lui ai même pas apporté une fleur. Elle ne me l'a guère reproché, mais dans le courant de la soirée elle m'a demandé:

« — Dis-moi ce que tu penses de moi. J'aimerais tant le savoir.

J'ai longtemps réfléchi avant de répondre. Je voulais lui dire quelque chose d'intéressant et de beau. Et j'ai été pris alors d'une grande tristesse et d'affreux remords. Je la connaissais donc si mal, j'avais si peu de choses intéressantes à lui dire?...

— Tu es belle, ai-je marmonné bêtement.

— Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. C'est ce qui m'intéresse le moins. Dis-moi autre chose... »

Je ne savais que répondre. Pour changer de conversation, je lui ai rappelé que le lendemain elle devait reprendre son travail, son congé médical ayant pris fin.

En effet, le lendemain elle s'est remise à travailler, et c'est alors qu'il est arrivé une chose qui devait bouleverser toute notre existence: elle a revu Trifan.

En fait, il était déjà intervenu dans notre ménage, mais d'une façon indirecte, dès les premiers jours qui avaient suivi notre mariage. Je vous ai déjà dit

qu'il était venu ivre mort au repas que j'avais offert à quelques amis, à la cantine. Il avait fait une scène si pénible que les gens, écœurés, avaient dû le mettre à la porte. Depuis, il n'avait pas cessé de boire. Presque chaque jour il faisait son entrée sur le chantier complètement ivre. Moi, naturellement, il m'évitait. J'aurais pourtant bien voulu causer avec lui, comme un ami, et lui demander ce qui lui arrivait. Un soir je suis quand même parvenu à lui parler. Il semblait moins soûl que d'habitude. Pourtant, il donnait l'impression d'un homme qui n'avait plus de ressort moral. Ses traits étaient tirés, ses yeux brillaient de fatigue, enfoncés dans leurs orbites. Je lui ai demandé:

« — Qu'est-ce que tu as, Trifan?

Il a essayé d'échapper à mes questions:

— Moi? Rien du tout...

— Il me semble que tu ne buvais pas tellement autrefois. Qu'est-ce qui t'a pris?

— Ça m'a pris comme ça, tout simplement. Il faut bien boire de temps en temps...

— Tu as peut-être un ennui, ou quoi?

Il m'a lancé un regard étrange. :

— Pourquoi me demandes-tu ça?

— Pour rien, pour savoir. Je pourrais peut-être te venir en aide.

— Merci bien ! »

Là-dessus il est parti après m'avoir regardé longuement de ses yeux troubles et pleins de sous-entendus.

Une pensée m'effleura alors l'esprit, mais je ne lui accordai aucune importance. Plus tard, j'ai pourtant pu me convaincre que Trifan souffrait cruellement de mon mariage avec Anișoara et qu'il voulait montrer à tout le monde, mais spécialement à elle, qu'il l'aimait désespérément et souffrait comme un fou. On m'a même dit qu'une nuit, étant ivre, il a avoué vouloir se suicider. J'ai aussi appris qu'il cherchait à la voir, qu'il lui écrivait. Je n'en ai pourtant jamais parlé à Anișoara. J'aurais très bien pu aller trouver Trifan, le prendre à la gorge et l'obliger à se tenir tranquille. Mais ce geste me semblait indigne. Et puis je me sentais un peu gêné en sa présence; il me semblait deviner, dans les regards qu'il me lançait toujours furtivement, une sorte de reproche. Il semblait me dire: « Le jour où tu es venu chez moi, tu m'as dit que tu l'aimais et que tu allais la rendre heureuse. Mais moi je sais bien que vous n'êtes heureux, ni l'un ni l'autre ». Je ne pouvais pas le supporter, ce regard, et pourtant, je suivais Trifan pas à pas. J'étais curieux de savoir ce qu'il mijotait et ce qu'il allait se décider à faire. Je voyais bien qu'il voulait se rapprocher d'elle, qu'il avait demandé à travailler dans la même brigade qu'elle. Je savais qu'il s'efforçait de lui prouver par tous les moyens qu'il était malheureux à cause d'elle, qu'il n'en pouvait plus. Mais jamais je n'ai pu deviner ce qu'elle pensait de lui. Une chose est certaine, c'est que toutes les actions de Trifan impressionnaient Anișoara. J'en suis sûr. J'en ai eu la preuve le jour où, après son congé de maladie, elle a repris le travail. Il est certain que Trifan a fait exprès la folie de monter au sommet d'un pylône de haute tension incliné à 80 degrés et prêt à s'abîmer dans un ravin, pour y attacher le filin qui devait servir à le redresser. C'est seulement parce qu'il était fou d'Anișoara qu'il a pu courir un tel risque — pour lui montrer qu'il ne faisait aucun cas de la vie. Le pylône s'est écroulé et Trifan

s'en est tiré par miracle, en restant accroché à un arbre. Cette histoire a bouleversé Anişoara. Cette nuit-là, elle a eu de la fièvre et a prononcé plusieurs fois son nom, en dormant. Par la suite, j'ai remarqué qu'elle s'éloignait toujours davantage de moi, qu'elle devenait à chaque instant plus froide et plus triste. J'en étais désemparé et n'avais plus envie de rien. Il m'était impossible de lui adresser la parole autrement que pour dire des choses banales, quotidiennes. Une barrière s'était dressée entre nous, et il fallait la briser à tout prix, courageusement, impitoyablement.

Eh bien, elle a eu le courage de le faire. Un samedi soir, elle a quitté la maison. Tout ce que j'ai su, c'est qu'elle était allée en ville. Le même jour Trifan a quitté lui aussi le chantier et les gens ont parfaitement compris ce qui était arrivé. Tout le monde me plaignait, je le sais, bien que personne ne l'ait jamais exprimé clairement. Les uns me demandaient à mots couverts quand j'avais l'intention de divorcer. Tous étaient curieux de savoir ce que j'allais faire; ils s'attendaient à des choses extraordinaires. Ils pensaient que j'allais égorger Anişoara et Trifan, ou peut-être rien que lui, à moins que ce ne soit elle. D'autres croyaient que j'allais me pendre ou me mettre à boire. Moi, je m'occupais tout simplement de mes affaires. La seule chose terrible c'est qu'en rentrant chez moi, le soir, je commençais à réfléchir. Je restais des nuits entières à penser et les idées les plus folles me traversaient l'esprit. Je récapitulais presque toutes les heures que j'avais passées avec elle, je revivais jour par jour notre vie d'antan. Au début, c'était effrayant, mais ensuite, après avoir broyé du noir pendant assez longtemps j'ai commencé à y voir un peu plus clair. Et je suis arrivé à la conclusion que je n'avais apporté aucun bonheur dans la vie de ma femme, que je m'étais comporté comme un rustre. Et j'ai même poussé si loin mes pensées que j'ai fini par découvrir l'une des causes profondes de mon comportement. Je me suis souvenu de la vie que nous menions chez mes parents, quand j'étais enfant, de la façon dont mon père et nous autres, les garçons, nous nous conduisions envers maman. La pauvre femme avait tellement pris l'habitude de se soumettre à tout le monde qu'elle n'osait même pas s'asseoir à table avec nous. Elle mangeait soit avant, soit après, et se contentait de presque rien. C'était elle qui dormait le moins de nous tous et qui travaillait le plus. Personne ne discutait avec elle les questions importantes; elle n'avait pas le droit de se mêler à nos conversations. Et puisque cette façon d'agir nous était naturelle, nous avons fini par nous convaincre, en grandissant, que c'était un droit qui nous appartenait, en tant qu'hommes.

Je n'avais jamais songé à toutes ces choses, mais un jour, à force de chercher, j'ai compris que mes torts venaient en grande partie de là.

Bien sûr, la vie de famille est une chose très compliquée, qui exige beaucoup de sacrifice de la part du mari aussi bien que de la femme, s'ils veulent être heureux ensemble. C'est comme si quelqu'un venait vous dire: « Voilà, je vous confie cet être pour toute la vie; vous en répondez, vous être responsable de son bonheur ».

J'étais content d'en être arrivé à penser ainsi. Les choses ayant pris cette tournure, j'avais été obligé de réfléchir sérieusement. Voyez-vous, le grand danger dans un ménage c'est qu'on s'habitue également au bien et au mal, et qu'on finit par ne plus les distinguer nettement l'un de l'autre. On met tout son espoir dans la durée. On se dit: « avec le temps, tout finira par s'arranger ». Mais ce n'est pas vrai. Il ne faut passer sur rien. Il faut avoir le courage d'arrêter le cours des choses, à un moment donné.

Ainsi, je passais des nuits entières à réfléchir, Mais ce n'était pas le plus dur. Ce qu'il y avait de vraiment terrible c'est que j'avais commencé à l'aimer pour tout de bon, à souffrir de son départ. On aime toujours davantage quand on est malheureux, parce qu'alors le cœur réagit différemment. Je n'étais pas jaloux. A quoi bon? Tenez, il y a tout au fond de moi une pensée qui, à coup sûr, ne me trompe pas. J'en suis tellement persuadé que j'en mettrais ma main au feu... Ecoutez-moi bien: ce n'est pas pour le suivre qu'elle est partie. Personne ne me l'a dit, bien sûr, ni elle ni qui que ce soit... mais je le sais... Elle travaille maintenant à l'usine électrique de la ville et loge en garni chez une femme de là-bas. Lui travaille dans un garage. Il vient l'attendre à la porte de la fabrique, il insiste, mais elle l'envoie promener. Je suis sûr qu'elle le méprise, parce que c'est un homme qui n'a pas le cœur pur. On a appris récemment qu'il est déjà marié, mais qu'il a abandonné sa femme et son fils à la campagne, chez ses parents, et qu'il ne leur envoie presque rien. Il nous a tous induits en erreur. Personne ne savait qu'il était marié. Maintenant Anișoara est au courant, elle aussi, et je m'imagine le dégoût qu'elle doit éprouver en le voyant.

Enfin... je me demande pourquoi je vous raconte toutes ces choses. Vous pensez que c'est pour vous apitoyer ou pour vous demander de me donner raison. Je n'ai vraiment pas besoin de ça. Buvons plutôt un coup de vin !

Le lendemain, à l'aube, nous étions debout, fatigués et tristes. Dehors il pleuvait, il faisait froid, il y avait de la boue. Nous sommes partis ensemble pour le chantier, dans un camion à la bâche déchirée.

Aussitôt arrivé sur le chantier, Arghir commença à vaquer à ses occupations, oubliant presque ma présence. Je m'installai sous l'avant-toit de la guérite d'un gardien et le regardai travailler huit heures durant, sans d'ailleurs rien remarquer d'exceptionnel.

A quatre heures de l'après-midi il est venu me chercher; il était tout trempé, un peu pâle et semblait épuisé.

— Vous vous êtes ennuyé, n'est-ce pas? m'a-t-il demandé. Allons, venez!

Nous sommes montés dans le même camion à bâche déchirée qui nous avait amenés le matin.

De retour au baraquement, nous avons d'abord pris notre repas, après quoi nous sommes allés chez lui, parce qu'il voulait se changer.

Il a mis un costume marron, presque neuf, élégant, mais à cause des lourds brodequins dont il était chaussé — il y avait tant de boue, qu'il n'y avait pas moyen de sortir en souliers — sa démarche était alourdie et tous ses gestes semblaient gauches.

Arrivé au bord de la route, nous avons hélé un camion qui passait et y sommes montés pour aller à la ville.

Arghir se taisait et ses mains tremblaient légèrement; il ne parvenait pas à maîtriser le balancement nerveux de sa jambe droite.

Nous étions seuls dans le camion. J'éprouvais le besoin de lui dire quelque chose.

— Vous croyez qu'elle viendra?

L'air absent, perdu dans ses pensées, il me répondit:

— C'est possible...

— Je dis ça à cause de cette pluie. Où lui avez-vous donné rendez-vous?

— Dans le parc. A six heures.

Nous sommes arrivés dans le parc à six heures moins un quart. Il tombait une petite pluie calme, froide. Le parc était désert.

Nous nous sommes assis sur un banc mouillé, sans échanger la moindre parole.

A six heures justes, nous avons regardé tous deux, instinctivement, vers l'entrée du parc. Personne ne venait.

A six heures une minute, il se tourna vers moi et m'adressa un sourire compréhensif, attendri.

A six heures deux minutes il essuya son visage ruisselant de pluie et me dit:

— Ne parlons pas, c'est bien mieux.

— Oui, c'est mieux.

A six heures trois minutes, je lui ai pourtant demandé:

— Quand elle va venir, que dois-je faire? M'en aller?

— Je n'en sais rien... Comme vous voudrez.

A six heures quatre minutes, rien n'était encore survenu. Nous nous taisions toujours.

A six heures cinq, j'ai vu entrer une femme dans le parc. Je me suis levé pour partir, mais il m'a retenu par la main:

— Ce n'est pas elle, asseyez-vous.

A six heures six — rien.

A six heures sept — rien.

A six heures huit — rien.

A six heures neuf minutes, il alluma une cigarette.

A six heures dix, il se tourna vers moi et me dit en souriant:

— Faisons quelques pas, voulez-vous?...

Nous avons arpenté l'allée déserte, d'un bout à l'autre, des dizaines de fois, tout en grillant des cigarettes.

Ensuite nous sommes allés nous rasseoir sur le banc.

Puis, nous avons recommencé à nous promener.

A six heures et demie — rien.

A sept heures, toujours rien.

A sept heures et demie, nous sommes partis. Nous avons erré par les rues de la ville jusque tard dans la soirée.

Finalement nous sommes repartis pour le baraquement, à pied cette fois. Nous marchions en silence. Voilà trois heures déjà que nous n'avions pas prononcé un seul mot.

— J'ai une prière à vous adresser, dit-il sur le tard. Je sais bien qu'en ce moment vous cherchez quelque chose à me dire et me consoler, pour apaiser ma peine... C'est vrai, n'est-ce pas?

— Oui, c'est vrai.

— Vous êtes un brave type et je vous remercie. Oui, c'est bien de vouloir me dire quelque chose pour adoucir mon amertume. C'est un moment assez pénible pour moi. J'étais pourtant sûr qu'elle allait venir. Mais savez-vous à quoi j'ai pensé? Tâchez donc d'imaginer les raisons pour lesquelles elle ne serait pas venue, et dites-les moi pour me tranquilliser. Dites-moi, par exemple, qu'elle est malade...

— Ou qu'elle n'a pas bien compris à quel endroit vous lui aviez donné rendez-vous; elle est peut-être allée ailleurs...

— Oui, c'est bien possible. Donnez-moi encore d'autres motifs, voulez-vous?...

— Elle a peut-être voulu vous laisser attendre, pour vous tourmenter un peu...

Il hochait chaque fois la tête, approbateur.

— D'ailleurs, elle est peut-être venue, mais elle aura préféré rester cachée, pour vous regarder. Peut-être a-t-elle été gênée par ma présence. J'aurais mieux fait de ne pas venir...

— Oui, il aurait peut-être mieux valu.

Il pleuvait. Nous avancions dans l'obscurité, pataugeant dans la boue et les mares, et nous tenant par le bras pour ne pas glisser.

— Elle est peut-être allée directement à la maison, pour vous attendre.

Il sursauta et s'arrêta brusquement, l'air affolé.

— Mais oui, c'est ce que je me disais aussi, en ce moment... Dépêchons-nous.

Nous avons hâté le pas, mais il était si impatient, si sûr qu'elle l'attendait à la maison, qu'il se mit à courir. Il m'était impossible de le suivre. Au bout de quelques instants, il avait disparu dans les ténèbres.

Après avoir fait encore une dizaine de pas, je me suis assis, rompu de fatigue, sur une grosse pierre en bordure de la route. Tout était calme et j'entendais le bruit de ses brodequins qui frappaient l'asphalte de plus en plus vite. Et je pensais, discutant en moi-même:

— « Cet homme sera-t-il heureux, pour finir?

— Il le sera !

— Qu'est-ce qui te le fait croire?

— N'entends-tu pas comme il court? »

Illustration de Ronny Noel

Commentaires

DUMITRU SOLOMON

Débats littéraires

Le récit et la nouvelle

Les débats qui ont eu lieu dans le cadre de la *Conférence nationale des Ecrivains* [1] ont eu des résultats immédiats et très positifs: les échanges d'opinions, dans nos publications littéraires, n'ont cessé de s'animer, de s'élargir; les divers problèmes posés par le phénomène littéraire contemporain ont été discutés à un niveau supérieur, et l'activité créatrice des écrivains y a gagné un soutien plus direct et plus substantiel. L'appel que le compte-rendu présenté à la Conférence a adressé aux publications littéraires (faire dans leurs pages une large place « à un combat d'opinions courageux, objectif entre camarades, autour des problèmes essentiels de la création») — a eu un large écho. *Gazeta Literară*, *Luceafărul*, *Tribuna* ont publié en marge de certains problèmes actuels de notre littérature des articles exprimant des prises de positions; elles ont eu l'initiative d'organiser des discussions auxquelles écrivains, critiques et lecteurs ont pris une part active. Cette osmose d'idées a animé notre presse littéraire, a donné aux débats sur les différents thèmes de l'actualité littéraire et artistique un nouvel essor et a contribué ainsi à élever le niveau théorique des échanges d'opinions.

Une ample discussion se déroule aujourd'hui dans les revues de la R.P.R. autour du langage de la littérature, de la critique et de la presse. La discussion, ouverte par la *Scînteia*, est continuée par *Gazeta Literară* et *Luceafărul*. Les épées se sont croisées entre linguistes et écrivains connus, critiques littéraires et publicistes qui, même lorsqu'ils expriment des points de vue différents et parfois opposés, sont cependant mus par le commun désir de contribuer à enrichir et à développer notre langue littéraire, à rendre

[1] Voir *Revue Roumaine* no 2/1962

plus accessibles des œuvres adressées aux larges masses des lecteurs. On a parfois aussi exprimé des opinions extrêmes, sans fondement. Certains philologues se sont montrés excessivement réfractaires aux innovations et aux métaphores, cherchant à rapporter mécaniquement à certains modèles rigides, vieillis, les phénomènes nouvellement parus dans l'évolution de la langue littéraire. De leur côté, certains écrivains ont avancé des conceptions tout aussi peu acceptables, réclamant l'indépendance totale du créateur par rapport aux lois du langage et le droit de disposer en toute liberté, arbitrairement même, du matériel linguistique. Evidemment, ni l'image du scribe pédant qui sanctionne, dictionnaire en main, la moindre dérogation aux règles, ni celle du lettré piétinant la grammaire et parlant charabia, ne peuvent caractériser cette discussion dont les fondements scientifiques sont des plus sérieux et qui s'avère finalement particulièrement utile aux uns comme aux autres.

Les judicieuses observations qui ont été faites, les exemples concrets de violation de la langue qui ont été signalés ont aidé nombre de ceux qui servent l'art d'écrire à améliorer leurs moyens d'expression.

Dans les pages de plusieurs publications *(Tribuna*, *Luceafărul*, *Gazeta Literară*, *Scînteia Tineretului)* ont pris de l'ampleur les discussions soulevées par les courtes narrations en prose dues aux écrivains de la jeune génération, les discussions sur les conflits éthiques et leur solution, sur le rôle de l'innovation dans la création littéraire, sur le point de vue de l'écrivain, etc. Ces débats ont entraîné un grand nombre de critiques, d'écrivains et de lecteurs, les uns et les autres également intéressés à analyser les nouvelles directions dans lesquelles se développe la nouvelle, à définir l'attitude de l'écrivain par rapport aux personnages et au conflit présentés, à souligner le caractère novateur ou périmé des moyens employés, à apprécier le réalisme de la description, etc. Il convient de souligner la haute tenue théorique de la plupart des articles et des interventions, le souci que leurs auteurs ont eu de fonder scientifiquement les opinions qu'ils formulaient et de les étayer par une argumentation objective et convaincante.

Examinant, dans deux articles successifs *(«Gazeta Literară»* nos. 28, 29/1962) la façon dont une série de récits et de narrations récentes traitent des conflits spécifiques de notre société, le critique Ion Lungu considère que « la véridicité et l'efficience artistique de l'intrigue dépendent en grande partie de la vigueur avec laquelle est reflété le caractère dialectique du thème abordé». « Seul un conflit ayant un fondement dialectique — explique plus loin l'auteur — peut vivifier l'action, cimenter la corrélation entre les différentes circonstances dépeintes, expliquer et déterminer la transformation qualitative des caractères, le triomphe de certains personnages et l'échec des autres, etc., et constituer ainsi une *force motrice* agissant sur tout ce qui se passe dans le récit». Le critique plaide pour que les conflits de la vie, donc la dialectique de la vie, soient reflétés d'une façon rigoureusement réaliste. Thèse juste qui, pourtant, dans le développement ultérieur de l'article, tend à des conclusions peut-être trop générales. Une nécessité esthétique primordiale, l'existence d'un conflit dans tous les genres de la prose, est ainsi promue au rang d'obligation absolue. Or il existe des variétés et des modalités — les portraits, les mémoires, certaines

narrations où les héros sont dépeints dans des situations, des attitudes ou de simples gestes très caractéristiques, où les conflits n'ont pas leur place. Il n'en est pas moins vrai que le point de vue de l'auteur est justifié et, croyons-nous, fécond pour la solution des problèmes actuels de la prose, dont l'un des plus importants est justement celui qui touche au conflit.

Les considérations faites par S. Damian au sujet de « l'angle de vision de l'écrivain » *(Gazeta Literară* nos. 29, 30/1962) nous semblent plus nuancées, plus proches de l'objet de la discussion. Le critique est convaincu de la nécessité d'une grande diversité de modes d'expression; il mène en même temps un combat persévérant afin de prouver que la conception, « l'angle de vision » de l'écrivain — pour employer ses propres termes — est l'un des facteurs décisifs de la création, responsables de la réussite ou de l'échec de l'œuvre. Le critique observe qu'un auteur qui adopte un point de vue social et philosophique précis, loin de voir sa liberté entravée, peut au contraire user d'une grande variété de manières et d'expressions artistiques. L'analyse qu'il entreprend en ce sens mène à la conclusion que les déficiences des œuvres examinées surviennent là même où l'angle de vision de l'écrivain a été choisi arbitrairement, sans être déterminé d'une façon directe, organique par le fond du récit ou de la narration. « Dans un récit — souligne le critique — l'angle de vision n'est pas un simple principe d'organisation de la forme, c'est un moyen d'exprimer la conception de la vie, la perspective idéologique à travers laquelle les choses sont vues ».

La conclusion de l'article fait ressortir l'unité idéologique, la féconde communité de conception sur laquelle est fondée, dans notre littérature actuelle, la diversité des styles, des modalités et des points de vue. « Le réalisme socialiste encourage une grande variété de styles et de genres de composition, compatibles évidemment avec ses principes fondamentaux en ce qui concerne l'art de refléter la vie. C'est justement cette unité idéologique qui favorise la multiplicité des tendances artistiques et des innovations créatrices ».

Lorsque les discussions ont été déclenchées par un objectif concret, par un problème précis, elles ont revêtu un tour polémique plus vif et trouvé un terrain d'application plus strictement déterminé. Celle qui s'est engagée autour du récit *En passant (Luceafărul* no. 10/1962) écrit par Nicolae Velea, un jeune et original talent [1], en est un bon exemple. Le récit *En passant* a le mérite d'avoir soumis à l'investigation des domaines moins connus de la conscience humaine contemporaine et d'avoir offert aux problèmes présentés des solutions inédites. Nicolae Velea a dépeint avec art et avec un sens exceptionnel de l'analyse les tragiques conséquences que peut avoir un mode de vie superficiel et insouciant. Son héros, un jeune chauffeur, mène sa vie « en passant »; il est convaincu que les conditions exceptionnelles que la vie nouvelle lui offre lui sont dues et qu'il peut, par conséquent, différer sa responsabilité devant les hommes, prendre les sujets graves en plaisantant et s'amuser « pour le moment » sans arrière-

[1] Nous publions dans ce numéro (page 36) sa nouvelle *Rencontre tardive*

pensée. Or un pareil amusement reçoit un dénouement funeste: la jeune fille amoureuse du frivole jeune homme meurt et le héros lui-même a la terrible révélation de la vie qu'il a menée jusqu'alors, cette vie avec laquelle il s'était permis de jouer. Le récit de Velea, remarquable en ce qui concerne l'analyse psychologique, a pourtant des défauts, surtout dans l'évocation du climat social où agit le héros et qui, par rapport à la réalité, semble faux, dénaturé. Ces déficiences ont été signalées par Mihai Novicov, Ov. S. Crohmălniceanu, Dan Hăulică et d'autres, au cours de la discussion autour de la table ronde qu'ont organisée la revue *Luceafărul* et la section de critique de l'Union des Ecrivains. Tout en appréciant le sens critique et la finesse psychologique de l'auteur, comme aussi l'actualité et l'intérêt du problème soulevé, les critiques ont indiqué les éléments qui alourdissent le récit, les détails insolites et ostentatoires, certains commentaires et certaines réflexions qui encombrent inutilement le texte et rendent plus difficile, par leur équivoque, la compréhension des nuances et des intentions de l'auteur.

Déclenchée par le récit de Nicolae Velea, la discussion s'est élargie sur son parcours. Plusieurs participants (et notamment M. Novicov, E. Tudor, I. Lăncrănjan) ont abordé de manière intéressante d'autres récits de jeunes prosateurs qui s'attaquent d'une façon ou d'une autre à des conflits éthiques actuels. Les débats ont eu ainsi un contenu concret et leurs conclusions seront certainement utiles aux jeunes écrivains.

La conférence organisée par *Tribuna* et *Gazeta Literară* au sujet de « L'innovation dans la création littéraire » a été tout aussi intéressante. Aux débats ont pris part des critiques de *Tribuna* et *Gazeta Literară* (Ov. S. Crohmălniceanu, Ion Lungu, Matei Călinesco, I. Oarcăşu, G. Dimisianu, Al. Căprariu), les écrivains Dumitru Mircea et Teofil Buşecan, et des rédacteurs des revues *Steaua* et *Utunk*. Le compte-rendu des débats (dans la *Tribuna* nos. 29 et 30/1962) montre que la discussion s'est développée dans plusieurs directions et a fini par embrasser tous les secteurs de l'activité littéraire. On a largement discuté des moyens de refléter, dans la prose, de façon complexe, ce qui est nouveau dans la vie; du rôle déterminant du contenu en matière d'innovation (considérée par beaucoup de participants comme une nécessité objective de la littérature); du rôle bienfaisant que la critique a eu dans la promotion du nouveau; de la connaissance de la vie en tant que source principale d'innovation; des fausses innovations qui poussent au formalisme; de l'exigence et de la qualité dans la création, de l'audace dans l'affirmation du nouveau, etc.

La discussion a eu le don de réunir des opinions critiques intéressantes et de clarifier quelques problèmes de principes de la littérature actuelle.

Evidemment, le vivant panorama des débats littéraires qui se sont récemment déroulés dans la presse ne peut être rendu ici dans toute son ampleur et toute sa complexité. L'essentiel est que l'on discute avec intérêt, avec passion, avec un haut esprit de principes et une objectivité scientifique, et que ces discussions apportent au développement de la nouvelle littérature de notre pays une contribution effective.

B. ELVIN

En marge de quelques volumes de vers

La poésie en R.P.R. a vu, ces dernières années, s'accroître constamment son rayonnement et son prestige. Ses problèmes ont pénétré de plus en plus au centre de l'attention générale. Il ne s'agit pas simplement du fait que les volumes de vers occupent une place importante dans les librairies ou que les critiques mènent de larges débats sur les destins d'une poésie dont le but est d'atteindre directement le grand public. Ce qui nous semble bien plus intéressant, c'est l'étonnante popularité que la poésie a si rapidement gagnée dans des cercles toujours plus vastes de lecteurs. Nous nous trouvons bien certainement devant un phénomène qui, si l'on en croit son ampleur et sa persistance, est loin d'être accidentel. L'explication de cette adhésion à la poésie doit être cherchée non seulement dans la variété des thèmes et les multiples façons dont ils sont traités selon les tempéraments et les vocations, mais surtout dans le fait que les poètes expriment, en une forme artistique attrayante et sans hermétismes déroutants, la plus tangible vérité de nos jours, faisant ainsi de leurs vers un instrument de communion entre les hommes.

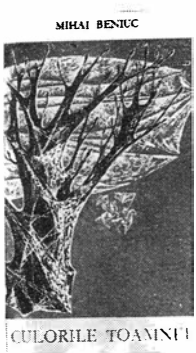
La poésie est aujourd'hui un véritable talisman mis à la portée de tout le monde. On a pu entendre récemment, au cours d'une conférence organisée à Bucarest par l'Union des Ecrivains au sujet des derniers poèmes parus, les voix compétentes d'ingénieurs, d'ouvriers, de travailleurs agricoles, de professeurs, d'étudiants, etc. L'exigence avec laquelle ils ont analysé un grand nombre de poésies fut une preuve manifeste d'attachement et d'intérêt venant renforcer chez les écrivains la conviction d'avoir su toucher l'âme de leurs lecteurs. Et aussi vérifier le fait qu'entre un bon vers et une intelligence sensible aucune ombre ne peut s'interposer. Pour reprendre la judicieuse expression qu'employait, à la clôture de la conférence, l'académicien Mihai Beniuc, « la poésie est devenue une question personnelle non seulement pour le poète, mais aussi pour le lecteur ».

Qu'ont déclaré les lecteurs à cette réunion? Georges Georgesco par exemple, instructeur, a demandé que les vers des poètes constituent toujours plus un moyen de communication entre les hommes, une véritable substance active d'où chacun puisse extraire une réponse aux questions que, tout bas, il se pose à soi-même. Marian Condrea, ouvrier aux usines « 23 Août» de Bucarest, a tenu à distinguer nettement, parmi les vers ayant, par exemple, pour sujet le travail des aciéristes, ceux qui se bornent à décrire un processus industriel et ceux qui cherchent — et trouvent — sous la coupole des grandes usines, dans la trépidation des journées de labeur, les racines mêmes de notre existence. On ne pourra jamais déchiffrer l'inédit de notre vie — a-t-il dit — si l'on se borne à noter la nouveauté des conditions techniques du travail; cet inédit il faut le chercher dans les rapports des ouvriers entre eux et avec les autres travailleurs, dans la façon dont s'affirme, aujourd'hui, l'idée de l'homme. Constantin Ionesco, ingénieur, a souligné la valeur de certains vers écrits par de jeunes poètes, qui, visant à faire de leur art un véritable contrôle des valeurs, refusent de se contenter d'une poésie n'ayant pour vertu que la perfection de sa forme.

Ces opinions, comme beaucoup d'autres qui se sont manifestées au cours des dernières années attestent l'intérêt du public roumain pour la poésie et témoignent aussi d'un fait indéniable: c'est que de nos jours, le poète détient vis-à-vis de ses lecteurs une fonction spirituelle nécessitant beaucoup plus que le simple talent.

Un tour d'horizon sommaire des derniers volumes de vers parus pourra peut-être fournir quelques informations sur les sources d'inspiration, le vocabulaire, les styles et les éléments artistiques qui s'imposent dans notre poésie. Nous nous occuperons des plaquettes suivantes: *Les couleurs de l'automne* (Mihai Beniuc), *Le Soleil calme* (Gellu Naum), *Rencontre des eaux et de la terre* (Aurel Rău), *J'ai rappelé l'amour* (Ion Bănuță) et *Je lis dans les yeux des enfants* (Ion Brad).

★



La poésie de Mihai Beniuc a un timbre à part toujours reconnaissable, car ses vers sont traversés comme par une rumeur de bataille qui donne à leur esprit comme à leurs paroles une vigueur constante. Qu'elle parle de l'amour, de la mort, de l'action, la voix de l'écrivain contient toujours une même flamme. Les années n'ont pas terni cette vitalité qui est bien plus que l'indice d'un tempérament ou un simple art de vivre; elle est avant tout une profession de foi où se retrouvent toutes les aspirations, les pensées et les énergies d'une société qui lève vers les étoiles un visage rayonnant de jeunesse.

Le plus pur accent des vers de Mihai Beniuc est dû à la conviction de n'avoir pas dissipé sa vie en vain, à la certitude d'avoir jeté chaque vers dans le monde comme un appel, ou bien

comme une réponse, en un vivant dialogue avec les années. Cette lutte dramatique lui a valu des joies certaines, l'a attristé parfois, mais n'a jamais entaché sa passion pour la lutte. Les coups l'ont profondément meurtri (« *Tels ces anneaux marqués au tronc des chênes/ les ans ont incrusté la douleur dans ma chair*») mais n'ont pas réussi à le briser. Les vers de son dernier volume, comme ceux d'ailleurs de toute son œuvre poétique, ne murmurent pas de caresses, mais font jaillir, comme d'un cratère fumant jour et nuit, une matière en feu qui élève entre ciel et terre des flammes immenses. Le volume est dédié à l'automne, mais inutile d'y chercher entre les lignes les pluies, les tristesses et le plomb de cette saison. Devant les feuilles sèches que la mort automnale a pâlies, le poète pense à celles qui renaîtront bientôt, toutes tremblantes de vie sous le soleil du premier jour de printemps: le passé n'aura pas d'âge pour elles. Ailleurs, la vue des cadavres végétaux le fait penser à tous ceux qui sont restés en route, sans foi à défendre, ceux qui ont gâché leur vie et qui se retrouvent à présent seuls et incertains face à l'éternité.

L'éternité, voici d'ailleurs un thème constant de la pensée de Mihai Beniuc, et dans un volume qui nous parle d'automne elle reparaît souvent. Ainsi, Mihai Beniuc voit dans la poésie, comme dans toute activité humaine créatrice, la grande, l'unique chance de résister au temps et de vaincre la mort — cette ombre cachée dans chacun de nos rêves. Pour lui d'ailleurs la mort n'est que la propriété statique de la matière et il exalte ceux qui se présentent à l'instant suprême comme à un rendez-vous avec l'éternelle jeunesse du monde, tourmentés par le seul remords de n'avoir pas tout donné à l'humanité.

« *Hélas! Je n'ai repos en aucun lieu/ je ne sais que jouer avec le feu*» avoue le poète auquel toute interrogation est chère et qui trouve cependant que rien n'a plus de prix qu'une réponse vraie.

Dans cet excellent volume de Mihai Beniuc, chaque vers a été écrit par un poète dont le seul but est que le monde de demain, exempt de guerres et d'adversités cruelles, «*goûte/ à l'eau toute neuve — où seul a chu l'éclat d'une étoile sans tache*».

★

Gellu Naum est un écrivain d'âge moyen dont l'expérience poétique est vaste et dont la démarche se caractérise par la hardiesse avec laquelle il concrétise ses sentiments. Cette audace de l'image est bien plus qu'un mode préféré d'expression, c'est une attitude qui donne à la prise de contact avec la vie un caractère toujours direct et souvent original. En poésie, Gellu Naum ne connaît pas de réticences qui entraveraient son imagination; on sent que l'écrivain cherche à être caressant dans ses adjectifs, vengeur dans ses verbes, qu'il lutte contre les clichés périmés et les scléroses de l'image poétique. Voici par exemple un poème dédié à une bottine, dont la semelle neuve

est polie comme une patinoire et sur la pointe de laquelle se mirent « les nuages, le balancement des branches », son regard d'amoureux et « les gestes pétrifiés des statues ». Sous la plume du poète, le banal objet devient pour un instant, non sans une tendre et triste ironie, la fabuleuse fortune dont rêvent des millions d'hommes aux pieds torturés par le brûlant asphalte des ports ou par le sol des forêts d'Afrique. C'est une parcelle du grand bouquet de rêves que font « nos frères qui saignent au loin ».

Dans presque toutes ses poésies, Gellu Naum chante l'amour qui se transmet d'un homme à l'autre, d'un peuple à l'autre, d'un continent à l'autre, d'un astre à l'autre, infiniment multiplié par de petits gestes discrets : un sourire passant de bouche en bouche, ou un serrement de main dont la chaude vibration fait penser à l'instant où l'oiseau retrouve son nid. En passant par les rues de la ville où la construction bat son plein, le poète dessine, en contours fantastiques faits de béton et de la brume diaphane du soir, la silhouette des étages non encore éclairés et rêve aux rideaux futurs qui flotteront au vent comme les cheveux de Bérénice. La matérialisation des sentiments est toujours inattendue. Il y a dans ces vers une tension qui veut accorder au moindre fait, au moindre objet un sens dramatique, car il y découvre tout un univers. Il est certain cependant qu'une pareille poésie, à côté d'indéniables réussites, encourt, comme l'observait judicieusement un critique (Eugen Simion) le danger des associations fortuites et des hardiesses qui ne l'étaient vraiment qu'il y a vingt ans. Ce reproche, en partie justifié, est revenu aussi sous la plume d'autres critiques et a pris parfois la forme d'une objection quant à la nature même de la méthode poétique, qui doit trop aux courants modernistes du passé.

★

Rencontre des eaux et de la terre est l'œuvre d'un écrivain ayant à peine dépassé la trentaine et dont le tempérament fait revivre, en des vers d'une calme musicalité, des sentiments et des images jamais violents, jamais agressifs. Les poésies qu'Aurel Rău a réunies dans ce volume sont une description lyrique du Delta et du littoral de la Dobroudja. La merveilleuse image de ces régions animées par une vie fertile nous arrive à travers un voile diffus (et parfois terne) de sentiments où les tons éclatants sont rares. Le poète refuse délibérément les images étincelantes, fastueuses, et ne se laisse pas enivrer par l'exubérance de leur charme, même quand l'intense beauté du paysage rendrait plausible n'importe quelle audace.

Ce que chantent les vers d'Aurel Rău ce sont les éléments à partir desquels les hommes de son pays élèvent leurs villes et leurs usines. Il aime la certitude du sol et ce n'est que les pieds solidement ancrés au rivage qu'il laisse ses nostalgies s'élancer vers la mer. La cadence de ses vers a le rythme régulier et parfois monotone du phare qui guide les navires vers la rade. Dans le Delta, au milieu des pêcheurs, il écoute le frisson

des grands filets de pêche ou l'innombrable sussurement de la végétation luxuriante, et sa mémoire distille jusqu'au moindre signe de vie. Les poésies d'Aurel Rău sont des pastels où s'exprime indirectement cette même idée: la nature, source d'énergie, traverse comme une artère lumineuse l'existence de ceux qui savent capter sa beauté et sa force. Le poète a trouvé de nombreuses occasions de rendre ses idées sensibles, mais comme le remarquait aussi le critique Matei Călinesco, ses vers souffrent encore d'une certaine imprécision et d'un manque de force concrète. Trop peu d'éléments de nos jours ont pénétré dans ce dernier volume d'Aurel Rău et ceci donne parfois l'impression que ces vers survolent la réalité présente sans réussir à l'étreindre.

★

Le volume de Ion Bănuță *J'ai rappelé l'amour* ne fait pas graviter tous ses vers autour d'un pivot cenral; il n'en garde pas moins une indéniable unité de sentiment. Le chant du poète contient le frémissement des sapins, l'eau claire des sources, les ineffables désirs, la rumeur des batailles ancestrales, le silence des grains qui montent vers le soleil, l'allégresse du travail libre. Comme le dit le poète lui-même, il aspire à s'élever « comme sur un socle, sur les syllabes du mot *Présent* — ce mot si vaste et pourtant éternellement changeant.» Beaucoup de ses poésies ont comme décor un monde dont les points cardinaux se perdent dans l'immensité. Tous les chemins mènent vers « de nouveaux astres resplendissants » dans cet univers qui défie siècles et distances et qui forge lui-même ses nouveaux Prométhées. Le poète exalte les vives couleurs, les beautés fraîches et étincelantes de ce matin que l'humanité traverse. La patrie, des cimes des Carpates aux vastes étendues de la mer, le fait songer à l'éternité. Quant aux grandes transformations des années socialistes, elles ont leur source dans la condition nouvelle de l'homme libéré de l'exploitation: « *Homme... / abondance et douceur de miel/ force et dignité* ».

Ailleurs, le tableau que la poésie de Bănuță dessine est celui d'un monde familier, rempli de modestes maisonnettes aux fenêtres égayées par des pots de fleurs, d'êtres qui brodent sous l'affectueux regard de l'aimé, de paysages où un oiseau, léger comme une pensée, se mire dans le frisson du lac, un monde qui trouve son bonheur dans la pureté et la fidélité de sentiments simples mais généreux. Par son vocabulaire comme par son inspiration, la poésie de Ion Bănuță est très accessible, les vers coulent de source et leur chaude résonance n'a rien d'affecté. Son volume, récemment paru, n'a pas encore passé sous les Fourches Caudines de la critique. Le poète Dan Deșliu a cependant eu à son égard de sérieuses réserves, en l'accusant d'hermétisme. Nous ne nous rallions pas à cette opinion; il nous semble que le défaut de *J'ai rappelé l'amour* est plutôt de recevoir toutes choses sans résistance, avec presque toujours le même frisson.

★

Ion Brad est un écrivain jeune d'années et dont cependant le métier artistique est mûr. Analysant le volume *Je lis dans les yeux des enfants*, Ov. S. Crohmălniceanu observe qu'indépendamment des moyens artistiques employés, la valeur du livre réside dans l'évocation d'un univers concret, parfaitement individualisé au point de vue historique, social et moral. Il montre que les coordonnées du lyrisme de Ion Brad doivent être recherchées dans l'émotion avec laquelle le poète, dont la mémoire a fidèlement gardé l'histoire vivement colorée de son village, assiste aujourd'hui aux changements profonds qui transforment le pays entier. Le monde poétique de Ion Brad est celui de la plaine de Transylvanie, hantée par les contes de son enfance, animée aujourd'hui par une vie nouvelle, miraculeuse et pourtant si réelle.

L'arbre, la pierre, l'eau, la légende proclament dans ces vers leur communion avec l'âme du poète profondément lié aux sites qui l'ont vu naître. Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait ici une poésie du passé, de la nature, ou de la tradition. Car, même quand les thèmes pourraient l'entraîner loin dans le passé ou dans l'avenir, le poète cherche un point d'interférence avec le présent, formulant nettement le programme d'une poésie militante. Dans un poème dédié, par exemple, au bonheur, il parle du simple soldat du Parti, responsable du bonheur des autres, qui, par chacun de ses actes, décante et purifie l'eau magique de la satisfaction et de la joie, et la passe par le filtre d'une intelligence et d'un cœur voués aux hommes. A son tour, c'est dans cette générosité permanente et créatrice qu'il trouve son bonheur: « *Seul/ que serais-je sinon la goutte d'eau de mer/ rejetée au rivage/ dont il n'est plus resté qu'une tache de sel/ larme qui sèche aux rides d'un visage* ». Ce que cherchent les vers de Ion Brad c'est à englober la musique des astronefs montant vers les étoiles, le grondement des hauts-fourneaux, le bouillonnement de l'eau dans les écluses, en un mot tout le tumulte de ces années, reflété dans « la richesse du dernier des pauvres: le cœur ».

La critique a accueilli le volume de Ion Brad avec une évidente satisfaction, non sans y souligner quelques lacunes dues surtout à une certaine monotonie d'expression.

★

Nous n'avons fait qu'évoquer sommairement ces volumes de poésie. Ils ont tous entre eux une affinité indiscutable — qu'ils aient le son d'un appel au combat (Beniuc) ou que leurs vers, dynamiques et imprévus, inscrivent leur idée d'un mouvement impétueux comme un élan (Gellu Naum); que leurs vers s'équilibrent par leur sens, comme ces navires auxquels leur lourde charge assure une marche paisible (Aurel Rău), qu'ils choisissent le plus naturellement du monde, pour s'exprimer, le

langage quotidien (Ion Bănuță) ou enfin qu'ils cherchent de nouvelles voies à la mélodie raffinée de la musique populaire (Ion Brad).

Cette affinité n'est pas née du simple fait que les thèmes sont parfois les mêmes (lutte commune, beauté du travail libre, éloge des grandes conquêtes humaines, tableau du pays en pleine transformation etc.) mais de cette chaleur que dégage chaque poème et qui est l'indice d'une profonde confiance dans les valeurs de la vie. Jamais en effet sur ces vers ne se voûte un ciel sombre, compact et sans espoir. Même à certains instants de déroute morale, cette conviction demeure au poète, que dans le monde un printemps répond à chaque automne et que les obstacles ne sont là que pour être surmontés.

RADU LUPAN

2.000 KILOMÈTRES AVEC GRAHAM GREENE

Graham Greene n'aime pas beaucoup les interviews, et, le plus souvent, ni ceux qui viennent s'installer devant lui et, brandissant leur crayon et leur carnet de notes, lui demandent à brûle-pourpoint des déclarations sur la littérature, sur le temps qu'il fait... ou sur les voyages. Voilà pourquoi ce qui suit est loin d'être ce qu'on pourrait appeler une interview; ce sont tout simplement des impressions, des remarques ou des opinions recueillies au cours d'une conversation qui s'est prolongée, souvent interrompue et tout aussi souvent reprise, tout au long des 2.000 km. que nous avons parcourus ensemble, en auto, sur les routes pittoresques de la Roumanie.

Le voyage avait un itinéraire et un programme assez précis, mais la discussion que nous poursuivions nous faisait parcourir les domaines les plus variés et si elle n'a pas toujours commencé par la littérature, elle a fini bien souvent par nous y ramener.

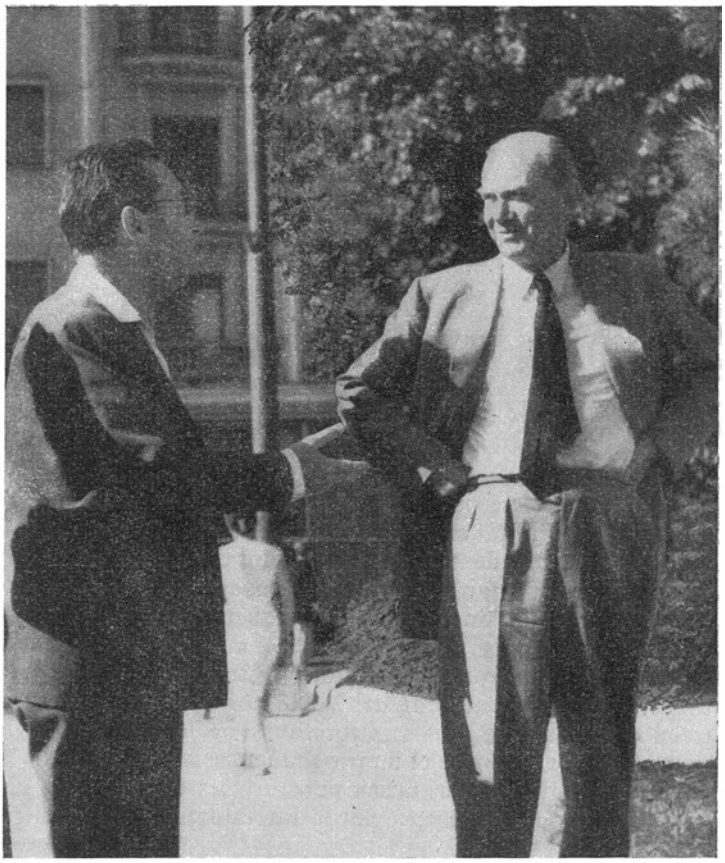
— *Ce qui dans votre pays frappe au premier abord*, dit Graham Greene, *c'est la variété et la beauté du paysage qui ne cesse de changer d'aspect. Des plaines infinies, puis des collines vertes, aux pentes douces, et brusquement les montagnes, boisées et abruptes. Moins rocailleuses que je ne le croyais.*

Nous avions traversé la plaine du Bărăgan, toute dorée en cette fin d'été, et gravissant de vertes collines nous venions de pénétrer dans le défilé de l'Olt. Sur la route taillée dans la roche couraient des lueurs violettes et bleutées, la fin de l'après-midi était là. C'était l'heure où l'on écoute la chanson de l'eau, tantôt calme, tantôt tourmentée. Et comme la lumière commençait à baisser, l'écrivain s'est mis à m'en parler.

— *C'est ce que j'ai aimé ici dès le premier instant : la lumière. La lumière de ce crépuscule, par exemple, qui fait ressembler le feuillage du champ de maïs*

que nous frôlions tout à l'heure à un feuillage d'or; la lumière des bâtiments de Mamaia, la nuit surtout. J'ai beaucoup aimé la vivacité et la gaîté de votre lumineuse Constantza.

J'ai d'ailleurs retrouvé cette lumière, teintée cette fois d'accents dramatiques, lorsque j'ai vu les tableaux d'Andreesco, Luchian, Petrașco ou Ciucu-



Graham Greene et Radu Lupan

renco — des peintres d'une valeur internationale, qui devraient être partout connus et appréciés.

L'auto file, les routes, les paysages se succèdent parfois trop vite, ce qui nous fait penser à un film dont le scénario ne se précise qu'au fur et à mesure. De là, tout naturellement, la discussion glisse vers le cinéma, vers les films inspirés des livres de Graham Greene et les autres aussi. Celui qu'on a fait d'après « Notre agent à la Havane » (dont le scénario appartient à l'auteur lui-même) lui semble meilleur. Le livre, m'apprend Greene, a d'ailleurs inspiré aussi un auteur d'opéras.

Je suis perplexe.

— Pour un « musical »?

— *Non*, explique l'écrivain légèrement amusé, *non, tout simplement un opéra... gai, peut-être. J'attends moi aussi sa sortie avec beaucoup de curiosité.* Pour en revenir aux films, Greene dit qu'il a été extrêmement déçu, et non seulement déçu, mais indigné de la façon dont le message de son roman « Un Américain bien tranquille » a été dénaturé par le film réalisé aux Etats-Unis. *Le cinéma*, dit-il en conclusion, *s'attache aux faits et surtout à leur vérité.*

D'ici à parler de rapports entre littérature et cinéma il n'y avait qu'un pas. Que nous avons franchi... immobiles, seule l'auto continuait à nous emporter toujours plus loin.

Je crois, dit Greene, *qu'en une certaine mesure — je parle pour moi naturellement — j'ai été influencé par la technique du discours cinématographique, comme les écrivains qui nous ont précédés l'ont été par le théâtre et comme ceux de la génération future* — il sourit — *le seront probablement par la télévision. Car, comme je le disais, je crois que le cinéma demeure très attaché aux faits.*

Préoccupé de chercher la meilleure façon de raconter une histoire, j'ai réagi dès l'abord contre les prosateurs qui abandonnaient l'art du conteur, qui délaissaient les faits, Virginia Woolf par exemple. C'est ce qui explique que je ne peux guère goûter « la nouvelle vague » du roman français. Et ceci non seulement parce que ce qui se passe dans ces romans n'est pas très clair, mais parce qu'on n'y sent aucune tension dramatique, puisque les personnages n'existent pour ainsi dire pas.

Nous longeons les majestueuses, les impressionnantes constructions du barrage de Bicaz, nous suivons les rues au souple tracé moderne de la nouvelle ville d'Onești, puis voici le paysage du combinat chimique de Borzești, d'une beauté et d'une élégance si suggestive, si caractéristique pour la technique actuelle. Partout des contours nets et bien définis, l'affirmation décidée d'une beauté limpide, celle des lignes précises. Comme un contrepoint aux paroles de l'écrivain, le décor change sans cesse. L'ombre des grandes forêts court à notre rencontre. Nous descendons vers Brașov.

Graham Greene poursuit son idée qui anime d'ailleurs tous ses romans: il faut orienter la littérature vers la réalité.

— *Il arrive souvent, dans mes livres, que les personnages ou les faits relatés aient pour point de départ des situations réelles. Dans «Un Américain bien tranquille» par exemple, il y a beaucoup de choses que j'ai vécues étant correspondant de guerre en Indochine. Le siège de Phat Diem, le bombardement des villages vietnamiens, la femme tuée avec son enfant blotti tout contre elle, la conférence de presse et beaucoup d'autres scènes encore, ce sont les épisodes d'un reportage, celui d'événements que j'ai vécus moi-même. Seulement*, ajoute-t-il avec un sourire ironique, *il ne faudrait pas qu'on me confonde avec Fowler, le héros du livre... ce serait vraiment un peu trop simple.*

Quand j'ai écrit « A Burnt out Case », reprend-il, *j'ai longtemps vécu dans une léproserie au Congo belge. J'ai jugé cela nécessaire à la vérité du livre, où il y a des situations tout à fait semblables à celles de là-bas. Malgré tous les risques...* (j'attends l'ironie, qui ne tarde pas:) *qui à vrai dire, sont presque inexistants.*

★

Ecrivain et interlocuteur subtil, Graham Greene sait donner à ses paroles des échos plus profonds qu'on ne le dirait à première vue; un courant souterrain semble les traverser qui leur prête des significations multiples.

Comment se fait-il, demandons-nous, que prosateur convaincu, il écrive aussi du théâtre? Greene répond avec une pointe d'ironie: *Pour changer.* La suite de la conversation prouve qu'il s'agit là d'une préoccupation réelle et plus ancienne. Il y a des situations où un commentaire des personnages est nécessaire, où ils doivent être lucidement confrontés avec eux-mêmes ou avec ceux qui les connaissent le mieux — ou croient les connaître. Il nous dit qu'il veut écrire une pièce sur la façon dont on rend la justice dans son pays; ce sera une satire avec des accents tragiques, mais pour l'instant il doit... se décider sur la façon de commencer. *C'est le premier acte qui est le plus difficile.* Greene sourit.

Cela se passait à Cluj, dans le foyer du Théâtre d'Etat, où l'on jouait « Le célèbre 702 » d'A. Mirodan. La pièce lui a plu, il croit qu'elle pourrait être jouée aussi en Angleterre. Il a beaucoup aimé l'intérieur du théâtre, et non sans un léger persifflage à l'adresse de l'architecture « ultramoderne », souvent impropre, des théâtres récemment construits en Occident, il dit avoir retrouvé ici « *une véritable atmosphère de théâtre.* »

★

Un peu partout, au cours de notre voyage, Graham Greene a rencontré des lecteurs et des connaisseurs de son œuvre, qui ont su trouver des paroles chaleureuses pour lui dire leur admiration. Le message humaniste de ses romans a eu pour effet que les traductions de « The Quiet American » et «Our Man in Havana» ont atteint dans la R.P. Roumaine des tirages de masse.

Nous retrouvons cette même conviction humaniste quand, parlant de la fréquente présence de la guerre dans ses livres, Greene nous dit:

— *Oui! D'après moi, entre 1933 et 1939 les écrivains étaient conscients du péril de la guerre. C'était au temps d'Hitler. La guerre menaçait et elle était peut-être difficile à empêcher. Aujourd'hui, je trouve que les écrivains doivent écrire de façon à prévenir toute possibilité d'une nouvelle guerre.*

J'ai vu le camp d'Auschwitz et ce qui s'est passé en Indochine, je sais donc bien ce que sont les horreurs de la guerre.

Un instant, sur le visage de l'écrivain une ombre passe, qui me fait souvenir de la déclaration du journaliste anglais dans « Un'Américain bien tranquille »: « Je hais la guerre ».

— *D'ailleurs,* continue Greene, *les écrivains sont humanistes par profession et leur rôle est d'œuvrer pour que les hommes soient vraiment liés entre eux par l'amitié et la bonne entente.*

Quant à l'amitié et à l'hospitalité que j'ai trouvées en Roumanie, elles me font désirer de revenir chez vous le plus tôt possible.

NOUS CROYONS À LA COMMUNION DES HOMMES

Entretien avec Miguel Angel Asturias

Il s'exprime en une langue pour lui étrangère. Il est loin de l'ambiance, que la pensée elle-même est impuissante à recréer, du continent qui commence au sud de Rio Bravo; et cependant il y a dans l'attitude de cet homme, dans les inflexions de sa voix, dans tout ce qu'il exprime, le chant puissant des étendues sud-américaines. Ce chant aux âpres résonances, issu de réalités tragiques, nous l'avons entendu chez Amado, chez Neruda, chez Guillen encore, il n'y a pas longtemps. Et les yeux, ces yeux dont l'éclat est si étrange, ils ne peuvent appartenir qu'à un Indien, à un descendant de la haute civilisation maya.

...Bien des années en arrière. Paris. Sorbonne. Cours de civilisation maya. Un jeune homme timide, très pâle, se glisse dans l'amphithéâtre: il est en retard. Le professeur, un savant connu, le regarde sévèrement. Et le regard impitoyable continue à poursuivre l'étudiant. Celui-ci se sent complètement perdu. Enfin, voici la fin du cours. Le vieillard descend de sa chaire, va droit à l'étudiant, le pousse dehors et lui demande de le suivre. Long voyage en métro, vers une banlieue parisienne. Une vieille maison à l'escalier étroit, et la fin du « cauchemar » approche. Quand s'ouvre la porte de l'appartement, le professeur crie à sa femme: « Regarde-le, il existe, tu l'as devant toi: c'est un Indien véritable, comme l'étaient ses ancêtres ». A la porte, plus intimidé que jamais, l'Indien: Miguel Angel Asturias.

Il est certain que si l'on veut trouver la source de la profonde authenticité qu'ont les vers et la prose de ce grand écrivain guatémaltèque, il faut la chercher dans cette intime correspondance avec le drame d'un peuple dont il est le descendant. L'authenticité, c'est d'ailleurs l'un des premiers problèmes que notre discussion aborde.

— *A toutes les époques* — la voix d'Asturias est calme, tranquille — *la question a été posée de l'influence que la littérature, la culture en général ont sur l'homme. Mais aujourd'hui...*

Ce n'est plus l'écrivain qui parle, mais le patriote que le sort de son pays préoccupe.

— *...aujourd'hui, chez nous, ce n'est plus une question de théorie, un sujet de travail académique. Les hommes se cherchent dans les pages de nos livres, ils attendent d'elles le faisceau de lumière qui fera éclater les ténèbres où ils vivent. Pour en arriver là, il a fallu premièrement que la littérature sud-américaine devienne* sud-américaine. *Il fallait la déseuropéaniser. Ceci s'est passé peu après 1920, quand nous avons commencé à comprendre l'homme de l'Amérique latine et ses problèmes, à refléter dans nos œuvres la situation de notre continent dans toute sa complexité sociale, économique et politique.*

Nous sommes descendus dans la rue. Nous avons délibérément quitté les courants et les écoles, les mesquines disputes entre groupes. Nous avons abandonné l'abstrait. Dans nos œuvres a pénétré, dans toute sa plénitude, l'homme. La littérature d'évasion de l'Europe occidentale, qui avait son correspondant sud-américain, est demeurée une minorité.

Le ton de Miguel Angel Asturias est autre à présent. Je l'imagine à la tribune, parlant de la littérature combattante ou, comme il le disait lui-même, de la littérature « qui joue le rôle d'un manifeste ». La personnalité d'Asturias réunit à la fois l'homme qui lutte pour une cause, celle de l'indépendance de sa patrie et l'écrivain dont l'œuvre reflète cette lutte.

— *Nous n'avons pas besoin* — continue-t-il — *d'une littérature conformiste, ce qu'il nous faut c'est une littérature de combat. Nos œuvres ne doivent pas amuser, dans le sens étroit du mot, elles doivent devenir des armes aux mains des patriotes.*

— Et le sont-elles réellement devenues ?

— *Le peuple a été le premier à nous comprendre, l'amour qu'il nous prodigue est notre suprême récompense.*

La joie se lit sur le visage de l'écrivain. La foi dans le peuple est source de courage, cette idée il l'a exprimée aussi en vers :

...nous croyons à la communion des hommes
qui croient au peuple.
Seul le peuple peut rendre les hommes libres.

— L'homme intégré à la collectivité ?

— Bien sûr. C'est une tradition indienne. L'individu n'est que la partie d'un tout.

— La mythologie indienne, le folklore local sont une riche source d'inspiration !

— Il faut préciser ici qu'en Amérique latine le folklore n'est pas un simple héritage. Il est vivant, les hommes se trouvent sous son influence. Cette présence contemporaine des anciennes traditions indiennes — je pense au Guatemala — influe non seulement sur la forme, mais aussi sur le contenu de la littérature.

— L'affirmation vaut-elle aussi pour votre œuvre ?

— Absolument. Pourrais-je ignorer la réalité ? Mais les légendes ont des correspondances certaines avec la vie et la nature environnante. Je pourrais les comparer avec ces rêves que l'on fait tout éveillé. De là aussi cette appellation de « réalisme magique ».

— Mais comment exprimez-vous alors votre attitude critique à l'égard de la mentalité encore « mythologique » des héros de ce genre ?

— Par la démystification, la confrontation des symboles mythologiques avec la réalité, la réalité contemporaine. Mon dernier roman est construit dans ce sens. Des divinités autochtones, prises à la mythologie indienne : Cabracan, le dieu des tremblements de terre et Huracan, celui des grands orages, s'affrontent avec Satan et les autres démons chrétiens venus à la suite des conquistadors espagnols. Evidemment le sens n'y est pas seulement mythologique. Derrière les mythes on retrouve la nature, la splendide nature sud-américaine, si variée. Dans ma littérature elle est un personnage central, accablant il est vrai, car chez nous l'homme n'en est pas le maître.

— Vous nous parlez de votre dernier roman. Certains soutiennent que le roman est une forme périmée.

— Pareilles affirmations ne peuvent appartenir qu'à des écrivains... périmés eux-mêmes par rapport à leur époque. Je crois qu'il s'agit surtout de certaines littératures épuisées, qui croient trouver un débouché dans des extravagances de forme. C'est un phénomène spécifique à l'Europe occidentale.

(Une réponse presque identique nous fut donnée, il y a quelque temps, par le grand écrivain islandais Halldor Laxness, lauréat du prix Nobel.)

L'Amérique latine a de grands romanciers parce que leur œuvre est liée à la réalité. Ils sont grands parce qu'ils n'ont pas oublié que l'œuvre littéraire est une œuvre d'art. L'expression artistique — condition essentielle de la transmission des idées, de la communication avec le lecteur — doit correspondre aux exigences de son temps. En ce sens, des changements sont évidemment survenus dans la construction du roman, spécialement en ce qui concerne le relief donné à la psychologie du héros, et les moyens de rendre le moi du personnage plus proche du lecteur. On peut parler à cet égard d'une influence faulknérienne.

— Si je comprends bien, il s'agit d'affirmer plus catégoriquement la personnalité du romancier.

— *Oui. La présence de l'auteur est plus directe. Mais ceci n'est pas seulement une question de forme. La position de l'écrivain y est ainsi clairement exprimée. La prose est aujourd'hui, en Amérique latine, le principal moyen d'expression. On dit même chez nous qu'à présent « on raconte plus qu'on ne chante. » Et que ne raconte-t-on pas ! Les paysans ne sont plus les seuls héros du roman sud-américain. On écrit des romans qui choisissent pour cadre la ville, qui adoptent une position critique vis-à-vis de la bourgeoisie. J'ai moi-même l'intention d'écrire un ample roman sur la situation de la classe moyenne, la petite bourgeoisie, pendant l'invasion étrangère de 1954 qui entraîna le renversement du gouvernement Arbenz.*

La discussion continue. Asturias peint en riches couleurs un tableau sud-américain. Malgré les différences de longitude et de latitude, on ne cesse d'éprouver une impression familière.

— *Cette parenté spirituelle Roumanie - Amérique du Sud* — dit Asturias — *vient du sentiment commun de leur latinité. Une compréhension réciproque est possible. L'effort dans ce sens mérite d'être entrepris, car la circulation des idées, des valeurs spirituelles entre les peuples signifie la paix. C'est une nécessité, pour les sud-américains, de connaître la littérature roumaine. J'ai été surpris de rencontrer dans le roman roumain des problèmes identiques, dans des conditions différentes, à ceux de la prose sud-américaine. Et n'oublions pas le maïs, présent chez vous comme chez nous. L'Amérique latine vit littéralement sous le signe du maïs.*

« Les Moromète », le roman de Marin Preda, est un grand livre, un beau livre. J'ai été très intéressé par la façon dont se posait chez vous le problème dotal. Et puis il y a les livres de Titus Popovici — « L'Etranger » et « La Soif » qui sont admirables. A aucun instant je n'ai eu, en les lisant, l'impression de lire un livre étranger ; c'était la description de problèmes qui me sont familiers, que je comprends. La puissante émotion que suscite le récit de Geo Bogza, « La Nuit de Noël », saisirait n'importe quel mineur sud-américain. Les situations, dans la Roumanie d'hier, ressemblent à celles de la Bolivie d'aujourd'hui, par exemple, où les mineurs vivent des tragédies pareilles à celle que Bogza décrit en analysant si finement la psychologie du héros.

— Il est donc possible d'assurer un « service régulier de correspondance » entre nos deux pays.

— *Il ne s'agit pas seulement de possibilités. Le roman de Zaharia Stanco, « Nu-pieds », s'est taillé un grand succès de critique et de vente en Amérique latine. Les traductions de poésies roumaines en espagnol, faites par Maria Teresa Leon et Rafael Alberti dans une excellente anthologie ont fait connaître les beautés du vers d'Eminesco, d'Arghezi et d'autres poètes roumains contemporains de valeur.*

Et Caragiale ? La satire du grand classique roumain a vaincu non seulement le temps, mais aussi l'espace. La compagnie « Fray Mocho » a représenté

à Buenos-Aires, avec un remarquable succès, la pièce de Caragiale « Une nuit orageuse ». Une traduction espagnole du chef-d'œuvre de Caragiale, « Une lettre perdue », a été publiée.

— Et quelles impressions emportez-vous de notre pays ?

— Un pays bouillonnant de vie, où la joie de vivre se lit sur tous les visages. J'ai été frappé par l'éducation que reçoit la jeunesse. C'est un réconfort que le climat spirituel de la Roumanie nouvelle. Il fait surgir tant de beauté ! Quant à la vaste diffusion de la culture, je peux vous en donner un exemple concluant : j'ai trouvé, dans un village isolé en plein Delta du Danube, une jeune fille qui m'a fait sur mon roman « Monsieur le Président » les plus pertinentes observations que j'aie jamais entendues.

J'arrive ici d'un continent où la vie d'un intellectuel est une dure et incessante lutte pour l'existence — je parle d'un intellectuel probe et honnête. J'ai été frappé, ici, en Roumanie, des voies que le socialisme ouvre si largement au talent pour s'exprimer. Des conditions matérielles ont été créées pour cela. Je crois que la « Maison de la Scînteia » est un combinat polygraphique unique en son genre.

Quant à décrire le paysage roumain! Les mots sont pauvres! Je chercherai pourtant à en trouver pour le livre que j'écris à présent sur la Roumanie et où j'essaierai d'exprimer le plus grand nombre possible, soit des beautés naturelles de ce pays, soit de celles que l'homme socialiste y a créées.

Rencontres à Sinaïa

Les cours de langue et de littérature roumaines

La lumière qui, au crépuscule, filtrait sous une voûte basse, créait là-bas, au cœur de la montagne, dans l'air transparent du soir, des gammes infinies de blanc et de noir aux intensités et aux mouvements différents. L'impression d'assister à la projection d'un film était complétée par le jeu des ombres et des lumières sur les visages des participants, en même temps acteurs et spectateurs du grand metteur en scène qu'est la nature. Et lorsqu'à ce spectacle en images vint s'ajouter le son des *tulnics* (cors des montagnes) il ne fut même plus nécessaire d'annoncer qu'une fête roumaine était sur le point de commencer : le paysage et les appels lancés par l'instrument musical propre aux pâtres des monts Apuseni créaient une ambiance qui sollicitait les vers et les chants de cette contrée. Texte et décors — le vaste décor des Carpates — se complétaient à merveille.

Le programme nous réservait une surprise : les vers d'Eminesco et d'Arghezi, aussi bien que les chants populaires roumains, allaient être interprétés par des jeunes gens venus des Etats-Unis et de France, de Tchécoslovaquie et d'Italie. En effet, nous allions assister à la fête donnée par les participants aux cours de langue, de littérature, d'histoire et d'art du peuple roumain, cours organisés à Sinaïa sous les auspices de l'Université de Bucarest.

...Odette Duval, étudiante à l'Institut de langues orientales de Paris — annonce un « compère » improvisé.

Avec un accent très naturel, sans effort apparent, Odette Duval dit des vers en roumain. L'écho de la montagne porte au loin les chaudes inflexions de la voix de cette Française, sur les traits de laquelle se lit la joie de s'exprimer dans la langue d'un pays qui lui est cher.

— *Ma plus grande surprise,* — nous confiera-t-elle ensuite — *je ne la dois pas au paysage ; celui-ci, je l'imaginais assez exactement. Je me représentais le col d'Oïtuz semblable à ceux des Alpes-Maritimes, et je n'avais pas tort. Le défilé du Bicaz, le Lac Rouge sont pareils à des personnages de contes populaires que tout le monde connaît. La vraie surprise me fut réservée à mon arrivée dans la ville d'Onești, au coucher du soleil. Bien que j'aie insisté, en passant mon examen, sur le fait que la Roumanie d'aujourd'hui se développe rapidement et vigoureusement — en voyant cette cité nouvelle, propre et fleurie, avec ses larges rues et ses usines dressées vers le ciel, j'ai cru à un mirage sur la plaine. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est, au contraire, que Borzești, Onești, Săvinești soient des réalités.*

On prétend que les femmes n'aiment pas visiter les usines. En ce qui me concerne, c'est faux. Un écrivain français a dit que l'usine était une cathédrale moderne. C'est bien mon avis. L'usine représente pour moi une sorte de miracle humain auquel je pense avec une curiosité voisine de la stupeur. Une ville nouvelle, comme Onești, avec ses habitations harmonieuses et ses nouvelles usines, constitue un petit univers où se concentre l'aspect d'un pays tout entier. De cette image émane, selon moi, une indiscutable poésie, une poésie profondément authentique.

Le professeur Louis Michel, de l'Université de Montpellier, qui a déjà participé aux cours de 1961, applaudit chaleureusement.

— *Odette Duval a raison,* nous dit-il. *Par rapport à l'année dernière, d'évidents progrès ont été réalisés. Cette sensation de force et d'énergie qui se dégage de Bicaz et des centres industriels d'Onești et de Borzești, je l'ai moi-même éprouvée à l'occasion des visites que j'y ai faites : j'ai trouvé là des conditions de travail exceptionnelles. Si j'étais ouvrier, c'est dans de telles usines que j'aimerais travailler. Je parlerai de tout cela à mes étudiants. D'ailleurs je dois dire que Montpellier est l'une des villes de France les plus étroitement unies à la Roumanie, parce que votre grand Alecsandri y a habité. J'espère que l'année prochaine un cours de linguistique roumaine sera inauguré à notre Université.*

Ce désir de créer des chaires de langue et de littérature roumaines ou d'amplifier le programme d'études de celles qui existent déjà, nous l'avons encore trouvé chez d'autres participants à ces cours. Par exemple, chez Mary-Ann Ignatius, qui vient elle aussi pour la deuxième fois à Sinaïa. Elle est assistante à la chaire de philologie française de l'Université de Stanford, en Californie.

— *J'ai été si contente de mon voyage et de vos séminaires, que j'ai demandé la création d'un cours de langue et de littérature roumaines à Stanford. Personnellement, j'ai déjà commencé à me préparer. Si vous voulez, je puis parler en roumain. Mais vous allez me corriger, n'est-ce pas ?*

Le reste de la conversation se poursuit en roumain, langue que Mary-Ann prononce d'une voix chantante, avec un accent excellent :

— Mon enthousiasme semble être contagieux. Il existe en ce moment à Stanford plusieurs étudiants qui veulent connaître la Roumanie. A notre avis, il est regrettable que d'aussi grands poètes qu'Eminesco et Arghezi ne soient pas plus connus en Amérique. Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour répandre chez nous le plus possible de connaissances concernant la culture et la vie de la Roumanie. De plus, dans le courant de l'année universitaire 1963—1964 sera créée une chaire de langue roumaine avec des cours de littérature, d'histoire, de géographie etc. Nous espérons organiser également une soirée consacrée à votre pays.

— Quel en sera le programme ?

— Musique populaire roumaine, films documentaires, lecture de quelques morceaux littéraires. Quant à moi, je retourne en Amérique, après ma seconde visite en Roumanie, plus enthousiaste encore que l'année dernière. Chez vous, le niveau de l'enseignement est remarquable. Les foyers d'étudiants sont très beaux et parfaitement aménagés.

Les lumières ont été rallumées. Nous examinons les figures de nos voisins et découvrons une variété de types qui, sèchement exprimée en chiffres, s'énonce ainsi: 133 participants, venus de 25 pays. Une Hollandaise svelte, qui semble directement sortie d'un champs de tulipes, chante en sourdine sur des vers d'Eminesco. Seul le magnétophone pourrait rendre la beauté du chant que cette étudiante venue des Pays-Bas fait entendre dans la langue roumaine la plus pure. C'est un bel hommage apporté à la valeur universelle du grand poète. En ce qui concerne le présent du pays d'Eminesco, la jeune Hollandaise — qui se nomme Catherine Van der Grinten — nous dit:

— J'ai découvert, en Roumanie, un monde nouveau. Rentrée dans ma patrie, je garderai dans mon cœur et dans mes pensées une image vivante et indélébile de la Roumanie, patrie d'un peuple dont les ressources de culture, de sensibilité artistique et d'énergie créatrice sont inépuisables. Je remercie de tout cœur le gouvernement roumain de la possibilité qu'il nous a offerte, à moi personnellement et à mes compagnons Hollandais, de vivre au milieu du peuple roumain, de le connaître et de l'aimer.

Nous sommes certains que notre pays a un ami de plus, et un ami sincère, en Hollande. Mais rien qu'en Hollande ? Sur la scène, voici à présent Enzo Todeschini, étudiant de Milan. Un peu intimidé, mais pour quelques instants seulement, il récite une poésie qu'il a composée ici, à Sinaïa. Elle est consacrée à la Roumanie, « aux habitants de cette contrée que j'aime » *(pe care o iubesc* — dit-il en roumain). Les vers italiens, avec une musicalité toute particulière, évoquent les usines nouvelles, les maisons récemment construites dans les villes, les beaux jardins et les belles jeunes filles de Roumanie. Et le visage du poète exprime clairement la joie qu'il éprouve.

— *La Roumanie* — précise-t-il — *est le premier pays socialiste que je visite. C'est pour moi une expérience vraiment admirable.*

Il est assez probable que l'année prochaine notre interlocuteur composera des vers en roumain. De son propre aveu, les cours auxquels il a assisté ont eu, dans cette direction aussi, un rôle stimulant. Ces cours se composaient d'exposés, de leçons et de séminaires ayant trait aux aspects les plus variés de la culture, de l'histoire et de la géographie roumaines. Chaque réunion a donné lieu à d'intéressants débats, à des échanges d'idées entre des personnalités marquantes du domaine des études romanes. Au programme figuraient des leçons et des conférences faites par les académiciens G. Călinesco, E. Condurachi, P. Constantinesco-Iași, C. Daicoviciu, Iorgu Iordan, M. Ralea, E. Petrovici, Al. Rosetti, Tudor Vianu et d'autres encore. Il est d'ailleurs probable que la plus suggestive de toutes les leçons a été le contact direct avec les valeurs de notre culture.

Je regardais le public qui écoutait jouer le violoniste Stefan Ruha, pendant que celui-ci exécutait, en compagnie du pianiste Ferdinand Weise, une *Sonate* de Georges Enesco. Puisée dans le trésor de la musique populaire roumaine, exprimée en un langage moderne dans l'œuvre d'Enesco, la *Sonate* ne laisse personne indifférent car elle répond à la vibration intérieure de chaque auditeur. Mais le soir, quand des personnes si différentes les unes des autres par leur formation et leurs préoccupations attendaient les premières mesures du concert donné par l'orchestre de musique populaire « Barbu Lăutaru », les organisateurs avaient des émotions. Le Français Prosper André, le Japonais Eiichi Tomoeda ou l'Allemand de l'Ouest Wolfgang Veenker ou la Cubaine Lucila Fernandez allaient-ils comprendre la beauté de cette musique ? Ce ne sont pas les applaudissements seuls qui constituèrent la réponse attendue, mais aussi et surtout la manière dont ces jeunes exécutèrent eux-mêmes, au bout de quelques jours, de la musique folklorique roumaine.

La mélodie « Je languis après nos montagnes, après le Caraïman », chantée en roumain par l'étudiante Dorina Uros (Allemagne de l'Ouest) ou « Que me disais-tu, Gheorghiță ? » chantée par Luisa Valmarin (Italie) ont suscité des moments de véritable joie et concrétisé l'idée que les valeurs nationales d'un peuple sont des facteurs de rapprochement, de connaissance réciproque entre les hommes. Puis, au programme de la fête a figuré une chorale où les voix de 15 jeunes gens et jeunes filles se sont unies pour apporter un hommage de plus à la musique roumaine. « *Je souhaite que tous les orchestres de musiciens professionnels comprennent aussi bien cette musique* » — a dit le grand chef d'orchestre Georges Georgesco, qui se trouvait dans la salle. *Si l'Orchestre Philharmonique de Vienne, que je dirigerai au concert d'inauguration de la saison musicale, comprend comme*

vous les « Danses roumaines » *de Theodor Rogalski, j'en serai enchanté !* »

La musique a également contribué à rapprocher de la Roumanie Norman Fry, étudiant en seconde année à l'Université de Stanford. C'est un jeune homme timide, qui reçoit avec modestie les félicitations qu'on lui décerne. Ecoutez son histoire, que je transcris ici telle qu'elle m'a été contée en roumain par le jeune Californien lui-même :

« *L'étude des langues a toujours présenté pour moi le plus vif intérêt. A l'âge de treize ans, j'ai commencé à apprendre l'espagnol et, dès ma première leçon, j'ai su que, pour le restant de mes jours, je m'occuperai de langues étrangères. Peu après avoir commencé à étudier l'espagnol, j'ai découvert avec enchantement et surprise que de nombreuses langues ont une source commune. Il est étrange, en effet, que deux langues apparemment aussi différentes l'une de l'autre que l'anglais et l'espagnol soient pourtant étroitement apparentées. Je venais à peine de découvrir ce fait, quand je tombai par hasard sur la traduction roumaine d'un texte espagnol. Malheureusement, un enfant de 13 ans ne trouve pas facilement, aux Etats-Unis, des informations sur la langue roumaine. J'ai cherché dans les bibliothèques des écoles, dans les bibliothèques populaires et dans les librairies, avec l'espoir de trouver de plus amples informations quant à cette admirable langue étrangère qui place l'article défini à la fin des mots et présente des formes nominales si compliquées. La fascination de l'élément slave, qui donne à la langue roumaine une saveur inconnue des autres langues romanes est une attraction de plus qui m'a déterminé à en savoir davantage à son sujet. Mais je ne parvenais pas à trouver ce qu'il me fallait. Finalement, le bibliothécaire de notre bibliothèque municipale a écrit à la bibliothèque du Congrès, à Washington, et a obtenu pour moi une petite grammaire roumaine. Mais parce qu'elle ne m'a été prêtée que pour quatre semaines, je n'ai pas eu le temps de connaître assez bien la langue roumaine. Séduit pourtant par cette première impression, j'ai cherché à apprendre le plus de choses sur le pays où cette langue est parlée. La musique folklorique était bien plus facile à trouver, parce que la musique folklorique de tous les pays est très appréciée en Amérique. Je restais des heures entières devant mon phono, les yeux fermés, à écouter des sons étrangers et à imaginer les pentes brumeuses des Carpates, les danseurs mystérieux et l'appel nocturne des bergers conduisant leurs troupeaux. J'ai longuement regardé les cartes, essayant d'imaginer la vie qu'on mène à Bucarest, à Ploieşti ou à Cluj. J'ai rêvé aux eaux bleues de la mer Noire, au sable clair des plages, au murmure irrésistible des vagues qui usent leurs forces à l'assaut du rivage.*

Il y a trois mois à peine, j'ai su que je pourrais apprendre le roumain. A ma grande joie, mon professeur — qui est Roumain — m'a dit que notre Université organiserait l'année prochaine un cours de langue et de littérature roumaines. Et il m'a annoncé que j'étais invité à Sinaïa pour y suivre les cours d'été. L'attente m'a paru bien longue ! Mais aussi, quelle merveilleuse récompense !

Enfin, le rêve caressé pendant neuf ans est devenu une réalité. A chaque mot nouveau que j'apprends, mon amour de la culture roumaine augmente et mon intérêt est à présent si grand que j'éprouve le besoin d'en faire part à d'autres.

J'ai le merveilleux devoir d'ouvrir, pour les autres Américains qui veulent tellement connaître les réalités de ce pays admirable, une porte vers la richesse culturelle infinie de la Roumanie. Voilà donc ce qui me détermine à apprendre le roumain : je veux pouvoir être l'un des futurs propagateurs du superbe folklore, de la musique et de la littérature roumaines, afin que notre peuple puisse connaître et aimer cet art, cette culture qui, au cours des années, a patiemment poli un diamant longtemps oublié, mais qui, à présent, est remis en lumière et offert à l'estime universelle que sans aucun doute il mérite.»

Une même satisfaction est exprimée sans réserve par des personnes pour qui la sobriété est une caractéristique nationale. Mr. Whitworth, un des dirigeants de l'Ecole d'Etudes Slaves près l'Université de Londres, parle sans hâte, cherchant ses mots avec le plus grand soin:

— *C'est un beau pays, qui nous a reçu à cœur ouvert. En plus de l'utilité des cours, j'ai particulièrement apprécié les visites que j'ai faites en Moldavie !*

— Quelle est la plus forte impression que vous avez éprouvée en Roumanie ?

— *Le sentiment du cadre grandiose dans lequel vous vivez.*

J'ai rejoint l'Espagnol Diego Catalan, professeur à l'Université «La Laguna» des Iles Canaries, qui nous avait tenu un exposé sur l'*Atelier historiographique du roi Alphonse X.* Une discussion s'engage sur la polychromie des costumes roumains, que M. Catalan considère comme proche de celle des costumes espagnols. Puis nous en venons à parler de l'art roumain:

— *Je suis un adepte et un admirateur de l'art réaliste, et j'aime constater que l'art réaliste est apprécié chez vous. En outre, j'ai pu voir des réalisations du plus grand intérêt économique et social.*

Diego Catalan n'est pas le seul étranger qui ait présenté des communications dans le cadre des cours de Sinaïa. La possibilité d'y procéder à un échange d'informations et d'opinions sur les problèmes les plus variés de la culture universelle fut aussi une caractéristique des cours de Sinaïa. En une seule matinée, en plus du professeur Catalan, deux Italiens — Mario Ruffini et Giovanni Battista Pellegrini — ont présenté des communications. Palffy Endré (République Populaire Hongroise) a présenté ses « Contributions à l'étude des rapports roumano-hongrois». Mentionnons aussi la communication du professeur V. Artemov (U.R.S.S.), intitulée « La nature communicative du langage».

En écoutant les débats suscités par les différents thèmes qui furent l'objet des discussions, on avait l'impression de voir se réaliser les espérances exprimées, il y a cent ans déjà, par Victor Hugo, qui disait qu'un jour viendrait où le seul champ de bataille serait constitué par... l'esprit ouvert aux idées.

Comme nous rappelions à Mme Rosa Imvriotis, d'Athènes, ces mots que Victor Hugo prononçait à un Congrès, elle répondit :

— *C'est vrai, il y a ici des Russes, des Américains, des Grecs, des Espagnols, des Bulgares, des Japonais ; toutes sortes de conceptions sont représentées à Sinaïa. Et ces gens travaillent côte à côte, amicalement, fraternellement. En assistant à ces cours, je comprends que la paix n'est pas perdue. Durant ces journées, Sinaïa me semble un petit centre qui réalise l'harmonie entre les hommes, ce qu'était Delphes dans la Grèce antique. C'est le séminaire le mieux organisé et le plus utile auquel j'ai assisté. Et j'ai participé à d'innombrables débats internationaux, aussi bien quand j'étais étudiante aux universités d'Athènes, de Paris et de Berlin, que par la suite.*

— *Je voudrais ajouter quelque chose*, intervint alors Vurnas Tasos, écrivain et journaliste grec. *On trouve en Roumanie un climat de calme, de création dans tous les domaines, parfaitement opposé à la nervosité qui règne en Occident. J'ai remarqué qu'on cultive ici l'esprit de l'amitié envers les peuples balkaniques, ce qui nous cause, à nous autres Grecs, une vive satisfaction. Les liens traditionnels entre nos pays peuvent et doivent être développés. Les échanges culturels sont, en ce sens, un important moyen de rapprochement. Dans ce courant général s'inscrivent aussi les cours de Sinaïa.*

...Une Suédoise, qui a voyagé pendant quatre jours en chemin de fer pour arriver chez nous, s'entretient avec l'assistant Cackovski, de l'Université de Lublin. Le Tchèque Karel Sekvent, étudiant à Brno, et Jacqueline Luc-Pupat, étudiante à la Faculté de Lyon (pour l'italien et le roumain), se promettent réciproquement de se rencontrer de nouveau, l'année prochaine, à Sinaïa. Une jeune fille de Léningrad, assistante d'histoire de l'art, après avoir suivi un cours de spécialisation d'un an à Paris, est venue en Roumanie pour compléter ses connaissances. La voici en conversation avec le poète américain Peter Vierek, qui, à la suite des voyages qu'il fit à Moscou dans le cadre de l'accord culturel soviéto-américain, s'intéresse tout particulièrement à la culture russe. Et ce ne sont là que quelques instantanés surpris à la fin de la fête à laquelle nous avons assisté, instantanés qui illustrent l'idée exprimée par Mme Imvriotis.

Le magnétophone prend la place des artistes et nous fait entendre le tango sud-américain, le madison de Broadway, la valse viennoise et la dynamique *pacianga* cubaine.

Peter Vierek ne danse pas. Assis dans un fauteuil, les regards perdus au loin, dans la nuit, le visage envahi par une barbe épaisse, le poète fait penser à un « beatnik ». Mais cette fois encore les apparences sont trompeuses.

— *Les « beatniks » sont une sorte de révoltés que tout le monde accepte. Cela ne peut donc pas constituer une révolte*, dit Vierek.

— La poésie est donc pour vous une forme de révolte?

— *Je l'espère. Mais je voudrais que d'autres la jugent, pas moi.*

Le poète est modeste. La plus haute distinction américaine pour la littérature, le Prix «Pulitzer», lui a été décerné pour un volume de poésies, traduit d'ailleurs en plusieurs langues.

— *Quelques-unes de mes poésies ont été publiées à Moscou. Je connais du reste assez bien et j'apprécie les œuvres de poètes comme Soloukhine, Vinokourov et, en premier lieu, Martynov. Je suis heureux, à présent, d'entrer en contact avec la littérature roumaine. Les poésies que j'ai lues sont empreintes d'un vibrant humanisme. Eminesco est, évidemment, un poète de valeur mondiale. J'ai aussi apprécié la ligne très personnelle de l'architecture roumaine moderne.*

— Nous savons que vous avez étudié aux Universités de Harward (Etats-Unis) et d'Oxford (Angleterre), et que maintenant vous faites un cours d'histoire européenne et russe au Holyoke College. Que pensez-vous des séminaires de Sinaïa?

— *Ils sont particulièrement intéressants et je regrette de ne pas connaître la langue roumaine. J'ai assisté à de nombreuses rencontres internationales. Partout, comme ici, les hommes de l'Est et de l'Ouest, malgré leurs divergences politiques, ont été d'accord en ce qui concerne la nécessité absolue de la paix.*

— *D'accord!* souligne le professeur Carl Theodor Gossen, qui s'est joint à notre groupe.

M. Gossen, un romaniste bien connu, professeur à l'Université de Vienne et directeur de l'Institut de philologie romane dans la capitale autrichienne, complète:

— *Il est à souhaiter que le plus grand nombre possible de « romanistes de l'Ouest», si je puis m'exprimer ainsi, assistent aux cours de Sinaïa. Chacun de leurs participants quitte la Roumanie nanti d'une documentation exceptionnelle.*

— *C'est vrai*, dit Youri Zaïmtchikovski, professeur de langue roumaine à l'Université « Lomonosov » de Moscou. *Les cours organisés à Sinaïa ont été intéressants et nous seront utiles dans notre travail futur. Nous avons réussi, du même coup, à faire de nouvelles connaissances et à développer les relations que nous entretenions déjà avec un grand nombre d'hommes de culture de Roumanie.*

Quand ces lignes paraîtront, les cours auront commencé depuis longtemps à Léningrad et à Lyon, à Stanford et à Varsovie, à Milan et à Sofia, à la Havane et à Hambourg, à Londres et à Leipzig. Dans tous ces centres universitaires et dans bien d'autres encore, la Roumanie, la culture roumaine, les hommes et les paysages de notre pays se sont acquis de nouveaux amis. Des amis sincères, qui ont connu la Roumanie nouvelle, la Roumanie d'aujourd'hui.

Profils

Ion Agîrbiceanu a 80 ans

par **MIRCEA ZACIU**

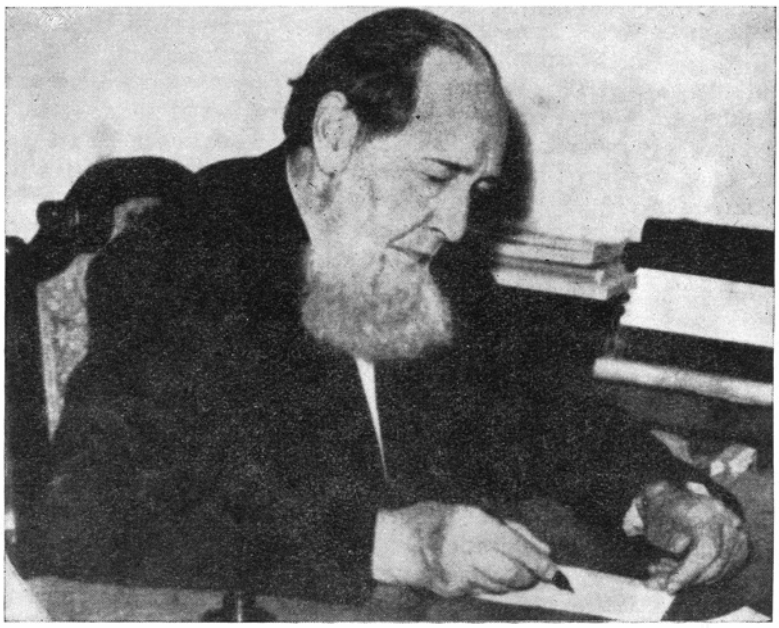
Menant une vie retirée, laborieuse, pleine de modestie, Ion Agîrbiceanu a réalisé, aux côtés de ses grands contemporains Mihail Sadoveanu, Gala Galaction et Liviu Rebreanu, une œuvre massive. Mais ce n'est que de nos jours et par suite de la révolution socialiste que la littérature de Ion Agîrbiceanu est véritablement connue, appréciée et comprise, selon l'esprit humaniste de ses aspects les plus représentatifs. La critique de naguère, ignorant ou minimisant — au nom d'un esthétisme aristocratique et blasé — le réalisme souvent vigoureusement dénonciateur, ainsi que le souffle généreux de l'écrivain, a relégué celui-ci dans l'ombre des notoriétés de l'époque. Tenu un certain temps à l'écart du mouvement littéraire proprement dit, Ion Agîrbiceanu a continué à suivre sa vocation, en dépit de l'indifférence officielle, soutenu, il est vrai par les liens qui, d'une manière permanente, le rattachaient au mouvement profond de la vie elle-même, à la multitude des hommes simples qui, dans l'amertume de leur existence tourmentée, nourrissaient l'espoir d'un monde plus juste.

★

L'homme et l'œuvre ne peuvent être compris en dehors du cadre transylvain et de l'histoire de cette province où Agîrbiceanu a vu le jour. Alors que la majorité des écrivains qui débutaient aux environs de l'année 1900 ont quitté de bonne heure le territoire de la Transylvanie pour s'établir à Bucarest (Coșbuc et Slavici en premier lieu, puis Goga et Liviu Rebreanu), Agîrbiceanu, lui, si l'on excepte les années de la première guerre mondiale, est resté sur le sol natal. Il fut à bien des égards le représentant de cette région dont la physionomie et l'évolution sont très particulières, par suite de son caractère historique et aussi du fait que, pendant mille ans, la Transylvanie fut soumise à un joug étranger. Voici ce qu'on peut lire à ce sujet dans le II-e volume de l'ouvrage « Din istoria Transilvaniei » (De l'histoire de la Transylvanie) : « *La lutte de libération sociale et nationale contre l'oppression exercée par les grands propriétaires fonciers et les bourgeois hongrois, contre la monarchie austro-*

hongroise, constitue le trait dominant de l'histoire sociale et politique de la Transylvanie après 1867. Dans cette lutte, la nation roumaine, qui était la plus nombreuse, a assumé le rôle principal. Sa lutte a été partie intégrante de celle qui était menée pour le parachèvement de l'unité du peuple roumain ».

Provenant d'un milieu paysan aisé et ayant acquis, dans sa famille, le respect de la culture, Agîrbiceanu a fréquenté le lycée de Blaj à une époque où y régnait un vif intérêt pour les revues et les écrivains de Jassy et de Bucarest.



Au cours des années d'étude qui ont précédé le séminaire théologique (l'écrivain se destinait, en effet, à la prêtrise), il lit divers recueils de folklore, les contes populaires d'Ispiresco, la prose de Nicou Gane, les poésies de Grigore Alexandresco et d'Alecsandri ; mais il est surtout fasciné par la musique enveloppante des vers d'Eminesco et, dans le domaine de la prose, par le rire tonique de Creangă. La sérénité, la bonne humeur qui se dégagent de chacune des pages de l'œuvre du grand Creangă, constitueront un ferment précieux pour celui qui nous a donné, depuis les années 36 jusqu'à ce jour, des « Souvenirs » écrits de main de maître, images d'une enfance différente et autrement contée que celle de Creangă, mais où se retrouve le singulier écho de ce dernier. Parallèlement, le lycéen de Blaj s'intéresse au mouvement littéraire de Transylvanie. Ses débuts dans la littérature furent accueillis par des publications locales et par la revue *Luceafărul* (L'Etoile du matin) (qui paraissaiten roumain, à Budapest). Ces périodiques comprenaient, en plus de quelques grands noms, les œuvres d'une série d'écrivains plus modestes sur le plan esthétique, mais intéressants par leur orientation, et qui influencèrent Agîrbiceanu. Prenant

Slavici pour modèle, les collaborateurs de la revue *Luceafărul* étaient préoccupés par les idées sociales du moment. Même si les solutions qu'ils préconisaient pour les problèmes sociaux les plus aigus étaient fausses, l'intérêt qu'ils témoignaient aux préoccupations et aux aspirations des masses n'en constituait pas moins un côté positif et un stimulant fécond. Un autre trait d'union entre Agîrbiceanu et ses contemporains de Transylvanie fut ce que Liviu Rebreanu appelait l'« *éthicisme*» des prosateurs transylvains (non seulement roumains, mais aussi hongrois et saxons). « *L'art de ces écrivains* — écrivait Liviu Rebreanu — *n'est jamais un simple jeu de sons, de mots ou d'intentions. L'écrivain de Transylvanie, plus peut-être que celui de toute autre région, se sent en permanence lié au sol natal, et considère l'art comme un apostolat. Voilà pourquoi cette littérature reflète elle aussi plus fortement qu'une autre l'âme du peuple, ses aspirations, ses joies et ses espérances*». Un des caractères propres aux écrivains de Transylvanie sera donc le désir de rendre la vie d'une manière réaliste, de l'exprimer notamment par les procédés de la narration et en insistant sur les buts éducatifs de la littérature. En assimilant l'expérience de ses prédécesseurs, Agîrbiceanu a acquis un souffle épique incomparablement plus vaste, un lyrisme au timbre inédit, témoignant aussi d'un goût pour la fresque de vastes dimensions, inconnu de ses devanciers, et d'une inépuisable énergie créatrice. Ainsi, sa prose a gagné assez rapidement un contour particulier, qui n'a fait que se préciser au cours des années. Par cet accent original, elle s'intègre dans le circuit des valeurs nationales aux côtés de celles des autres figures représentatives de son temps, — de Sadoveanu, par exemple. Agîrbiceanu avoue du reste à plusieurs reprises le véritable culte qu'il voue à l'art de son grand contemporain, déclarant que l'œuvre de Mihail Sadoveanu ne lui a pas seulement été précieuse pendant ses années d'apprentissage, et qu'il n'a jamais cessé, même durant les années de pleine maturité, de suivre avec la plus vive admiration l'exemple de cet écrivain. Le chercheur actuel peut déchiffrer, à la lumière de cette confession, non seulement un apparentement de nature strictement littéraire, mais aussi une courbe évolutive parallèle. De même que l'auteur du *Hachereau* (Sadoveanu), Agîrbiceanu a conservé toute sa vie, en dépit des limites imposées par sa formation théologique, une attitude démocratique, patriotique, manifestant son horreur à l'égard des politiciens bourgeois, du fascisme et de la guerre.

★

En pénétrant dans la grande arène de la littérature roumaine, l'œuvre d'Agîrbiceanu écrite avant la première guerre mondiale a contribué à multiplier les liens séculaires entre la vie spirituelle de la Transylvanie et celle des autres régions habitées par les Roumains. Slavici avait évoqué, à la lumière de son art, le monde « de chez lui », de la contrée de Șiria et de Crișana, ainsi que des territoires limitrophes du Banat. Dans la poésie de Coșbuc avaient jailli avec impétuosité les paysages et les hommes du nord de la Transylvanie, ceux-là même que nous allons retrouver après 1912 dans la prose de Rebreanu. Avec Agîrbiceanu devait pénétrer dans la littérature roumaine l'image — bien délimitée du point de vue ethnographique, historique et linguistique — de la plaine de Transylvanie, du bassin aurifère situé dans les monts Apuseni, ainsi que des environs de Sibiu. Avec ses écrits, la ville transylvaine prend une

large place dans la littérature roumaine. Agîrbiceau décrit particulièrement la vie de la bourgeoisie d'avant 1918 et celle de l'entre-deux-guerres. Il sera le premier à évoquer l'existence menée par les petits employés des bourgs de Transylvanie, de même que l'agitation politique, les luttes nationales, les conflits toujours plus aigus fondés sur des intérêts de classe opposés, les drames de famille déclenchés par l'ascension rapide de la bourgeoisie roumaine de Transylvanie. Tout cela devait constituer un vaste panorama, mais ce projet n'a malheureusement pas été couronné d'un total succès. Parmi les ouvrages de cette catégorie se détache spécialement *Les sectaires*, excellent roman-pamphlet visant un certain monde politique et saisissant sur le vif, presque à la manière d'un reporter, les tares des partis bourgeois transylvains de l'époque. La suite de « problèmes » citadins que l'on trouve dans les autres romans (et ils sont nombreux) demeure — artistiquement parlant et malgré un bagage documentaire très exact — d'un intérêt plus réduit.

Tout au contraire, la vie des campagnes est rendue par l'auteur d'une manière intense et troublante, dans sa réalité morale en premier lieu, mais aussi dans la structure sociale et économique du moment historique dépeint ; elle est caractérisée par une différenciation toujours plus accentuée des classes, par une séparation marquée entre paysans travailleurs et koulaks. Bien que ce tableau ne soit pas non plus dépourvu d'images quelque peu estompées, il est toutefois l'un des plus amples témoignages littéraires portant sur le village transylvain de ce temps. En effet, dans le domaine de la prose, la Transylvanie a été le « fief » d'Agîrbiceanu, tout au moins dans l'étape qui va des événements narrés par Liviu Rebreanu dans son roman *Ion*, avant la première guerre mondiale, jusqu'aux scènes reconstituées dans *L'Etranger* et *La Soif* par Titus Popovici (durant la deuxième guerre mondiale). L'intuition de l'historien Nicolae Iorga s'est avérée exacte. En 1929, bien qu'il n'appréciât l'œuvre d'Agîrbiceanu que d'un point de vue étroitement national, il prophétisait : « *C'est une grande injustice qui lui est faite, et un jour viendra où nous nous apercevrons de l'importance de notre dette envers le véritable continuateur de Slavici dans ces régions de la Transylvanie . . .* ».

Tenace, méthodique, tirant son aliment des sèves de la vie immédiate, Ion Agîrbiceanu a publié au cours des années plus de 80 volumes de contes, récits, nouvelles et romans, comprenant des thèmes et des types extrêmement variés. Après quelques tentatives poétiques à la manière de Coșbuc (celui-ci, auteur des *Ballades* et *Idylles*, était autrefois le poète préféré de la jeunesse studieuse de Transylvanie), tentatives qui n'eurent pas de lendemain, le poète cède la place au prosateur. C'est dans le feuilleton du journal *Drapelul* (Le Drapeau) de Lugoj, dans les pages de *Unirea* (L'Union) de Blaj, de *Răvașul* (L'Ecrit) de Cluj et, enfin, dans *Luceafărul* de Budapest, que le conteur fait son apprentissage. Son premier livre, imprimé en 1905 sous le titre *A la campagne*, comprend non seulement le fruit des années de formation, mais aussi les signes annonciateurs d'un talent en pleine maturité. C'est un livre romantique, avec certains accents réalistes dans la manière de rendre les conflits et de traiter les portraits, mais les solutions y sont encore ostensiblement mélodramatiques *(La voix de la douleur*, *Costea le forestier*, *La Vengeance*, *Le Voleur)*. La profonde humanité des figures n'exclut pas une note de jovialité et de lyrisme, *(Le caporal* ou *Coula Mereutz)*, le tout filtré par l'aura des sou-

venirs ou — dans *Dan le messier* — par une atmosphère de ballade qui fait penser au Sadoveanu de *Cozma Răcoare*. Dans *Costea le forestier* se manifeste l'întérêt de l'écrivain pour la prose sombre, pour les destinées implacables, pour les amours interdites et d'une intense coloration romantique, telles qu'on les retrouvera dans ses écrits de l'âge mûr, par exemple dans *Le pope Man*, *Le gendarme*, *Les pharaons*, etc. Dès à présent, son talent de portraitiste est indiscutable. La dimension épique coexiste, dans ce volume, avec la notation réaliste de l'élément quotidien et le côté anti-héroïque surpris dans l'existence sociale. Les modestes intellectuels des campagnes menaient une vie à peine différente de celle des paysans. La misère des travailleurs de toutes les catégories, soulignée avec un accent d'amertume, et qui se mêlait étroitement, dans la Transylvanie d'alors, à la misère nationale, affecte des formes dramatiques dans *La voix de la douleur*. On y voit la désagrégation du village « patriarcal » et une paupérisation toujours plus intense, reflétées dans des monologues incisifs ou résultant du conflit lui-même. Bien que les causes proposées pour déchiffrer le phénomène enregistré — la ruine des petits propriétaires — soient erronées, et que l'analyse psychologique ne soit pas des plus profondes, la figure humaine revêt déjà, dans ce volume, une grande diversité; le fil de chaque récit nous mène vers les principaux filons que l'œuvre future va faire pleinement fructifier.

Les recueils qui suivent: *Deux amours*, *Dans la classe cultivée*, *Dans les ténèbres*, publiés à la veille de la première guerre mondiale, dénotent la maturation rapide du talent du prosateur, sans exclure totalement les éléments romanesques ni le choix d'une solution facile, mélodramatique, chaque fois que les limites du monde rural sont dépassées. Les conceptions rétrogrades de la « classe cultivée », avec le dilemme du « devoir » (qui fait l'objet d'un ample débat dans *Deux amours*), jugulent la veine épique, le talent authentique de celui qui, à la même époque, publiait *Fefeleaga*, *Luminița*, ou encore une suite mémorable de nouvelles : *Dans les ténèbres*, où se trouvent des scènes évoquant la misère atroce du bassin aurifère de Transylvanie. L'écho de lectures de Dostoïevsky et de Léonid Andréiev s'y fait sentir ; de même l'admiration pour Flaubert transparaît dans certaines pages de *La loi du corps* ou dans bien des portraits d'« âmes simples », depuis Fefeleaga jusqu'à la vieille Mîia, l'aïeule Iova, le père Viron ou le chantre Vintilă. Une humanité torturée par la plus atroce pauvreté, en proie à des maladies effroyables, ayant une hérédité chargée, mais rêvant toujours d'atteindre le bonheur et la joie, exhibe ses plaies physiques et morales. Les récits : *Gheorghiuț*, *Fișpanul*, *L'enfant de Chiva*, *Vîrvoara*, *Prăginel*, constituent une galerie de portraits dans le style de Goya, traités au fusain, en lignes sommaires mais essentielles ; ils contiennent des vérités et des avertissements troublants pour les responsables de ces souffrances collectives. Une chaleureuse compassion enveloppe les destinées des humbles, auréolant la douleur et opposant la noblesse morale des opprimés au monde cupide qui les environne. La soif de l'or, le tragique dénuement des travailleurs des mines d'or sont présentés dans quelques récits où l'inspiration folklorique se mêle à une sombre facture romantique (*Le mauvais génie des mines*, *La vallée du diable* etc.). C'est tout différemment que le prosateur décrit l'existence des actionnaires de ces exploitations minières ou des propriétaires des mines aurifères.

Après avoir connu la vie dantesque des mines, l'écrivain revient à sa solitude d'Orlat, près de Sibiu, dans un tout autre paysage naturel et social. Il se souvient des années passées parmi les « travailleurs de l'or », de tout ce qu'il y avait observé, des ravages opérés dans la vie des hommes par suite de la pénétration brutale des rapports capitalistes dans le milieu rural. Quelle est l'origine du « mal » sur la terre, de l'iniquité sociale, des douleurs muettes, de la misère la plus effroyable? Ces questions poursuivent Agîrbiceanu des années durant. Selon sa propre expression, il porte pour la vie la trace de leurs morsures. C'est ainsi qu'a pris naissance l'idée du roman *Les Archanges*, épopée de l'or dans un village perdu au fond des forêts des monts Apuseni.

L'écrivain avait déjà essayé, en 1912, d'écrire un roman sur un thème similaire, une sorte d'« éducation sentimentale » (dans le sens flaubertien) mais le dénouement dramatique avait déplu à ses supérieurs ecclésiastiques. Il s'agit de *La loi du corps (Histoire d'une vie)*, où, dans les efforts déployés pour évoquer une passion torturée et « coupable », qui ne trouve le salut que dans la mort, se perçoivent des échos de *Madame Bovary* et d'*Anna Karénine*. L'analyste ne néglige pas l'arrière-fond social de ce drame individuel et reconstitue le tableau de la vie urbaine en Transylvanie à la fin du siècle dernier, que troublait les luttes électorales aussi bien que les rivalités nationales accentuées par la rapide ascension de la bourgeoisie roumaine. Mais la gaucherie de la construction n'échappe guère à l'historien littéraire, pas plus que le goût encore tenace chez l'écrivain pour le romanesque et le mélodrame. Par contre, le roman *Les Archanges*, publié en feuilleton dans la revue *Luceafărul* en 1913, puis en volume l'année suivante, frappe par la rigueur de la composition, par la maturité de la vision sociale, par la dénonciation de certaines lois qui gouvernent le monde de l'argent. Ce qui s'impose également, dans ce roman, c'est le fait que l'auteur a, de la manière la plus suggestive, porté au premier plan une série de types authentiques, comme Iosif Rodean, personnage balzacien, et les autres actionnaires de la Mine des Archanges, emportés par le tourbillon vertigineux d'un enrichissement rapide. Création d'envergure, *Les Archanges* se placent, par leur thème majeur, par leur relief psychologique et social, par l'authencité des figures et des conflits, sur le même plan que le roman *Mara* de Slavici, et ouvrent la voie du roman roumain contemporain.

Pendant la première guerre mondiale et dans les années qui ont suivi, l'écrivain donne une réplique à son roman *La loi du corps*, en écrivant, dans les limites orthodoxes de la morale chrétienne, *La loi de l'esprit*. Cette réplique ne présente pas un intérêt littéraire notable, mais au contraire, marque par rapport aux *Archanges* une régression sous tous les points de vue. Le réalisme y cède le pas à la morale chrétienne et les moyens artistiques sont sommaires.

Les événements se rapportant à la guerre impérialiste retiennent cependant une fois de plus l'attention de l'observateur, de l'écrivain réaliste qu'est Agîrbiceanu. Suscitant son indignation contre le génocide, ils l'amènent à fraterniser avec la cause des humbles, de ceux qui, sans défense, étaient précipités dans un absurde massacre dont les profiteurs directs demeuraient, à l'arrière, les propriétaires des mines et des domaines. Nous songeons notamment à la série de contes *Le vendredi de la passion*, *Scènes de guerre*, *Mon père*, *Si seul !*, *Abri pour une nuit*, et au récit plus ample intitulé *Les derniers jours du capitaine Pîrvu*.

Le sentiment de déception provoqué par les réalités de l'après-guerre, la conscience toujours plus claire des sacrifices imposés à la masse au profit d'une poignée de privilégiés, animent le volume intitulé d'une manière significative *Déception* (1924), ainsi que de nombreuses nouvelles publiées durant la troisième et la quatrième décennies de notre siècle, à mesure que, sous la pression des événements historiques, s'opéraient dans la pensée de l'écrivain des clarifications décisives. Dans les recueils de nouvelles *Des hommes étranges*, *Une infidèle*, *Dans un pied d'eau*, *Le déluge noir*, *Le péché*, *Dinu Natului*, *Onu*, *Histoire d'une émigration*, *Une journée mémorable*, reparaît le village roumain, dépeint par Agîrbiceanu dans sa réalité douloureuse, sous les couleurs sombres que lui inspire le processus social décrit plus haut : l'accentuation de l'exploitation dans les campagnes. Le point de vue de l'écrivain quant à la vie sociale de l'entre-deux-guerres devient plus radical vers les années 40, sous l'influence conjuguée du péril fasciste, des luttes héroïques de la classe ouvrière, des efforts fournis par les représentants des idées avancées en vue d'élargir le front de la littérature réaliste, démocratique. Agîrbiceanu nous apparaît, entre 1930 et 1944, comme l'un des défenseurs les plus convaincus du réalisme dans la littérature. Dans ce but, il expose en 1932 sa profession de foi esthétique, témoignage éloquent de son attitude progressiste, très proche des protestations anti-décadentes formulées par Sadoveanu, Liviu Rebreanu, Gala Galaction. Aux précisions apportées par Agîrbiceanu dans *Confessions* correspond sa création littéraire de l'époque, surtout si l'on tient compte de la position nettement critique adoptée par le prosateur dans ses deux romans satiriques : *Les comptes de Saint-Pierre* (1934) et *Les sectaires* (1938). Les *Souvenirs* parus en 1940, suite lyrique dénotant une grande fraîcheur dans le choix des images et une délicatesse poétique remarquable, constituent la réponse donnée aux permanentes chicanes de la critique formaliste. Les ouvrages écrits pendant la guerre (1940—1944) — dont certains n'ont été publiés que de nos jours — marquent à nouveau une prédilection pour la peinture de la vie transylvaine, tendance qui, si on la compare au passé, se caractérise cette fois par une grande lucidité et par un art plus poussé. On y trouve nombre des notations critiques qu'inspirent à l'auteur le fascisme et la discrimination raciale *(Les pharaons)*, de même que l'écroulement des valeurs de la société bourgeoise *(Le gendarme*, *Hommes et moments*, *Les vagues et les vents)*. Cette dernière œuvre présente, pour la première fois dans la prose d'Agîrbiceanu, un personnage communiste dont les arguments ébranlent la conscience du paysan prolétarisé Ion Roșu, faisant pénétrer dans son cœur la parole de feu de la Révolution. Dans *Le Saint* (ouvrage non publié), la comédie de Maglavit [1] et de ses profiteurs directs est dénoncée dans le même esprit que celui des *Sectaires*, c'est-à-dire traitée sur le mode grotesque, caricatural.

★

Dans la période qui, en Roumanie, a suivi la Libération, et particulièrement après 1950, l'écrivain affirme impétueusement ses qualités originales ; vivacité du ton, optimisme spontané, lyrisme pur, candeur de l'évocation. La présence active de ces qualités — sensibles dans *Images des monts*

[1] En 1936, dans la commune de Maglavit, un berger illettré disait « avoir vu Dieu et s'être entretenu avec lui »

et des plaines, *Pages du livre de la nature* — est le résultat d'une sérénité morale de l'auteur, guéri de l'amertume qui avait envenimé son existence à l'époque de la guerre et des crimes fascistes. Son travail inlassable — en dépit de l'âge qui pèse sur ses épaules — a reçu une impulsion nouvelle grâce à l'élargissement de son horizon social et esthétique, à son contact avec la vie socialiste, avec les idées et les principes qui guident aujourd'hui l'art et la littérature de son pays. La parole de l'écrivain est accueillie dans des revues littéraires comme *Tribuna* et *Steaua*, *Gazeta Literară* et *Luceafărul*. Agîrbiceanu reconnaît dans le socialisme la victoire de la raison et de la justice, et dans l'épanouissement de la littérature roumaine d'aujourd'hui l'une des conséquences sociales les plus fructueuses de la libération des énergies créatrices dans le cadre d'un régime affranchi de toute exploitation.

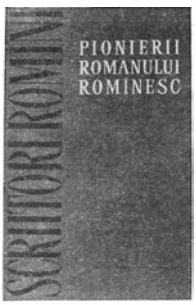
Agîrbiceanu salue dans le monde socialiste d'à présent l'acte justicier de l'histoire, qui venge le cruel destin de tant de héros de ses ouvrages, le destin de Fefeleaga et de la vieille Mîia, de « l'homme à la vie brève » et des « travailleurs de l'or », ainsi que de tous ceux qui furent écrasés « dans les ténèbres ». En rappelant les mérites de l'œuvre d'Agîrbiceanu, nous rendons hommage à l'écrivain réaliste dont les pages respirent un humanisme chaleureux, un amour sincère et intarissable des travailleurs, des hommes à l'âme simple et généreuse.

Le grand public, les fidèles lecteurs d'Agîrbiceanu, jeunes ou âgés, vouent une constante affection et une estime particulière à ce remarquable prosateur de la littérature roumaine. Exprimant des sentiments unanimes, le régime démocratique populaire a depuis longtemps réparé l'injustice faite autrefois à Ion Agîrbiceanu, en lui accordant la place qu'il mérite et en lui conférant les honneurs qui lui sont dus. L'Académie de la République Populaire Roumaine le compte parmi ses premiers membres et, récemment, à l'occasion de son 80ème anniversaire et de ses 60 années d'activité littéraire, l'écrivain a été solennellement fêté et a reçu l'une des plus hautes distinctions de notre Etat, l'Etoile de la République Populaire Roumaine.

Vient de paraître

Les pionniers du roman roumain

(Editions Littéraires)



L'intense et large action entreprise dans le but de mettre en valeur notre patrimoine littéraire conformément aux principes marxistes-léninistes englobe des secteurs multiples. Interprétant et appréciant selon leur vraie nature les œuvres des précurseurs, elle se propose d'explorer certaines zones moins bien connnes, de remettre au jour des écrits oubliés ou qui, dans le temps, passèrent inaperçus. Dans le cadre de ces préoccupations, le roman roumain du XIXe siècle a fait lui aussi, au cours des dernières années, l'objet de recherches compétentes et sérieuses de la part des critiques et des historiens littéraires roumains.

Ce qu'il faut préciser dès l'abord, c'est que l'étude du roman roumain du siècle dernier ne s'est pas limitée aux analyses et aux discussions théoriques. Afin d'offrir aux masses de lecteurs la possibilité de connaître plus exactement la manière dont le roman est apparu et s'est développé dans la littérature roumaine, les Editions Littéraires ont publié un recueil de textes intitulé *Les pionniers du roman roumain*, ouvrage présenté et commenté par Ştefan Cazimir.

Les romans roumains de la période initiale figurent dans cette anthologie par ordre chronologique. Après un fragment de *L'histoire d'Aleco*, de Ion Ghica, viennent les pages écrites par Mihail Kogălniceanu en 1850 sous le titre *Les secrets du cœur*, puis des fragments d'un ouvrage de Al. Pelimon, *Les brigands et le hadji* (1853), premier écrit paru chez nous sous le nom de roman. Les romans de 1855, année fertile en productions de ce genre, sont représentées dans les pages de l'anthologie par *L'intendant Baptiste Veleli* et *La chaumière de Măriuca*, de V. A. Urechia, par les *Soirées d'automne à la campagne* de A. Cantacuzin et par *Manoïl*, de Dimitrie Bolintineanu. On y trouve également d'amples extraits d'*Elena*, le second roman de Bolintineanu (1862), *Un bohème roumain* de Pantazi Ghica (1860) et *Les Don Juan de Bucarest*, ce dernier publié sans nom d'auteur, en 1861, mais attribué également à Pantazi Ghica, ainsi que des extraits de romans appartenant à la série des « Mystères », tels que *Les mystères du mariage* de C. D. Aricesco, *Mystères bucarestois* de I. M. Bujoreanu et *Les mystères de Bucarest* de G. Baronzi, tous publiés entre 1861 et 1863.

Les premiers romans roumains ont paru, comme on l'a vu, après la révolution de 1848 et principalement dans la

période de l'Union des Principautés Roumaines. L'esprit patriotique, né de l'affirmation du sentiment national, de même que les aspirations démocratiques, se répercutaient aussi, bien entendu, dans le domaine des lettres, et réclamaient la création d'une littérature originale, dotée de l'arsenal de tous les genres littéraires, dont l'un des plus populaires est le roman. Par ailleurs, la révolution ayant été vaincue, les écrivains éprouvèrent le besoin, pour soutenir plus avant leur idéal progressiste, de présenter la société de l'époque en de vastes tableaux, afin d'en dévoiler au mieux les tares et les aspects les plus sombres. En effet, presque tous les auteurs mentionnés ont participé activement à la révolution de 1848 ou, du moins, ont été les partisans et les propagateurs sincères des nobles idéaux qui animaient l'époque.

Dans leur grande majorité, ces premières tentatives de romans dans la littérature roumaine ont un contenu social et patriotique par excellence. Il est intéressant de noter que, dans tous ces écrits, l'esprit critique des auteurs est uniquement dirigé contre les classes exploiteuses — souvent même avec une véhémence enflammée — cependant que les hommes appartenant aux autres catégories et classes sociales, tels que les paysans, les petits artisans, les humbles fonctionnaires, sont considérés avec sympathie et compassion. L'étude de mœurs, abordée par Mihail Kogălniceanu dans son roman *Les secrets du cœur*, plus tard par Pantazi Ghica dans *Un bohème roumain* et surtout dans *Les Don Juan de Bucarest*, a pris une plus grande extension et une direction critique précise dans les œuvres de Dimitrie Bolintineanu, *Manoïl* et *Elena*. Le roman à contenu social est inauguré par V. A. Urechia avec *La chaumière de Măriuca*, ouvrage qui, s'inspirant de *La case de l'oncle Tom* de Harriet Beecher-Stowe, dépeint en des images d'un profond réalisme l'asservissement des tziganes et des paysans corvéables, tout en plaidant chaleureusement pour leur libération. C'est également V. A. Urechea qui a introduit dans notre littérature le roman historique, en publiant *L'intendant Baptiste Veleli*, dont l'action se situe au début du XVIIe siècle. Ce roman est spécialement intéressant par le fait qu'il attribue aux masses populaires un rôle actif dans le déroulement de l'action.

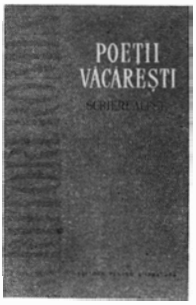
Afin que le lecteur soit en mesure de connaître le contenu intégral de chaque roman, l'auteur de l'anthologie a procédé judicieusement en reliant entre eux, par des résumés détaillés, les différents passages reproduits.

L'anthologie *Les pionniers du roman roumain* représente dans son ensemble une réelle contribution à la connaissance des principales étapes du développement de notre littérature au XIXe siècle.

Teodor Virgolici

LES POÈTES VĂCĂRESCO: **Œuvres choisies**

(Editions Littéraires)



Dans l'histoire de la littérature roumaine, les poètes Văcăresco sont les premiers à donner à la poésie le caractère d'une préoccupation et d'une activité autonomes. Jusqu'à eux, la poésie était entremêlée d'histoire et de philosophie (chez Miron Costin et Dimitrie Cantemir), de religion (chez Dosofteï), ou presque entièrement asservie à des intentions didactiques et moralisatrices. Certes, on écrivait des vers, mais il n'existait pas à proprement parler de poètes, de sensibilités dominées par le besoin de « communiquer », au moyen de la poésie, certaines vibrations personnelles. Les

Văcăresco sont les premiers chez nous à découvrir les vertus de la poésie quand il s'agit de traduire des pensées et des sentiments fermés à d'autres moyens d'expression et qui exigent un langage particulier. Doués d'une conscience nette de leur vocation, les Văcăresco s'efforceront — en se détachant graduellement de leurs modèles — de buriner chacun leur propre profil lyrique.

La série de ces profils est inaugurée par Ienăchiță Văcăresco, dont la vie s'est écoulée entre 1740 et 1797. Connaissant parfaitement plusieurs langues (le grec, le latin, le français, l'italien, l'allemand, le turc), c'était l'un des hommes les plus cultivés de la société de son temps. Il occupa des postes importants dans l'appareil d'Etat et de hautes dignités lui furent confiées, mais la passion qu'il vouait à la culture ne l'a jamais quitté. Auteur d'ouvrages d'histoire pleins d'érudition, d'une grammaire et de plusieurs dictionnaires, il s'est manifesté dans tous ces domaines comme un précurseur. C'est dans sa grammaire que l'on peut trouver la plupart de ses poésies. Ienăchiță Văcăresco met en vers ses réflexions sur le comportement humain dans différentes circonstances et particulièrement sur le plan de l'amour, qu'il considère en général comme une source de souffrances discrètement avouées. Une réelle émotion préserve ces vers de tout caractère didactique, leur conférant le don d'émouvoir, même lorsqu'ils tendent à prendre l'aspect de maximes moralisatrices.

Les continuateurs de Ienăchiță sont ses propres fils, Aleco et Nicolae. Né vers 1769, Aleco meurt dans des circonstances mystérieuses', alors qu'il vient à peine d'atteindre la trentaine. A cet âge, il n'était encore parvenu à fructifier, de l'héritage paternel, que la veine sentimentale. On le retrouve sans cesse préoccupé par l'image de sa bien-aimée. Désirant se la rendre propice, il exalte sa beauté en un style de tendre et platonique euforie sentimentale. Quand ses ressources personnelles ne lui sont plus d'aucun secours, il entreprend de traduire des œuvres de la poésie lyrique greque, notamment anacréontique, se laissant souvent envahir par une langoureuse affectation élégiaque. L'influence d'Anacréon perce également dans les vers de son frère cadet, Nicolae (1784—1825), moins bouillant cependant dans les effusions de son cœur. Nicolae Văcăresco scrute le monde et médite sur le déroulement de la vie, invoquant la nécessité de l'espoir. Une énergie jusqu'alors inconnue se manifeste dans sa poésie par suite de son contact avec la création folklorique.

Le registre poétique le plus ample et la production la plus féconde devaient appartenir au 'quatrième Văcăresco, à Ianco, fils d'Aleco, qui allait en quelque sorte compenser, par une longue et prodigieuse existence, la rapide disparition de son père. Il vécut entre 1792 et 1863, mais son activité littéraire prit fin en 1848, date à laquelle il publia un massif recueil de vers. Comme son grand-père, il acquit tout jeune une vaste culture. La connaissance de plusieurs langues — notamment du français, de l'allemand, de l'italien — lui donna la possibilité de parcourir les œuvres importantes des littératures prestigieuses, et aussi de déployer une activité soutenue de traducteur. Chez lui, la poésie dépasse les limites de sa propre personne et capte les échos substantiels des grandes préoccupations de son époque.

La corde amoureuse, sensuelle et galante ne cesse de vibrer sur la lyre de Ianco Văcăresco, mais d'autres, qui viennent s'y ajouter, sont accordées de manière à toucher la sensibilité et la pensée du lecteur. La chanson patriotique, la satire, la ballade civique, l'ode et l'élégie sont cultivées pour exprimer

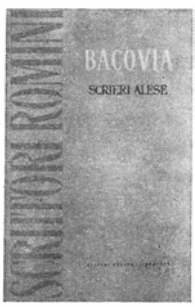
les préoccupations du poète, toujours intéressé par le progrès de la société et, sous l'influence des idées répandues au siècle des lumières, mêlé à toute une série d'actions novatrices. Bien qu'il n'ait pas entièrement abandonné les modèles classiques dont se sont inspirés ses précurseurs, sa réceptivité s'est enrichie de la connaissance d'écrivains plus récents. De Pétrarque, en passant par Goethe, il arrive à l'impétueux Byron, qu'il cite dans l'une de ses poésies. Il sait être tour à tour un vitaliste bucolique et un visionnaire plein de fantaisie il passe de la description allégorique à des réflexions délicates, de la note lyrique à une évocation épique grandiose, parfois dramatique.

Les quatre poètes Văcăresco ont écrit à un moment où la littérature nationale était encore au berceau. Ils ont le mérite d'avoir stimulé son rapide développement et d'avoir contribué d'une manière substantielle à l'adoption d'un langage souple, élastique, propre à l'expression artistique d'un contenu toujours plus complexe. Souhaitant le réveil du peuple et l'ascension de celui-ci à un plus haut degré de civilisation, ils lui ont révélé la possibilité de se connaître par le truchement de la poésie et de traduire, par ce moyen aussi, des pensées et des sentiments. Les mérites aussi bien que les traits caractéristiques de chacun des poètes Văcăresco sont mis en lumière — avec un esprit critique développé et une claire vue d'ensemble — dans l'ample étude introductive écrite par Al. Piru pour cette anthologie attentivement composée par Elena Piru.

Geo Şerban

GEORGE BACOVIA: **Oeuvres choisies**

(Editions Littéraires)



Il est indéniable que le plus intéressant de tous les symbolistes roumains fut George Bacovia. Supérieur aux autres par le fond social et critique de ses ouvrages exprimant la révolte unanime des exploités et des opprimés contre le régime bourgeois-agrarien, George Bacovia (1881—1957) est l'auteur d'une œuvre particulièrement originale et représentative de notre poésie de l'entre-deux-guerres. Avec l'intuition aiguë d'un déshérité de l'ancien régime, George Bacovia a compris combien précaire et surtout combien étouffante était l'existence dans la société roumaine dominée par les classes exploiteuses; il a su communiquer, usant de moyens extrêmement simples mais toujours très suggestifs, le caractère tragique de cette existence, en même temps que la révolte qu'elle suscitait.

Le héros lyrique de Bacovia est le proscrit désespéré vivant dans une agglomération misérable, ni ville ni village, où tout se fane, s'étiole, s'effiloche, se décompose. Au-dessus de ce bourg planent des nuées de corbeaux annonciateurs du désastre total et, plus menaçants encore, dirait-on, de lourds nuages de plomb d'où tombent d'interminables, de monotones, d'exaspérantes pluies froides qui font pénétrer l'humidité dans les murs des maisons branlantes, qui font pourrir les arbres et mourir les tuberculeux.

Geôle et cimetière, asile de phtisiques crachant leur sang et de fous qui, s'ils n'errent au hasard, cherchent en

vain la possibilité d'une évasion; cité de prostituées squelettiques, hideuses, et de pâles ouvrières minées par des maladies incurables; de jeunes gens sans jeunesse et d'adolescents souffreteux, ou encore de femmes hystériques dont l'opulence, le luxe et l'immoralité jettent un défi à la douleur générale — le bourg suffocant est enseveli sous des amas de neige, pendant l'hiver, comme au fond d'une immense tombe, cependant qu'en été la canicule sévit, telle une maladie, décomposant chaque particule de la matière.

Cette cité horrible, dépeinte dans les couleurs les plus sombres—le noir, ou le noir associé au blanc, le gris, le violet intense et le rouge du sang qui s'écoule des abattoirs, maculant la neige—est l'empire de l'inertie. Le silence pesant l'écrase comme une dalle mortuaire. Dans un tel cadre, le moindre geste, à peine esquissé, a l'air d'une rébellion, et chaque son, si ténu soit-il, est amplifié par un écho qui semble violenter l'oreille. En automne et au printemps, « *au travers de vieux murs tout prêts à s'écrouler* », dit l'auteur, on entend la toux sèche des tuberculeux, pareille à un triste roulement de tambour, et l'on est obsédé par le crépitement sans fin de la pluie. La cloche de l'école elle-même ne rend pas un son joyeux, mais fait au contraire un bruit sinistre ; les cuivres de la fanfare militaire crèvent les tympans; les pianos des vierges hystériques émettent des mélodies funèbres et l'orgue de barbarie exhale des sanglots caverneux. Les arbres ne bruissent pas, mais poussent des soupirs déchirants, le vent se lamente et gémit, l'automne larmoie et l'hiver pleure, — toute la matière « répand des larmes ».

Dans l'univers de Bacovia, tout se désagrège et, au fond de ce cachot en train de s'effondrer, l'homme ne se retrouve plus, s'éloigne de soi, devient étranger à lui-même. La tentative d'évasion par l'amour est vouée à l'échec, l'amour n'étant — comme tout le reste, sous le régime bourgeois — qu'un ignoble marché.

Exprimant les souffrances des multitudes malheureuses, le poète devient un porte-parole de leur indignation. Bien que lui-même inapte à l'action, dépourvu de l'élan optimiste du combattant, il constate avec satisfaction que sa défaite n'est pas celle de tous, « *Car on entend déjà, dans ce monde d'erreurs, / Les échos de la révolte et de la douleur* ». Ailleurs, il enregistre « *un chant à la gloire d'un autre printemps* », murmuré par les masses opprimées. Doutant de son propre avenir (Bacovia a souffert non seulement de la misère, mais aussi d'une inexorable maladie), il est néanmoins convaincu du triomphe de ce printemps où le bourgeon « *frais* », « *blanc* » et aussi « *rose* » deviendra « le magnifique avenir » de la classe ouvrière. Bien plus, le poète — reprenant presque mot pour mot l'appel enflammé de l'*Internationale* — invite ceux qui instaureront ce « *printemps* » à accomplir avec fermeté leur noble mission. C'est pourquoi lorsque notre peuple, libéré du fascisme, a conquis le pouvoir et détruit le monde dont Bacovia avait dénoncé la pourriture, le poète a pu affirmer avec émotion: « *Toutes mes prophéties politiques se sont réalisées. Je suis heureux* ».

Expression de la sensibilité et de la mentalité de cette catégorie d'intellectuels qui, haïssant les classes exploiteuses, témoigna sa sympathie au drapeau de la classe ouvrière, mais ne se joignit pas effectivement à la lutte de cette dernière, la poésie de Bacovia a une valeur sociale qui tient surtout à son caractère dénonciateur, protestataire, et moins à une force mobilisatrice véritablement révolutionnaire.

Le volume récemment publié est plus riche que ceux publiés précédem-

ment. Il contient en effet une série de poésies inédites, dont quelques-unes oubliées dans certaines revues de l'époque. Précédé d'une ample introduction, sorte de synthèse sur la création du poète, due au critique O. S. Crohmălniceanu, ce recueil comprend aussi une évocation de la vie de Bacovia, œuvre de la poétesse Agatha Grigoresco-Bacovia, femme du poète, ainsi qu'une abondante bibliographie également établie par elle.

Eugen Luca

MIHAÏL SEBASTIAN: **L'accident**

(Editions Littéraires)

Romancier, auteur de nouvelles, dramaturge et publiciste, Mihaïl Sebastian (1907-1945) s'est imposé comme un authentique créateur de valeurs artistiques, comme un écrivain qui, dans l'entre-deux-guerres, a consciemment adopté une position en tous points opposée à la littérature décadente, morbide, qui prédominait alors. Sa conception idéologique et artistique a évolué, il est vrai, d'une manière assez sinueuse, mais dans la période de sa maturité, à l'époque de la dictature fasciste et de la dernière guerre, où il a créé la plupart de ses pièces et quelques importants écrits en prose, tel son roman *L'accident*, l'auteur a opté pour une attitude positive, avancée, en collaborant à diverses publications progressistes, puis au journal « Romînia Liberă » qui paraissait dans la clandestinité. L'essentiel de son œuvre écrite durant cette période transmet un message profondément humain, un ardent désir de vivre, et tâche de répondre aux grands problèmes et aux préoccupations majeures des hommes de l'époque, à leurs aspirations à une existence honnête et digne. Traversée par le souffle du réalisme, l'œuvre de Mihaïl Sebastian, notamment son théâtre, comporte d'évidentes critiques à l'adresse de la société bourgeoise, dont Sebastian n'a jamais pu accepter les réalités.

Le roman *L'accident*, paru pour la première fois en 1940, fut considéré alors uniquement comme un « roman psychologique » sur un thème sentimental. Les tribulations du jeune avocat Paul sur le plan amoureux constituent, en effet, le sujet proprement dit du roman; mais projetées par l'écrivain sur l'arrière-plan éthique de la société roumaine du temps, elles dégagent un sens qui mérite d'être retenu, car il dépasse le cadre d'une banale histoire d'amour.

Ann — jeune femme peintre à cause de qui Paul traverse une douloureuse crise de dépression morale — est le produit typique de la morale et du milieu bourgeois. Après une courte période initiale de juvénile enthousiasme, elle sombre dans l'immoralité et dans la trivialité, dans l'hypocrisie et le mensonge. On la voit prête à se vendre à n'importe quel homme qui, par sa fortune ou sa situation, est en mesure de lui assurer des succès immérités et de satisfaire ses caprices de femme frivole. La succession des événements permet à l'auteur de démontrer d'une manière convaincante que la décadence d'Ann est déterminée par l'ambiance dans laquelle elle vit et se complaît, par les lois morales de la société bourgeoise.

Ecœuré du lamentable comportement d'Ann, Paul devient apathique et froide-

ment indifférent. Il réussit cependant à retrouver son équilibre et sa fermeté d'âme au cours d'un voyage dans les montagnes, par un hiver splendide. Retiré dans un paisible chalet, Paul est amené, sous l'influence d'une jeune institutrice, Nora, à goûter pleinement au charme de la nature, à participer avec enthousiasme aux sports d'hiver, à laisser pénétrer le soleil et la lumière dans son âme. En revenant de la montagne, Paul se sent un autre homme;- son âme est guérie, fortifiée, il considère la vie avec courage et audace.

Bien sûr, la solution à laquelle recourt Mihaïl Sebastian — l'évasion des héros au sein de la nature — ne résout pas, pratiquement, un problème social dans son essence et qui, partant, ne peut trouver qu'une solution sociale: la transformation radicale d'une société corruptrice, incapable de satisfaire les aspirations de l'homme. Ce qu'il faut cependant retenir, ce qui donne au roman sa réelle valeur, c'est le fait que Mihaïl Sebastian condamne ouvertement la morale bourgeoise et — rendant la santé morale à son principal héros — suggère clairement sa confiance dans les possibilités de régénération de l'homme.

T. V.

ION MARIN SADOVEANU: **Le Taureau de la Mer**

(Editions de la Jeunesse)

Le Taureau de la Mer est un des noms de Poseidon, auquel les habitants d'Histria se préparent à dédier un temple et un culte parallèle à celui, plus ancien, d'Apollon, devenu, selon eux, quelque peu inefficace. Nous voici donc en pleine antiquité, sur le territoire de la Dobroudja, dans la cité d'Histria, au nord de Constanza (Tomi en ce temps-là). Mais les disputes religieuses ont toujours eu un motif réel économique et politique; cette fois aussi, l'établissement du nouveau culte de Poseidon n'est au fond qu'une diversion que certaines couches sociales ont inventée pour prévenir les révoltes commençant à gagner aussi les artisans et pour distraire, du grand malheur qui les menace, l'attention des citoyens. En effet, le sable s'acharne à obstruer lentement le port (et finira, beaucoup plus tard, par séparer complètement Histria de la mer Noire). L'intrigue du roman, palpitante et compliquée, à laquelle s'ajoutent un conflit de famille et des amours passionnées, nous révèle les formes que prend à Histria la lutte sociale. Il y a d'un côté l'aristocratie, maîtresse de la cité grâce à l'ascendant qu'exerce dans l'ombre sur le faible tyran Theodotos, le riche et habile Gennaios, que la noblesse vient d'adopter; de l'autre, l'opposition démocratique, divisée en plusieurs groupes qui finissent par s'unir. Un groupe d'esclaves révoltés, sous la direction d'un vieillard, Aetos, se sont enfuis de la cité et ont occupé les pêcheries du Delta du Danube. Le jeune Zoltes a soulevé les esclaves daces qui travaillaient sur les terres des nobles histriotes. Histria est ainsi privée de son commerce de poisson et de celui de blé, base de son exportation; la famine est là qui la guette. A l'intérieur de la cité, les artisans conduits par Homericus se préparent eux aussi à lutter pour leurs droits que les tyrans ont transgressés. Mais l'attention de l'écrivain s'arrête surtout sur le groupe conduit par Gennaios le jeune. C'est sur lui,

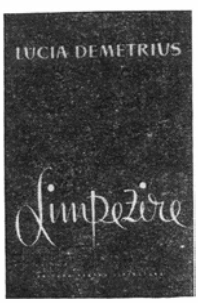
du reste, que s'ouvre le livre. D'Athènes, où il conduit la succursale commerciale de son père, le jeune homme prépare son départ vers sa cité natale, où il doit ramener, à bord du navire *Amaryllis*, les marchandises achetées aux Grecs. Formé à l'école de la démocratie et fortement influencé par Thrasybule (stratège, marin, géographe, naturaliste, architecte et surtout, l'un des chefs démocrates), le jeune homme veut obtenir l'adhésion d'Histria à la ligue maritime athénienne. Aussitôt rentré, il se heurte à l'opposition aristocratique histriote, dont le représentant principal est son propre père. Chassé de la cité, le jeune homme réunit les groupes d'Aetos, de Zoltes et d'Homericus sous un commandement unique, puis, au moment même où la flotte de Thrasybule paraît sur les eaux du Pont Euxin, il déclenche l'attaque générale, renverse la tyrannie et instaure la démocratie — événement qu'Aristote devait enregistrer dans sa *Politique*.

L'écrivain fait preuve d'une connaissance exacte et minutieuse de l'époque. Chacune des nationalités qui peuplent la Scythie Mineure (la Dobroudja d'aujourd'hui): Grecs, tribus daces, Scythes, est caractérisée, avec relief et une grande richesse de détails, par ses coutumes, sa façon de se vêtir, etc. Tout ce qui s'attache à ressusciter l'époque s'intègre naturellement à l'intrigue du roman. Celle-ci, dont nous avons évoqué les lignes principales, est animée par des épisodes qui tiennent le lecteur en haleine.

La principale qualité artistique du livre est certainement l'habileté de l'écrivain à reconstituer, en tableaux minutieux et suggestifs, les différents aspects de la vie à cette époque. L'auteur de *Fin de siècle à Bucarest* a une sensibilité particulière pour les densités de la matière, de sorte que non seulement la mer, mais l'air même prend pour lui une valeur picturale. Les éléments deviennent fluides, onctueux, lourds ou translucides. Le huitième chapitre, celui de l'épidémie dans la cité, est particulièrement impressionnant avec son atmosphère saturée de couleurs et de miasmes. Peintre à la riche palette, Ion Marin Sadoveanu évoque en images suggestives, d'une remarquable force visuelle, le quartier des potiers d'Athènes, un combat de pirates sur la mer, une procession religieuse à Histria, un spectacle de mimes devant la foule, le déroulement des jeux sportifs dans la cité, le faste de la flotte athénienne défilant sur les eaux du Pont Euxin et surtout la mer, à laquelle l'auteur revient sans cesse avec une inépuisable nostalgie.

Paul Georgesco

LUCIA DEMETRIUS: **Clarification**
(Editions Littéraires)



Clarification est un volume d'anthologie. L'auteur, Lucia Demetrius, y a réuni quelques-unes des meilleures nouvelles écrites au cours de son activité de prosateur, et ce choix, opéré sur quatre ou cinq volumes, leur confère une valeur représentative.

A les comparer avec certains écrits — *La Grande Fugue*, *Destins*, etc., publiés avant la guerre — on comprend mieux l'évolution de l'écrivain (qui est aussi un excellent auteur dramatique) et aussi le chemin qu'elle a parcouru, la contribution qu'elle a su apporter au développement de notre prose réaliste.

Clarification nous donne ainsi l'occasion d'apprécier à nouveau quelques-unes des qualités les plus solides, les plus durables de la prose de Lucia Demetrius.

La plupart des nouvelles trahissent la préoccupation dominante de l'écrivain dont l'œuvre a toujours mis les problèmes éthiques au premier plan. Elles analysent, dans un esprit humaniste, la lutte de l'ancien et du nouveau sur le plan moral, les combats où s'affrontent ce qui est humain et ce qui cesse de l'être, la générosité et la mesquinerie, la pureté et la turpitude.

Le passé y est représenté par quelques types caractéristiques de l'ancienne société et de ses travers. L'égoïsme rapace qui s'étale dans *Notre cher petit Georges* s'allie très bien avec l'hypocrisie des personnages d'une autre nouvelle, *Une journée importante*. Les situations qui y sont peintes, quoique différentes, confirment une même vérité: c'est que, par delà son apparence civilisée, la société fondée sur l'exploitation est rongée par la cupidité, le cynisme et la trivialité.

L'examen auquel le prosateur soumet le régime passé nous amène notamment à conclure que ce régime rejetait les véritables valeurs spirituelles. Dans un climat qui encourageait le mercantilisme et la fraude, toute aspiration pure était condamnée à l'étouffement. C'est ce que prouve, avec tant de force de suggestion, la remarquable nouvelle *La dernière Tauber*. Le docteur Tauber, aurait voulu rester honnête vis-à-vis de soi-même et choisir librement la voie qu'il veut suivre. Mais l'attrait d'une existence confortable, s'écoulant dans l'opulence, sans tourments ni soucis, le fait abandonner la liberté tant rêvée. Tauber épouse, pour sa dot, une femme stupide, absolument incapable de le seconder dans ses élans et dans ses recherches.

Les seuls instants de bonheur, le dr. Tauber les trouve hors du cercle de richards repus où sa femme l'attire. Son amour pour sa collaboratrice, Mlle Weber, une infirmière, l'aide à s'évader de l'atmosphère étroite et mesquine qui règne dans son ménage. Par la pureté de leur sentiment, tous deux s'élèvent au-dessus de la morale philistine du monde où ils se meuvent. Lucia Demetrius nous fait comprendre combien dure était la vie de ceux qui essayaient de préserver leur dignité morale dans ce monde clos de toutes parts, comme un aquarium. *La dernière Tauber*, une des plus grandes réussites du genre dans notre littérature réaliste-socialiste, exprime une protestation vigoureuse, un véritable réquisitoire contre l'ancienne société qui rendait l'homme étranger à sa véritable essence.

De nombreuses pages du livre soulignent la présence de la vie actuelle, surprise en pleine offensive. Une série de nouvelles dont *Une guérison miraculeuse*, *La Crue*[1] etc., mettent en lumière des hommes qui ont secoué le joug de l'exploitation. Il y a là comme un hymne élevé au travail, à la domination des souffrances personnelles par le don conscient de soi-même aux intérêts de la collectivité. Dans *La mort du bienheureux*, Pavel Ştefanesco, médecin bactériologue, lutte pas à pas contre une maladie atroce, décidé à combattre la mort tant qu'il lui restera un souffle d'énergie. Chef d'un laboratoire dans un sanatorium de tuberculeux, Pavel Ştefanesco considère que rendre à la vie ses semblables qui souffrent est pour lui une obligation.

C'est toujours dans le milieu médical que Lucia Demetrius choisit un de ses autres personnages, une simple infirmière de nos jours. Le geste courageux

---

[1] Parue dans la «Revue Roumaine» no. 3/1961

par lequel celle-ci sauve des enfants de la noyade marque sa transformation: elle est devenue un être conscient, mûr, et une perspective nous est ouverte sur le développement futur de l'héroïne, qui veut se montrer digne de la vie nouvelle qui l'a libérée.

Avec un chaud et lumineux lyrisme, Lucia Demetrius crayonne des figures de communistes et de travailleurs d'élite, dans le comportement desquels elle cherche toujours à faire ressortir l'invincible force d'une haute morale.

Souligner la victoire de l'éthique communiste qui, dans les rapports quotidiens, renverse les obstacles suscités par l'ancienne mentalité ou la résistance de certains éléments du passé, est un des mérites, et non des moindres, de Lucia Demetrius. A ce point de vue aussi, la lecture de *Clarification* est à la fois attrayante et instructive.

H. Zalis

REMUS LUCA: **Une histoire d'amour**

(Editions Littéraires)

Le héros, Gheorghe Vidrăsan, est un homme âgé, ancien mécanicien de locomotive, vieux militant du Parti Ouvrier Roumain, qui détient une charge importante dans la ville de T., en Transylvanie. Le roman n'est rien d'autre qu'une... conférence que Vidrăsan tient aux jeunes travailleurs de la fabrique « Mureşul » sur la morale prolétarienne, conférence qui dès le début devient une confession, l'histoire même de sa vie de combattant. Pendant trois heures, Vidrăsan, ému, évoque devant les jeunes gens l'activité du club socialiste de T., la première grève à laquelle il a pris part (1909), sa première arrestation, l'atmosphère qui régnait pendant la première guerre mondiale dans l'ancienne Autriche-Hongrie (qu'il a parcourue, en tant que mécanicien de locomotive, de long en large), les manifestations populaires à Vienne et Budapest — écho de la révolution russe qui venait d'éclater — et ses propres combats dans les rangs de l'Armée Rouge hongroise.

Revenu chez lui, en Transylvanie, le héros reprend la lutte dans d'autres conditions. Il raconte les événements politiques liés à la formation du Parti Communiste, puis à sa mise hors-la-loi par les partis de la réaction, l'activité conspiratrice pour laquelle il doit quitter sa famille, la ville et, muni de faux papiers, accomplir différentes missions pour le parti, puis une nouvelle arrestation, sa vie dans la prison de N., et, enfin, le retour chez lui après la libération du pays de sous le joug fasciste. Il ressort, de cette énumération même, que la vie de Vidrăsan a été bien remplie, et particulièrement dramatique. Au fil des pages son caractère prend un vif relief: c'est un homme énergique, un peu trop impulsif mais capable de se maîtriser, de résoudre à l'improviste des situations complexes et surtout animé d'un dévouement sans bornes envers la classe ouvrière, à laquelle il sait faire don, avec une simplicité émouvante, de ce qu'il a de meilleur.

Pour la première fois de sa vie — et à son propre étonnement — Vidrăsan s'entendra raconter son grand, son unique amour non seulement à d'autres gens, mais à une salle comble. Les regards et les réactions de ses jeunes

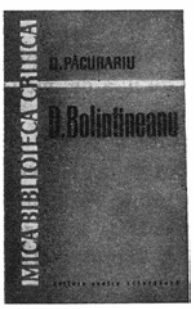
auditeurs l'encouragent à continuer. Son histoire d'amour est mêlée à la lutte politique et ce qui la rend dramatique ce sont justement les dures conditions que cette lutte lui impose. Cet unique et dramatique amour, fait de séparations et d'attentes nécessaires, de revoirs trop courts et intensément vécus, éclaire tout le roman. C'est un amour passionné dont les souffrances ne sont pas dues à la nature même du sentiment, mais sont imposées par l'adversité des circonstances.

La critique a souligné que tous les épisodes du livre n'ont pas la même valeur littéraire. Cependant, par delà ces inégalités, ce qui assure le succès du roman c'est le caractère du héros central, caractère qui s'élabore lentement, mais sûrement, à travers les épisodes mouvementés d'une vie intense. Ce qui rend le héros digne d'attention, ce ne sont pas seulement les situations tendues qu'il traverse, mais aussi le naturel et l'intelligence avec lesquels il réussit à les dominer. Chez Vidrăsan, l'héroïsme est si spontané que l'attitude militante lui semble la seule possible. L'écrivain fait entrer en scène de nombreux personnages secondaires; les uns traversent tout le livre, d'autres disparaissent quand leurs chemins et celui de Vidrăsan se séparent. Nous retenons parmi eux quelques figures que Remus Luca sait camper d'un trait sûr: un procureur autrichien, Tothfalusi Brodi, un policier sadique, Mandaké Mateesco, un pâtre révolutionnaire, Vasile Pop et de nombreuses figures d'ouvriers. Remarquable, de même, l'amitié tortueuse et pourtant constante qui lie entre eux le héros et Ion Cîndea, un personnage intéressant et original.

Un autre mérite du roman nous semble être celui d'avoir su rendre réel le personnage collectif de la solidarité ouvrière, de la conscience de classe. Par de petits faits significatifs, des discussions, des commentaires, donc par des procédés complexes, Remus Luca réussit constamment à créer la puissante impression d'un personnage collectif et toujours agissant, qui est la masse ouvrière elle-même. L'écrivain sait animer une rue des faubourgs, des groupes de syndicalistes, de grévistes ou de manifestants, en sorte qu'ils constituent, dans le déroulement de l'action, une présence vivante et efficace. Le héros du livre, Gheorghe Vidrăsan, devient ainsi l'expression, plus lucide et plus conséquente, mais l'expression quand même, de la masse, de sa classe et non pas un individu isolé, qui jouit de facultés exceptionnelles et dénoue des situations elles aussi exceptionnelles. Le style, sobre, sec, aimant la synthèse, fait encore ressortir la tension dramatique des faits, la gravité des problèmes. Dans l'ensemble, un roman qu'on lit avec intérêt.

P. G.

DUMITRU PĂCURARIU: **Dimitrie Bolintineanu**
(Editions Littéraires)



Dumitru Păcurariu compte parmi les jeunes historiens de la littérature qui se sont fait remarquer, ces dernières années, par des travaux scientifiques de valeur. Préoccupé surtout par le phénomène littéraire roumain durant le XIXe siècle, Dumitru Păcurariu nous a offert jusqu'ici un intéressant volume de documents littéraires inédits touchant la vie et l'activité de Ion Ghica — écrivain et homme politique —, plusieurs contributions à l'histoire du roman roumain au siècle passé, comme aussi quelques préfaces et études introductives aux éditions des écrivains classi-

ques. Récemment, ce jeune historien de la littérature a publié, dans la collection « La petite bibliothèque critique » une monographie: *Dimitrie Bolintineanu.*

Lorsqu'il s'est proposé de présenter la personnalité de cet écrivain roumain représentatif, qui appartient au XIXe siècle (1819—1873), l'auteur s'est trouvé devant une tâche assez malaisée. En effet, la vie et l'œuvre de Bolintineanu offrent des aspects variés, qui ne peuvent être compris que par rapport à toute l'atmosphère littéraire roumaine de l'époque, avec son croisement caractéristique d'influences, et surtout dans le cadre complexe des mouvements sociaux et politiques du temps. Il faut reconnaître qu'il a réussi à nous offrir une image globale de la personnalité de Dimitrie Bolintineanu, à exposer clairement la multiplicité et la variété des aspects de sa vie et de son œuvre. D. Păcurariu souligne très justement que si le poète a réussi à dépasser sa première phase — romantique et élégiaque — et à persévérer dans la direction d'une poésie patriotique, animée par de nobles aspirations, une poésie satirique, c'est grâce à sa participation à la lutte d'idées qui accompagna les événements de l'an 1848, puis, plus tard, à celle qui se déroula en faveur de l'Union des Principautés Roumaines (1859). L'activité de Bolintineanu, son combat aux côtés d'écrivains et d'hommes politiques comme Nicolae Bălcesco (1819—1852) et Cezar Bolliac (1813—1880) pendant la révolution de 1848, ses souffrances en exil, puis l'enthousiasme avec lequel il soutint la réalisation de l'Union, sont clairement exposés par l'auteur de la monographie qui souligne ainsi la position avancée sur laquelle se situe l'écrivain.

Analysant ensuite l'œuvre même de Bolintineanu, Dumitru Păcurariu réussit à nous orienter à travers les 50 et quelques volumes publiés par l'auteur lui-même et où il aborde presque tous les genres et sous-genres littéraires. Pour mieux faire ressortir la valeur sociale et artistique des œuvres de Bolintineanu, l'évolution de ses conceptions et de ses préoccupations, et surtout sa contribution à l'enrichissement et au développement de la littérature roumaine pendant le XIXe siècle, le chercheur utilise conjointement — après avoir divisé l'œuvre selon les genres littéraires abordés — le critérium de la chronologie et celui des thèmes traités. C'est ainsi qu'après avoir succinctement exposé les débuts poétiques de Bolintineanu et souligné l'influence qu'ont eu sur lui les romantiques français, l'auteur discute l'un après l'autre les *Légendes historiques*, les vastes poèmes épiques et lyriques *Sorin*, *Andréĭ ou la prise de Nicopoli par les Roumains* et *Conrad*, les vers groupés dans les volumes *Fleurs du Bosphore* et *Voyage macédonien*, les *Contes* en vers, puis les satires et, à la fin de ce chapitre, l'épopée *La Trajanide*. Chaque cycle de poésies est analysé et interprété avec attention. Dumitru Păcurariu remarque avec raison que les *Légendes historiques*, qui ont consacré dans notre littérature le genre de la ballade historique et avec elle le nom de Bolintineanu, gardent encore le même souffle vigoureux grâce à leur contenu patriotique et à leur combativité. En même temps, l'auteur met en évidence la note nouvelle, originale, que Bolintineanu apporte à la littérature roumaine du siècle passé par ses grands poèmes lyriques et épiques et par son épopée, *La Trajanide*.

Dans les chapitres qui suivent, D. Păcurariu présente les satires, les romans, les notes de voyage et les drames historiques, en vers ou en prose, de Bolintineanu. Ce sont, évidemment, les romans *Manoĭl* et *Elena*, premiers essais de roman de la littérature roumaine, qui retiennent le plus longuement l'atten-

tion de l'auteur, lequel ne néglige cependant pas non plus le troisième roman de Bolintineanu, *Les rêveurs fous*, encore trop peu connu et non moins intéressant grâce au message patriotique et progressiste qu'il exprime.

La monographie de Dumitru Păcurariu se fonde sur une étude approfondie de la vie et de l'œuvre de Bolintineanu; elle apporte en ce sens une série d'éléments nouveaux et intéressants. Une analyse plus détaillée et plus concrète de l'activité de Bolintineanu en tant que journaliste aurait été cependant bienvenue. La personnalité de l'écrivain se serait trouvée ainsi enrichie d'un aspect jusqu'ici trop peu étudié.

T. V.

VASILE REBREANU: **la Maison** (I)

(Editions Littéraires)

Transylvain, Vasile Rebreanu appartient à notre plus jeune génération de prosateurs. Son premier volume, *En plein jour* (1959), révélait un talent intéressant, encore entravé par d'excessives boursouflures lyriques et symboliques. Le jeune écrivain a réfléchi sérieusement à ses possibilités d'évolution, à la voie où il doit engager son talent, et une fois cette clarification intérieure accomplie, les résultats ne se sont pas fait attendre. *La Maison* est l'œuvre d'un romancier doué, maître de ses moyens, qui se place dans la meilleure tradition de la prose transylvaine.

Le roman, qui développe le sujet de deux nouvelles du volume précédent, trace en lignes sûres l'image du village roumain d'aujourd'hui, avec ses transformations profondes, avec le terrible combat qui se déroule, sur le plan éthique, entre l'ancienne mentalité et la nouvelle conception de la vie. La soif de la terre, source de tant de drames et de renoncements, thème de prédilection de la littérature roumaine, est habilement surprise à ce moment critique où l'avènement de l'ordre nouveau accuse ses traits inhumains et violemment anachroniques. Isaia Ioța, un des héros du livre, s'est laissé envoûter, lui aussi, par cette passion pour la terre et pour la fortune. L'insistance du koulak Iroftei Udilă finit donc par le séduire: il consent à épouser sa fille, malgré l'aversion qu'il a pour elle et obtient ainsi à son nom une bonne part de la terre de son beau-père, enchanté, quant à lui, de diminuer en apparence son patrimoine et d'échapper ainsi aux difficultés économiques et fiscales. Mais, si aveuglé qu'il soit par la soif de la terre, le jeune paysan ne peut s'intégrer à la glaciale atmosphère de calcul, à la dureté sauvage, inhumaine sur laquelle repose la fortune et la vie de sa nouvelle famille. Le nouvel aspect du village, l'exploitation agricole collective qui réunit presque tous ses amis, le respect manifeste que l'on témoigne — chose inconcevable jadis ! — aux ex-paysans pauvres, leur prestige dans le village, tout ceci lui fait comprendre l'inanité de son sacrifice. Le chemin que suit Isaia est ardu et sinueux, mais il finira par comprendre nettement combien cette course à la fortune et à la terre est archaïque, combien le sens de la propriété paraît primitif dans un temps où les hommes, unissant leurs forces et mettant leurs moyens en commun, ont commencé

à se forger une vie où le bonheur ne dépend pas du sac d'écus. Sa démarche finale, — l'adhésion à l'exploitation agricole collective — indique non seulement la fin de son débat intérieur, mais aussi le triomphe d'une nouvelle attitude morale, d'un nouvel ordre social dans les villages d'aujourd'hui. Sa décision a des valences symboliques et significatives. Isaia, à jamais libéré du mythe sordide de la propriété, est définitivement affranchi de la chaîne des préjugés séculaires.

L'auteur n'isole pas les problèmes d'Isaia et de sa famille de la vie du village. Il a intégré le conflit familial dans l'espace plus large de l'événement qui agite Poeni — la naissance de son exploitation agricole collective. Le tableau ne manque pas de qualités. Quelques figures typiques de paysans d'aujourd'hui s'en détachent, qui méritent d'être mentionnées. Antim, Draja, le militant Dura, Napeu aussi par certains côtés, vivent une vie authentique qui retient notre attention. Malheureusement les deux actions parallèles que poursuit l'écrivain s'entrecroisent à peine, elles semblent évoluer indépendamment l'une de l'autre, sans réussir à s'unir en un tout homogène. Pour une seconde édition, Vasile Rebreanu devra trouver des solutions plus heureuses en vue de resserrer le lien entre les deux conflits, et d'accentuer leur interdépendance.

Mais ces difficultés de construction sont sans doute le lot de l'écrivain qui s'attaque à un roman construit sur plusieurs plans parallèles. Ceci dit, *la Maison* est une réalisation de valeur, qui vient consacrer un écrivain de talent.

Z. Ornea

NICOLAE ŢIC: **La Brise du Soir**

(Editions de la Jeunesse)

N. Ţic est un prosateur jeune et fécond qui, s'efforçant constamment de se surpasser, cherche à éviter le commode attrait des chemins battus et se propose chaque fois de mettre en relief d'autres significations parmi les aspects de la réalité humaine dans notre patrie socialiste.

Le but de tous les récits et nouvelles du recueil qui s'intitule *La Brise du Soir* est le même: refléter certains états d'esprit qui caractérisent aujourd'hui la psychologie de nos jeunes. L'atmosphère générale de ces récits elle aussi est la même: une atmosphère d'optimisme. Non pas celui d'une fête continuelle; il n'y a rien là de mièvre et de fade. Ţic a horreur de tout ce qui est idyllique, il déteste l'euphorie arbitrairement obtenue et n'essaie donc pas d'éluder, dans ses œuvres, les aspérités que tous les jeunes, comme ses héros, rencontrent ou pourraient rencontrer sur leur route.

La Pluie narre une authentique, une déchirante tragédie: une jeune agitatrice communiste est abattue par une balle ennemie au moment où elle s'y attendait le moins, sous les yeux horrifiés de son fiancé qui devait l'épouser le jour même. *Les Souvenirs* dévoile une autre tragédie: un accident de travail défigure une belle fille de façon à la rendre méconnaissable. Un autre récit, *Absence injustifiée* [1], analyse le drame d'une fille de la campagne, que

[1] **Paru dans la « Revue Roumaine » no. 4/1962**

des parents adoptifs, des paysans cossus, maltraitent, exploitent sauvagement et veulent de plus marier par force. *Vanghele*, héros du récit de ce nom, vit le drame d'un honnête homme autour duquel, par suite de circonstances qui n'ont rien à voir avec son caractère et sa façon de se comporter, toute une légende infamante s'est créée et qui, après une passe de découragement, trouve le ressort nécessaire pour braver l'opinion.

L'optimisme des héros qui peuplent les récits de Ţic ne provient pas d'une absence de conflits; il est alimenté par la confiance qu'ils ont en eux-mêmes, par la certitude qu'ils ont de pouvoir surmonter les difficultés les plus ardues, d'être invincibles, et par leur possibilité réelle de vaincre, par la conviction que malgré tous les malheurs qui pourraient s'abattre sur eux, leur caractère n'en sera pas mutilé. Ils resteront eux-mêmes, joyeux et purs. Le meilleur exemple en est le récit *Tant de ballons de couleur*. Le jeune chef d'équipe, Bănică, retrouve à la grande fête foraine son enfance avec toutes ses candeurs. Au moment où il est le plus heureux, il est apostrophé par Buşneag, un paresseux, incapable et vantard, doué d'une mentalité de parasite et d'une basse tendance à l'intrigue. La joie de Bănică paraît dangereusement menacée par l'insistance avec laquelle ce trivial personnage essaie de lui innoculer ou d'éveiller en lui des sentiments bas. Mais les saletés que Buşneag débite ne l'atteignent pas, elles ne trouvent aucun écho dans son âme. Au contraire, une joie nouvelle et intense le gagne quand il se décide à assumer la responsabilité de rééduquer et de requalifier Buşneag, d'en faire un ouvrier ayant une conscience véritablement socialiste.

Les héros de Ţic sont des purs, mais jamais des naïfs, car Bănică par exemple n'est à aucun moment la dupe de Buşneag, de ce voyou qui a pourtant plusieurs cordes à son arc. Bănică a une candeur vraie, mais il agit toujours en homme qui sait ce qu'il veut, qui sait discerner l'essentiel de l'accessoire. C'est un homme qui oblige aussi les autres à penser, à réfléchir avant d'agir ou de parler, qui leur apprend à ne pas se bercer d'illusions et à ne pas non plus se laisser abattre par de fausses déceptions. Le récit *Sept heures de sommeil* dont le héros est le même sympathique personnage est en ce sens plein de signification. Bănică renonce volontairement au drapeau d'ouvrier d'élite, malgré les honneurs et les avantages matériels qui en découlent, car il sait que l'essentiel n'est pas que ce drapeau soit détenu par sa brigade à lui, mais que sans cesse de nouveaux cadres soient qualifiés, assurant ainsi l'accroissement général de la production et de la productivité du travail.

Cette inaltérable pureté, cette candeur lucide est la source de l'optimisme qui anime presque toujours la plupart des héros de Ţic. Pureté et candeur, certes, mais en même temps faculté de consacrer aux autres toutes les forces de leur âme, de répandre partout un peu de joie et de bonheur, de partager la bonne humeur des autres. Dans *Le Nouvel An* Trăsnea, mécanicien aux calorifères, considère que son travail est un important office qu'il remplit pour le bien des hommes (il leur donne de la chaleur); il veut quant à lui, être « celui qui n'apporte que de bonnes nouvelles» et qui répand la joie autour de soi. Il prend part à toutes les satisfactions des autres, ressent un besoin aigu de contribuer à leur bonheur. On le voit même aider tous les nouveaux locataires à transporter leurs meubles. La plus grande offense qu'on puisse lui faire est de lui prêter des intentions mesquines ou de chercher un équivalent matériel à ses services parfaitement désintéressés.

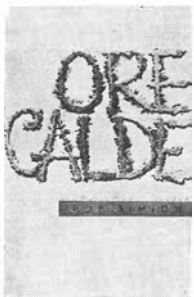
Les héros de Ţic ne se conçoivent que dans leur communion avec les autres et ce n'est que dans le don absolu, sans réserves, d'eux-mêmes qu'ils trouvent leur accomplissement. La solitude, le repli sur soi-même, l'égoïsme leur semblent autant de monstruosités; quant à penser qu'un homme puisse se laisser abattre par le malheur, c'est pour eux une aberration.

Une onde de lyrisme se dégage de ces pages, dont la source est dans la sereine tranquillité de ses héros, dans leur contagieuse joie de vivre. Cette poésie virile, car elle est le fruit de plus d'un combat, glorifie l'homme nouveau et la victoire de ce qui est avancé sur ce qui est périmé dans son cœur.

Eugen Luca

SIMION POP: **Heures chaudes**

(Editions Littéraires)



Dans la grande famille des genres littéraires, le reportage roumain tend à jouer le rôle d'un instrument essentiel dans la découverte de ce continent toujours inconnu et infiniment original qu'est l'homme; et ce fait, le dernier livre de Simion Pop le réaffirme avec force. Jeune, mais non dépourvu d'expérience de la vie, ayant, en plus, l'expérience littéraire de plusieurs volumes de récits et de reportages, Simion Pop y fait preuve des mêmes préoccupations majeures, de la même sensibilité à tout ce qui est actuel, que celles qui l'ont mis au rang des plus notables écrivains de sa génération.

Les *Heures chaudes* — emprunt heureux au langage spécifique des ouvriers de l'acier — sont, dirions-nous, les « heures essentielles », celles où l'homme crée, où il justifie son existence, où il se définit. Identifier, dans la vie de ses contemporains, les « heures essentielles » c'est là le désir le plus brûlant de l'écrivain.

Dans chacun des reportages qui constituent ce volume et qui revêtent la forme de « réponses » données par les travailleurs des domaines les plus divers, aux questions posées par le temps, aux exigences de l'édification du socialisme, nous retrouvons la toute-puissante présence des plus importants de nos contemporains — les travailleurs. Ce qui intéresse surtout Simion Pop c'est la qualité morale de ses héros et dans ce sens nous pourrions le qualifier de moraliste. Ce qui le préoccupe également, c'est la dialectique originale des transformations de la conscience. Novitzki, le maçon — un Makarenko à l'occasion — fait de l'excellente pédagogie, offrant gentiment, affectueusement des solutions à la portée de tout le monde. C'est un ouvrier plein de bon sens, un homme d'expérience, qui sait que le travail constructif est un excellent remède moral et qui est convaincu, en vrai communiste, que l'on peut se corriger des défauts les plus rebelles. Il apprend à Mitru Dumitru, jeune homme étourdi, à estimer la valeur morale du travail et ce don précieux qu'est la vie. Patiemment, il réussit peu à peu à réconcilier un enthousiaste de l'eau-de-vie avec un régime plus sec; à Andrei Bot qui ne sait jamais résister à la juvénile tentation de se montrer généreux, en prêtant son argent au premier venu, il découvre la valeur de

l'argent gagné à la sueur de son front ; à tel amoureux naïf, qui a placé toutes ses réserves d'affection dans une passion absurde, il dévoile délicatement le prix de la prudence et le poids de l'action mûrement réfléchie.

Très vivant aussi, le portrait d'Erdös Francisc, ouvrier à la benne, homme aux trois métiers, chez qui la pureté d'âme et la rare aptitude de s'assimiler facilement une spécialité nouvelle témoigne d'une grande soif de connaître et du besoin intime de se vouer avec enthousiasme à un effort constructif.

Quant au portrait de Gheorghe Grămadă, ancien mineur, aujourd'hui instructeur du parti pour les problèmes du village, c'est un des plus réussis: peut-être parce que l'écrivain a su nous transmettre une partie de l'agitation de cet homme, qu'un désir obsédant pousse à assurer aussi aux autres les bénéfices d'une transformation dont il a connu lui-même la vertu vivifiante. En échange, la *Réponse de celui qui fait des souliers*, excessivement allégorique, nous semble moins réussie, comme aussi *La réponse du potier* où l'on trouve plutôt la nostalgie du héros pour ses outils qu'un reportage dédié au présent immédiat, vivant et tangible. Un certain esprit de système — visible surtout dans les titres et dans certains procédés — nous semble inutile s'il ne tend qu'à suggérer l'unité du volume, alors que l'idée tutélaire des « heures chaudes » et le constant souci de l'auteur de nous donner des portraits, l'ont déjà fait d'une façon bien plus complète et plus efficace. Il n'en est pas moins vrai que le simple fait de concevoir comme une unité un volume de reportages est déjà le signe d'un esprit qui aspire à des synthèses supérieures et à l'équilibre artistique.

Maintes observations de qualité — celles par exemple de la *Réponse de celui qui pêche en haute mer* — sont là pour témoigner d'une vocation en voie de s'accomplir.

Alexandru Sever

IULIA SOARE: **Une promenade à Băneasa**

(Editions de la Jeunesse)

Ni ses traductions des œuvres d'écrivains français, ni ses quelques études éparses dans des revues ne laissaient deviner en Iulia Soare, la romancière qui allait se révéler, il y a quelques années, lors de la publication de son premier roman: *La famille Calaff*, œuvre qui abonde en observations subtiles et en notations pleines de finesse. Rien n'était plus difficile à imaginer, après ce roman consacré à « l'ascension et à la déchéance » d'une famille de la bourgeoisie juive, que ces nouvelles historiques évoquant des princes régnants recrutés dans le quartier du Phanar, à Constantinople, des généraux russes, des boyards inféodés aux Turcs et aux Grecs, des paysans révoltés.

Les diverses nouvelles de ce volume reflètent la période des premières décennies du XIXème siècle: pourriture et discrédit des règnes étrangers haïs par le peuple opprimé, lutte contre la domination ottomane, révoltes paysannes. Ce sont là des troubles précurseurs de la révolution bourgeoise-démocratique de 1848, de la naissance de la Roumanie moderne.

Dans la nouvelle qui donne son titre au volume — *Une promenade à Băneasa* — Iulia Soare ne prend pour sujet ni les intrigues compliquées ourdies en vue de la conquête du trône, ni les terribles efforts déployés pour le conserver, mais le point final d'un règne, ses derniers moments: la fuite du prince Caragea qui abandonna son trône. Cette fuite devait commencer de la manière la plus innocente, par une promenade simulée à Băneasa. A vrai dire, c'était une évasion préméditée dès le début du règne et, pour finir, minutieusement organisée. Ayant été nommé par les Turcs hospodar de Valachie, Ioan-Gheorghe Caragea avait mis à profit les années de son règne pour accroître une fortune qui faisait de lui l'un des princes les plus riches d'Europe. Comment l'avait-il gagnée? En inventant des impôts, en mettant les hautes dignités « aux enchères » pour les attribuer au plus offrant, en vendant des titres de boyards, en contractant des dettes qu'il était bien décidé à ne jamais payer et en accordant des pensions à toute sa famille. Bref, il avait mis à contribution tout ce qui pouvait lui rapporter de l'argent.

Après s'être copieusement enrichi, il parvint, à force de patience, à mettre en application son dernier projet: le renoncement au trône, la fuite. Cela, bien entendu, avant que la Porte — dont les faveurs étaient si changeantes — ne l'eusse exilé, avec confiscation de tous ses biens. Pour ne point éveiller les soupçons de la Sublime Porte, il lui offrira des sommes importantes et un otage. En outre, pour cacher ses intentions plutôt que pour s'assurer une protection, il demandera asile aussi bien à la Russie tsariste qu'à l'Autriche de Metternich. Plus encore pour marquer sa préférence, il ira jusqu'à expédier au consul russe quelques coffres qui, probablement, ne contenaient pas grand-chose. Mais, ayant assuré son avenir par les fortes sommes déposées dans les banques autrichiennes, suisses et anglaises, il fuira finalement en Autriche, puis vivra fastueusement en Italie. La scène qui concentre l'essence même de cette nouvelle est la discussion entre le prince et Pini, consul de Russie, auquel Caragea communique finalement sa décision de quitter le pays. Ce dialogue mémorable où ne manque ni la finesse de l'expression ni le cynisme élégant éclaire pleinement le caractère de Caragea: c'est un aventurier, mais de type supérieur. Un Ulysse qui a passé par l'école de l'hypocrisie et de la corruption d'Istanbul.

Dans *Le crépuscule des Dieux*, Alexandru Sutzu, prince régnant, préoccupé de doter sa famille, a réussi à obtenir du Divan la donation d'un domaine constitué notamment par les lopins de terre de quelques centaines de paysans. La dispute entre le prince et les boyards, ainsi que le conflit entre ceux-ci et les paysans, forment la substance de toute la nouvelle. Le sentiment majeur des possédants est la peur. Cette incapacité de s'opposer aux paysans qui exigent la restitution de leurs actes de propriété marque la fin d'une époque. Si les scènes de masses sont moins réussies, et si parmi les paysans ne se signalent guère de personnages remarquables, il faut dire que les avanies d'ordre familial du prince — faible et sans volonté en présence d'Euphrosina, la gémissante princesse, avare et chicanière — sont au contraire admirablement décrites. Avec ses huit rejetons à doter, les princesses à marier et les gendres à établir, la famille du souverain nous fait penser, pour curieux que cela paraisse, à une caricature de la famille Calaff.

Le morceau le plus significatif du recueil, par la vigueur de la critique sociale aussi bien que par la réalisation

artistique, nous semble être *Une campagne pénible*. C'est Kisselev, général russe fameux par sa contribution déterminante au développement des Pays Roumains à un tournant de leur histoire, qui en est le principal personnage. Son talent d'organisateur, sa ténacité, sa diplomatie généreuse, son esprit d'humanité typiquement russe, y sont admirablement mis en relief. D'une part, la lutte menée contre le choléra, d'autre part les pourparlers avec les âpres boyards de Moldavie pour la mise au point du Réglement Organique — véritable Constitution comportant certaines prévisions progressistes — tels sont les deux grands plans sur lesquels Iulia Soare réalise avec intelligence un contrepoint des plus significatifs.

S'appuyant sur des documents, sans toutefois se laisser asservir par la lettre des textes, avec une compréhension supérieure du mécanisme de l'histoire et une prédilection marquée pour l'analyse psychologique, l'auteur contribue indiscutablement à l'adoption d'une attitude nouvelle envers la littérature d'inspiration historique.

A. Sev.

MIKO ERWIN: **Assaut au pays des roseaux**

(Editions de la Jeunesse)

Le volume de reportages de Miko Erwin est l'œuvre d'un esprit curieux et enthousiaste qui sait allier au large essor de l'imagination une investigation minutieuse et systématique. On n'a jamais l'impression de rencontrer dans ce livre un détail noté au hasard ou privé de relief. C'est là le signe d'un effort assidu, mais aussi d'une habileté littéraire certaine, qui sait conférer aux données de l'information ou de l'observation « sur le vif » toute leur valeur.

Dès le premier chapitre ces qualités s'imposent et, éveillant l'intérêt du lecteur, l'entraînent dans un passionnant voyage à travers des régions naguère désertes, aujourd'hui bouillonnantes d'activité, le monde des roseaux, le mystérieux univers du Delta, calme et fabuleux comme une terre de rêves, où le socialisme vient d'inscrire une de ses victoires. C'est là, au fond, l'histoire que conte ce volume de reportages. Descendu à l'île Maliuc, où siège l'état-major de la campagne pour l'industrialisation du roseau, Miko Erwin « décompose » le mécanisme grâce auquel le roseau deviendra cellulose et matières plastiques, papier et alcool, tissus et colorants. Evidemment, avant d'en arriver là, nous apprenons peu à peu comment s'est constitué le noyau dirigeant les nombreuses opérations de cette « guerre du roseau », de quelle sorte sont ces hommes qui ont affronté les difficultés bien en face, et malgré une résistance acharnée, les ont vaincues et continuent à les vaincre.

Ce chapitre, ou plus exactement ces quelques chapitres qui racontent le combat avec les terribles forces naturelles, avec le danger des inondations, de la malaria, avec la difficulté d'adapter les machines, sur ce sol mouvant et marécageux, à la récolte du roseau, évoquent toute une odyssée de la transformation du Delta sous la « magie » du socialisme.

Miko Erwin sait nous faire voir de façon suggestive les proportions de l'intervention humaine dans cet empire végétal, que jusqu'ici n'avait jamais

troublé le bruit des machines. Aujourd'hui, à l'île Maliuc, au Mille 23 et à quelques autres endroits travaillent des excavateurs, des dragues de gros tonnage, des moissonneuses de roseau, et tout cet outillage est adapté aux conditions locales. Des laboratoires, des immeubles aux logements modernes, des bureaux, des centres d'assistance médicale, des maisons d'accueil, y ont surgi. L'appel à la vie de ces étendues qui paraissaient condamnées à pourrir, toutes ces activités créatrices se déroulent dans un cadre poétique et extrêmement pittoresque. La faune spécifique du Delta du Danube, riche en espèces et variétés rares telles que les cormorans ou les pélicans, a été protégée. On a pris le soin d'établir une zone réservée. Le paysage qu'esquisse l'auteur devient parfois grandiose, surtout dans les « séquences » qui surprennent, en son étonnant cadre aquatique, la fantastique forêt de chênes de Letea et le vieux château de chasse qu'elle abrite.

Le jeune reporter a le mérite de ne s'être pourtant pas laissé entraîner par les tentations du pittoresque ; le meilleur de son attention demeure fidèle à la peinture des hommes et de leurs actions. Les portraits de l'ingénieur Porumbaru, de Timoşca le pêcheur, de l'électricien Gabor Toth sont révélateurs de ce que j'appellerais la passion du travail, vigoureusement affirmée grâce au collectif et pour le collectif.

H. Z.

Arts

L'EXPOSITION DE GRAVURE MARCEL CHIRNOAGĂ — GHEORGHE BOŢAN

Marcel Chirnoagă et Gheorghe Boţan sont liés entre eux non seulement par le fait que tous deux appartiennent à la même génération, à celle qui s'est formée et a grandi sous le pouvoir populaire, mais aussi par une même façon de comprendre les problèmes de la gravure et de les résoudre. Pour tous deux, la gravure doit refléter activement, passionnément, les problèmes du monde contemporain, ses contradictions et son sens révolutionnaire. Quelle est la signification profonde des aspects de la vie que surprend le regard de l'artiste? En quelle mesure ces aspects sont-ils plus qu'un simple spectacle? Le profil de l'avenir s'y trouve-t-il déjà dessiné? Si ces deux jeunes artistes s'interrogent avec tant de lucidité et de passion à la fois, c'est parce qu'à leurs yeux leur création est un moyen de transformer les consciences, de contribuer à l'affirmation du monde nouveau. Cette conviction qu'il est nécessaire de lutter pour que le monde nouveau, l'homme nouveau s'affirment, conduit Marcel Chirnoagă à examiner anxieusement, en un cycle de 15 gravures, les symptômes de renaissance du fascisme et à lancer, à travers ses images, un appel à la vigilance.

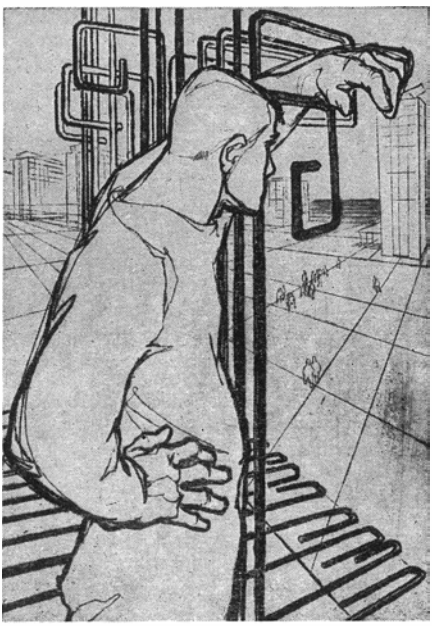
Cette même façon de concevoir la finalité de l'art graphique détermine, chez ces jeunes artistes, une même conception quant à l'utilisation des ressources particulières qu'offre le langage de la gravure. Tendant à conférer à ce langage un maximum d'efficience, un maximum de force de choc, ils construisent leurs images de façon à les rendre le plus frappantes, le plus saisissantes possible. Opposés à la fois à l'académisme, au naturalisme et au formalisme, Chirnoagă et Boţan choisissent un langage de synthèses sévères, venant accroître la force d'expression de l'image. Cette volonté de créer des images violentes, puissamment évocatrices, va de pair, chez eux, avec la tendance à de larges généralisations pouvant condenser un maximum de sentiments et d'idées et éveiller des associations multiples — une tendance, donc, vers le symbole. Et pour que ce double but soit atteint, ils choisissent mises en page, compositions, angles de vue, raccourcis et distorsions inédits et révélateurs.

Marcel Chirnoagă expose deux cycles. Le premier rappelle les horreurs, la profonde inhumanité du fascisme. Le caractère dénonciateur de cette suite d'images est évident dans *L'ordre*, *Le monde libre*, *Les défenseurs de la civilisation*, où le graveur souligne l'immense contraste entre les déclarations verbales et les faits. Mais tout en mettant à nu les racines du fascisme et les facteurs qui contribuent, dans certains pays d'Occident, à sa renaissance et à son épanouissement après la seconde guerre mondiale, Marcel Chirnoagă est loin d'adopter une position fataliste. Il sait au contraire que l'action des masses populaires peut barrer la route au fascisme. Cet examen lucide du phénomène fasciste commande à son tour une vision particulière, un certain type d'images. Marcel Chirnoagă ne procède pas comme ces peintres de l'atroce, qui, refusant d'en dévoiler les causes et n'offrant point de solutions, créent de décourageantes visions qui paralysent toute révolte. Car, nous l'avons déjà dit, pour lui le fascisme n'est pas une fata-

lité. Il ne se laisse pas méduser par les atrocités qu'il analyse. Il refuse de ressembler à certains artistes contemporains d'Occident, pleins de bonnes intentions mais mal orientés, qui se complaisent dans la simple et impuissante peinture de la tragédie. Au contraire, conscient du fait que la tragédie peut être évitée, il ne manque jamais d'inclure dans ses images un appel à l'action et au combat.

Avec ce cycle qui s'intitule *Contre le fascisme*, Marcel Chirnoagă se montre un digne continuateur de l'œuvre de graveurs militants comme Kaethe Kollwitz, Hans et Léa Grundig et d'autres encore. Ainsi qu'il le déclare lui-même, c'est auprès d'eux que Marcel Chirnoagă a appris à donner à ses gravures la force de choc et la valeur du symbole.

Il est vrai que l'on trouve dans les images de ce cycle certains échos de l'expressionnisme allemand. En construisant les masques de l'atroce, Chirnoagă a recours en



Marcel Chirnoagă: *Littoral*

effet aux simplifications, aux exagérations expressionnistes, mais sa vision de la vie n'en est pas affectée, et toute personne qui examine le second cycle exposé par l'artiste peut s'en rendre compte.

Aux sombres images du premier cycle s'opposent, ici, celles, très lumineuses, où l'artiste chante le travail et les joies des hommes qui habitent la Dobroudja d'aujourd'hui: travailleurs agricoles dont le labeur fertilise les vastes champs réunis, pêcheurs, ouvriers sur les chantiers ou dans les exploitations de roseau, d'autres encore. Marcel Chirnoagă chante leur travail, mais aussi leur soif de culture *(L'école)*, leurs amours *(Les amoureux)* et les joies de leurs loisirs *(Sur la plage)*. Et si dans le premier cycle la lumière doit sans cesse lutter contre l'obscurité, dans le second elle éclate, triomphante. Cet emploi varié de la lumière est une preuve de plus de la façon dont l'artiste « colle» au thème, au contenu, à la réalité objective. La vision qui domine les gravures de Marcel Chirnoagă est une vision cinématographique. Le graveur choisit toujours l'angle de vision le plus significatif, faisant preuve de qualités tenant à la fois de l'opérateur et du metteur en scène. La composition s'organise, elle aussi, en rythmes vifs qui accentuent le dynamisme de l'ensemble. L'exposition démontre en outre les

progrès de Chirnoagă dans l'emploi de toutes les ressources de la gravure. Le premier cycle utilise à la fois l'aquatinte et l'eau-forte, on y trouve donc tantôt des oppositions de blanc et noir, tantôt les subtils dégradés de l'aquatinte. Que le clair-obscur provienne d'un contraste, ou qu'il soit obtenu par des fondus, par un dosage raffiné des valeurs, le rapport du blanc et du noir crée dans le premier cycle une atmosphère dramatique et tendue. Par contre, dans le second, traité exclusivement à l'eau-forte, la lumière est souveraine. Ainsi, respectant cette dominante du paysage de la Dobroudja, le graveur confère à la lumière la valeur d'un véritable symbole.

★

Dans les 27 gravures qu'il expose, *Gheorghe Boţan* rassemble des paysages, des scènes de travail et des visages choisis dans les régions les plus diverses du pays. Aciéristes, constructeurs de navires, paysans collectivistes, tractoristes, cheminots sont

Gheorghe Boţan: *La Paix*

étudiés en des portraits remarquablement expressifs ou des compositions de genre d'un dynamisme frappant. Souvent la scène de travail a lieu en plein air et l'artiste note alors, comme en résumé, le paysage qui l'encadre. Ailleurs, Gh. Boţan généralise jusqu'au symbole. Ainsi, dans les planches *La collectivisation socialiste de l'agriculture*, *La Paix*, *Sauvegardons la paix*, etc.

A cette variété de thèmes correspond la variété des techniques: linogravure, gravure sur bois, lithographie.

Au début, Gheorghe Boţan dessinait dans tous ses détails la scène qu'il voulait représenter. Dans ses premières œuvres, les solutions de ses compositions étaient classiques et le dynamisme de ses images, réduit. Peu à peu, Boţan a commencé à alléger ses dessins, à trouver, pour s'exprimer, de plus larges synthèses. Comme il cherchait d'une part à accroître la force de ses images, d'autre part à leur donner une portée symbolique, il a eu recours, même dans ses portraits, à d'amples généralisations. Ses personnages incarnent de grandes catégories sociales, psychiques ou éthiques. Ils ne

se ressemblent pas et, cependant, ne sont pas non plus vraiment individualisés. Autrement dit, Boţan succombe parfois au schématisme.

Sa vision, telle qu'elle s'affirme dans sa dernière exposition, nous semble décorative et emblématique. Certaines de ces compositions s'organisent dans le sens décoratif et certains éléments y prennent réellement une valeur d'emblème.

Créateur de poignantes métaphores plastiques, Boţan possède aussi l'art de les ordonner avec maîtrise. Il sait trouver des solutions variées et inédites. Parfois la composition est serrée, ramassée en son centre, monolithe; d'autres fois elle est ouverte, puissamment dynamique. Comme Chirnoagă, Boţan choisit des mises en page, des angles de vue et des rythmes constructifs inédits, propres à mettre le sujet en relief. Il suggère en même temps, quand cela est nécessaire, le caractère monumental, l'énergie contenue de ses personnages. Les images qu'il compose traduisent le sentiment de grandeur et de sérénité que suscite en lui le contact de la réalité nue, de la réalité objective.

Les images créées par Boţan se distinguent par une espèce de vitalité, par une fraîcheur séduisante. Cet effet est dû notamment à une grande sensibilité dans la répartition du blanc et du noir. Le trait décidé, concis du dessin, sans rien de flou et sans retours en arrière, suggère la vigueur, tandis que la généreuse distribution de la lumière donne une impression de jeunesse et de fraîcheur. Portraits juvéniles et communicatifs, style graphique, jeux des plans blancs et noirs, tout concourt à restituer, intacte, l'atmosphère vivante, le pur lyrisme du merveilleux quotidien.

Il faut tenir l'exposition de gravure Marcel Chirnoagă — Gh. Boţan pour l'une des plus intéressantes manifestations artistiques de l'année 1962.

EUGEN SCHILERU

L'EXPOSITION HENRI CATARGI — ION VLAD

Deux artistes de valeur, le peintre Henri Catargi et le sculpteur Ion Vlad ont présenté aux amateurs d'art leurs plus récents travaux. La nouvelle salle *Dalles* à Bucarest a constitué un cadre élégant, dans lequel ces œuvres ont été exposées dans les meilleures conditions.

Henri Catargi est un maître de la peinture roumaine contemporaine. Pendant sa jeunesse et jusqu'en 1939, il étudia dans deux académies parisiennes *(Julian* et *Ranson)*, puis travailla dans les ateliers des maîtres français André Lhote et Marcel Gromaire. Pendant ce temps, dès 1922, il participa aux Salons Officiels et aux expositions par groupes qu'organisaient les associations artistiques roumaines « Contemporanul» et « Arta».

Après la libération du pays de sous le joug fasciste, ses œuvres ont figuré à toutes les expositions annuelles d'Etat, à toutes les expositions régionales et à de nombreuses expositions personnelles. Ces dernières années, les toiles de Henri Catargi ont aussi franchi les frontières de la R. P. Roumaine vers les expositions organisées en France, U.R.S.S., Pologne, Inde, Bulgarie, Finlande, Syrie, R.A.U., etc.

Si l'on prend en considération les thèmes abordés, on peut diviser l'activité d'Henri Catargi en deux périodes nettement distinctes. Pendant les trente premières années de son activité artistique, le peintre a été presque exclusivement préoccupé par la nature morte, le nu et le paysage. Plus tard son horizon s'est considérablement élargi et l'artiste a créé un nombre impressionnant de portraits et de compositions de grande envergure, liés à la vie environnante, aux hommes qui luttent pour parachever l'édification du socialisme dans notre pays. Pleinement conscient du rôle nouveau et important que l'art est appelé à remplir, l'artiste a évolué, à partir de la peinture de sa première étape créatrice, vers un art d'un niveau éthique et social plus élevé, un art accessible aux couches sociales les plus larges.

Sa récente exposition a réuni des peintures à l'huile et des aquarelles, portraits et paysages. La nature morte y était représentée seulement par quelques toiles. Mais les natures mortes que l'artiste peint aujourd'hui, développées sur des surfaces impressionnantes, diffèrent de celles du passé; elles ont perdu leur caractère intimiste et ont obtenu le prestige d'une peinture monumentale aux significations majeures.

L'élément nouveau dans l'art d'Henri Catargi est certainement constitué par les compositions de grandes dimensions, utilisant de nombreux personnages, et les portraits de simples gens, peints avec naturel et d'une belle tenue. Les personnages de ses compositions sont des jeunes gens vigoureux, qui respirent la santé, physique et morale. Leurs figures, fruits d'une étude approfondie de la psychologie des modèles, confèrent à la composition ce haut degré d'authenticité nécessaire à une transposition réaliste du sujet. *La lecture de la « Scînteia» à l'usine*, où les physionomies des personnages sont attentives et calmes; *Paysans collectivistes à table*, où un simple fait quotidien prend une signification profonde, atteignant la valeur d'un symbole — ne sont que deux des nombreux exemples pouvant illustrer le haut degré de maîtrise technique et de compréhension que l'artiste a atteint. La composition est travaillée avec sincérité et une chaude participation, sans glisser vers une ligne trop décorative et schématique,

Henri Catargi: *Paysans collectivistes à table*

sans grandiloquence, avec la claire intention de refléter d'une façon véridique le climat moral des hommes de notre pays, qu'ils travaillent dans les usines ou sur les champs. Henri Catargi s'est passionnément intégré à ce monde dont il a su détacher tant de visages, tant de bribes de vie, et cette intégration a doué ses personnages d'une vie intense, a donné à sa peinture un poids spirituel, une valeur artistique qui la rend digne de figurer dans un musée. Les compositions d'Henri Catargi n'attirent pas le regard par des effets sensationnels de couleur mais forcent l'admiration par une savante harmonie dans la composition des groupes, par la finesse et la discrétion des accords chromatiques, fruit d'un talent longuement cultivé.

Le peintre aborde avec courage, dans tous les genres, le problème de la dimension. Ses portraits bénéficient eux aussi de cette préoccupation majeure. Le fond d'un pareil portrait suppose une élaboration difficile et une grande maîtrise d'exécution. Henri Catargi ne se contente pas de soigner les détails du portrait, mais, avec l'exigence qui lui est propre, il accorde au fond la même importance picturale qu'au sujet. L'exposition présentait les portraits d'un apprenti, d'une étudiante, d'un sportif, de quelques paysannes, mais le meilleur était sans doute celui d'un *Faucheur*, où le personnage, traversant la toile d'un pas lourd, dessine sa silhouette sur l'écran doré d'un champ de blé. Ce personnage est si typique que, dépassant un horizon strictement individuel, son portrait a la valeur générale d'un symbole. Pour obtenir de semblables réussites plastiques, l'artiste est continuellement, infatigablement, préoccupé de chercher des solutions toujours nouvelles. Dans la préface du catalogue de l'exposition, le critique

d'art Eugen Schileru écrit: « Henri Catargi appartient à cette famille d'artistes qui vit et crée selon la devise que Francesco Goya inscrivait en marge de l'un de ses derniers dessins: « J'apprends sans cesse. » Ces mots peuvent effectivement servir de *motto* à toute l'activité d'Henri Catargi.

★

L'un des plus remarquables représentants de l'école roumaine contemporaine de sculpture, *Ion Vlad*, a présenté un ensemble de plus de 30 ouvrages, exécutés — à peu d'exceptions près — ces dernières années. (Seules manquaient les œuvres qui ont figuré à la Biennale de Venise pendant l'été 1962 et qui y ont été particulièrement appréciées).

Ion Vlad, sculpteur qui s'est formé pendant les années qui ont suivi la libération du pays de sous le joug fasciste, a atteint depuis longtemps la pleine maturité de son

Ion Vlad: *Les Génies des Vents* (détail)

talent et crée aujourd'hui d'une main sûre, avec des idées originales et hardies, avec intelligence et esprit. On ne trouvera dans sa sculpture aucune trace des formules périmées de l'académisme, ni des recettes artificielles du modernisme; sa vision est moderne, sans doute, mais demeure solidement ancrée dans la réalité, donc réaliste, et son style recherche sans cesse, avec effervescence, des solutions inédites. Cette récente exposition est une illustration de ces infatigables recherches — sans nul doute positives, à en juger par les résultats.

Ion Vlad s'intéresse aussi à de nouveaux matériaux pour y fixer ses sujets; il emploie le ciment, coloré ou non, à la place du plâtre ou de la pierre; il cherche à remplacer le bronze classique par d'autres métaux. Quelques bustes et statues, d'une grande force suggestive, démontrent le stade avancé que le sculpteur a atteint dans la pratique du ciment.

Sa sculpture s'attaque à des thèmes nombreux et variés: portraits de trempeurs d'acier, d'écrivains et d'artistes; personnages historiques et figures révolutionnaires des luttes populaires du passé; figures symboliques ou mythologiques; œuvres décoratives, etc.

Etant donné la variété des idées et la multiplicité des techniques, presque chaque œuvre exposée a constitué une surprise. Deux monumentales statues représentaient

Ion Creangă, le classique conteur moldave, et *Constantin Brancuşi*, sculpteur de valeur mondiale. fils d'un paysan de l'Olténie. La statue de Creangă est travaillée en lignes épaissies jusqu'aux marges du grotesque, qui rappellent la massiveté du personnage, sa simplicité extérieure, sa bonhomie et son humour. Constantin Brancuşi est vu en plans géométriques suggérant la pensée et l'esprit de synthèse du grand artiste. L'une et l'autre statues s'adressent au spectateur en un langage d'une grande accessibilité et réussissent à lui rendre plus proche encore le caractère et la vie du modèle.

Unis, comme ils le sont dans la conscience du peuple, les trois chefs des serfs transylvains révoltés à la fin du XVIIIe siècle *(Horia, Cloşca et Crişan)* composent une pyramide triangulaire monumentale, d'un sens émouvant. Leur union semble une force indéniable que l'avenir rendra inévitablement victorieuse.

Le symbole est présent dans des œuvres d'une conception longuement mûrie et réalisées d'une manière remarquablement suggestive, comme la statue qui représente *La Paix* ou le groupe intitulé *Les Génies des Vents*. Si *La Paix* fait ressortir la puissante matérialité de la sculpture de Ion Vlad, *Les Génies des Vents*, trois têtes de femme aux cheveux défaits par la course, démontre l'ingéniosité et la fantaisie de l'artiste lorsqu'il traite des thèmes qui soulèvent des problèmes plus difficiles à résoudre.

Parfois Ion Vlad emploie deux matériaux différents pour un même ouvrage, dans le but d'obtenir un effet plus attrayant ou plus intéressant: c'est le cas de la sculpture intitulée *Les Cerfs*, où les implications décoratives ne manquent pas, et qui utilise à la fois le ciment et le fer. C'est une œuvre qui allie une grâce remarquable à un bel équilibre dans l'espace.

Si parfois l'auteur s'attache aux détails, comme dans son portrait de femme en ciment polychrome, d'autres fois, il use, pour réaliser son sujet, d'une extrême économie de lignes et de plans. Un bon exemple en est son torse vert, synthèse admirable dans sa simplicité, œuvre d'une grande concentration de pensée. L'artiste, adoptant une géométrie limitée à quelques formes simples, a créé un torse classique par la noblesse de sa tenue et moderne par la précision de ses lignes et la distribution originale des plans.

La vision multilatérale de Ion Vlad, comme aussi son expression si variée, semblent au premier abord rendre plus ardue la formation d'une vue générale sur le style de sa sculpture. Mais un examen plus attentif des œuvres permet d'y voir une évidente unité de style, due au reflet réaliste de la vie, qu'il s'agisse de l'actualité environnante, du passé, ou du symbole de quelque permanente aspiration humaine.

Ion Vlad est un artisan du ciseau d'une grande exigence, un artiste qui ne cesse de sonder le nouveau, un original interprète des réalités de notre pays où son art se développe avec fruit et selon une ligne toujours ascendante.

DUMITRU DANCO

VASILE DRĂGUŢ: LUCHIAN (1868–1916)

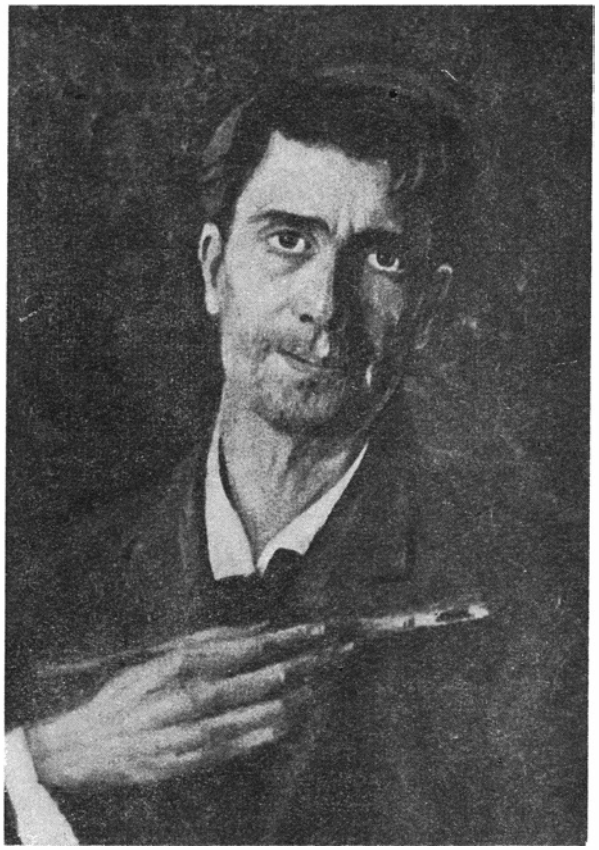
(Editions Méridiens)

Désireuses d'offrir à leurs lecteurs des études et des monographies d'art dans une présentation moderne, les Editions Méridiens ont inauguré une nouvelle collection qui s'intitule *Les Maîtres de l'Art roumain*. Le premier volume paru est consacré à Ştefan Luchian, l'une des figures qui dominent la peinture roumaine à la fin du siècle passé et au début du XXe.

Utilisant une vaste bibliographie, l'auteur de l'étude, Vasile Drăguţ, a cherché à analyser l'œuvre parallèlement à la vie de l'artiste, à déterminer les conditions dans lesquelles il a travaillé et à définir la position d'artiste-citoyen du grand peintre. L'auteur a surtout insisté sur le dernier aspect, apportant des informations intéressantes et présentant, à l'appui de ses conclusions, une riche iconographie. En effet, un tiers des 40 œuvres reproduites illustrent les pénibles, les inhumaines conditions de travail des gens simples à cette époque. Quatre reproductions sont consacrées à la sombre existence des paysans et à leur révolte en 1907.

Celui qui « avait refusé avec indignation la proposition qu'un ministre lui avait faite de peindre les portraits de la famille royale» tournait toute son affection vers les pauvres, vers les humbles — ouvriers, paysans, marchandes de fleurs, mendiants. « Malgré les terribles épreuves qui ne lui ont pas été épargnées — dit l'auteur — Luchian a toujours ressenti les souffrances des autres plus profondément que sa propre douleur».

« Nous n'avons aucune information exacte sur les rapports entre Luchian et le mouvement ouvrier, les cercles socialistes de chez nous», écrit l'auteur. Pourtant, un



Luchian: *Autoportrait*

peintre que préoccupaient le travail exténuant des pauvres gens, la misère et la juste révolte du paysan, ne pouvait rester étranger aux aspirations du mouvement ouvrier. Il ne fait aucun doute qu'un frein fut mis à son élan par son inguérissable maladie, la paralysie contre laquelle il lutta jusqu'au bout et qui, après l'avoir torturé pendant près de 16 ans, devait le terrasser en pleine force créatrice.

Au cours de l'analyse qu'il fait des étapes de la création de Luchian et de sa conception de l'art, l'auteur montre le sincère attachement de l'artiste aux principes de l'art réaliste qu'il n'a jamais trahis, même lorsqu'un pressant besoin d'argent le forçait à accepter une commande pour une peinture d'église.

Optimiste et plein de confiance en son talent, Luchian ne se laissa pas décourager par l'incompréhension, l'apathie et même l'hostilité de ceux dont son art dépendait.

En 1904, à l'exposition qu'il ouvrit à l'Athénée, Luchian eut un seul acheteur, mais c'était un autre grand peintre: Nicolae Grigoresco. Son activité suivit son cours, comme indifférente aux vicissitudes de la vie et ne s'interrompit que peu avant la mort. L'artiste, qui ne pouvait plus quitter son fauteuil, peignait frénétiquement des fleurs. C'étaient les seuls modèles qui lui étaient encore accessibles et en les peignant, il a créé des œuvres d'une valeur universelle. « Luchian aimait les fleurs, dont la suave fraîcheur lui faisait oublier sa souffrance. Incandescentes, brillamment émaillées, toutes vibrantes de vie, elles semblent être les pages d'un journal intime écrit au pinceau», conclut l'auteur.

Vasile Drăguţ considère que les années 1908—1909 sont celles qui témoignent le plus de la maturité artistique de Luchian, de sa maîtrise inégalée dans la technique du pastel. Les paysages peints à Brebu et à Moineşti — où Luchian essayait de trouver un remède à ses maux — placent l'artiste au nombre des plus grands peintres au pastel du monde». L'affirmation de l'auteur est pleinement justifiée, les pastels de cette époque peuvent figurer avec honneur dans n'importe quelle galerie universelle. Le pastel confère au dessin de Luchian de telles valeurs picturales, que l'on a l'impression de se trouver devant d'éclatantes peintures à l'huile. Par sa luminosité et par la délicatesse de son ton, le vert du pastel employé pour la pelouse du monastère de Brebu a gagné, dans la peinture roumaine, le droit de désigner une nuance spéciale qui porte le nom du maître.

L'étude de Vasile Drăguţ s'accompagne d'une chronologie dont les dimensions sont proportionnées à celles du texte, de notes et d'une liste des reproductions, avec des indications techniques. Ces reproductions — dont plus de la moitié en couleurs — présentent des œuvres de valeur de tous les genres abordés par l'artiste. Nous aurions aimé, cependant, y trouver certaines œuvres d'une plus grande valeur et d'une signification plus riche dans le contexte de la peinture roumaine, comme par exemple *La laveuse*, *La pelisse verte* ou le portrait d'*Aleco le lettré*.

La collection que les Editions Méridiens inaugurent rendra, nous en sommes certains, aux masses de lecteurs qui aiment la peinture de réels services.

D. D.

Visites en Roumanie

DE FRANCE

Le professeur Pierre Demargne, membre de l'Institut de France, directeur de l'Institut d'art et d'archéologie â l'Université de Paris, a visité la région de la Dobroudja ainsi que différents centres d'intérêt historique ou archéologique, notamment les vestiges de quelques cités daciques.

Au cours de son séjour dans notre pays, le professeur Pierre Demargne a fait des conférences portant sur des sujets d'archéologie, conférences qui ont suscité un vif intérêt.

✧

M. Ernest Labrousse, professeur à la Sorbonne, directeur de l'Institut d'histoire économique et sociale de France, membre correspondant de l'Académie de la R. P. Roumaine, s'est entretenu à Bucarest avec diverses personnalités de la vie culturelle roumaine.

M. Ernest Labrousse a visité la R. P. Roumaine sur l'invitation du Présidium de l'Académie de la R. P. Roumaine.

DE BELGIQUE

L'écrivain Karel Jonckheere a, une fois encore, visité la République Populaire Roumaine, répondant à l'invitation qui lui a été adressée par l'Union des Ecrivains. Durant son séjour dans notre pays, le poète flamand s'est entretenu, à Bucarest, avec de nombreux écrivains et a eu des entrevues avec les dirigeants des Editions pour la littérature universelle et des Editions Méridiens.

✧

DE CUBA

Le professeur Garcio Gallo, président de l'Association des hommes de science de Cuba, secrétaire général des syndicats des travailleurs des institutions d'enseignement, s'est entretenu à Bucarest avec des représentants de l'Association des hommes de science de la R. P. Roumaine ainsi que de l'Institut roumain pour les relations culturelles avec l'Etranger et de l'Union des syndicats des institutions d'enseignement et de culture de la République Populaire Roumaine.

✧

Dans le cadre du programme des échanges sur le plan de l'éducation, de la science et de la culture, signé entre la R. P. Roumaine et Cuba, une délégation de professeurs d'Université ayant à leur tête Francesco Maso Vasques de l'Université «Las Villas» a visité des institutions d'enseignement de notre pays et a étudié l'organisation de l'enseignement supérieur dans la R. P. Roumaine.

DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ALLEMANDE

Le journaliste Friedrich Flierl, membre du Conseil allemand des combattants pour la paix, et la femme de lettres Rezi Flierl ont rencontré, à Bucarest, des personnalités de la vie culturelle de la R. P. Roumaine.

✧

L'orchestre symphonique « Gewandhaus » de Leipzig, dirigé par Heinz Bongratz, a entrepris une tournée dans la R. P. Roumaine, donnant des concerts à Craïova, Sibiu, Brașov, Ploiești et Bucarest. Le programme, aussi riche que varié, comprenait entre autres: l'ouverture de *Fidelio*, la *IIe Symphonie en ré majeur* et la *Ve Symphonie en do majeur* de Beethoven, le *Concerto pour piano et orchestre en la mineur* de Schumann avec, pour soliste, Annerose Schmidt, la *IIe Symphonie en ré majeur* de Brahmns, le *Concerto pour piano et orchestre en si mineur* de Tchaïkovsky, le *Concerto brandebourgeois No. 5* de Bach, la *Symphoniette* (1960) de Günther Kochan.

✧

L'ensemble de variétés « Friedrichstadt Palast » de Berlin a présenté, au cours d'une tournée dans la R. P. Roumaine, le spectacle *Berlin salue Bucarest*. Parmi les solistes figuraient notamment Vanna Olivieri, Helia Casanovas, et Klaus Gross.

DE GRÈCE

« Tout ce que j'ai vu au cours de ma visite m'a convaincue que la R. P. Roumaine a non seulement repris les traditions culturelles des générations passées, mais aussi fourni de grands efforts en vue du développement de la culture et afin de faire de celle-ci le patrimoine du peuple tout entier » — a déclaré Thalia Koliva, publiciste, présidente de la Ligue hellénique pour la défense des droits de l'homme et du citoyen, lors d'un interview accordé à des rédacteurs de l'agence roumaine de presse Agerpres et de la Radio-Télévision roumaine.

« J'ai été particulièrement frappée — a poursuivi Thalia Koliva — par l'élan spontané du peuple roumain qui se forge une existence chaque jour meilleure. C'est un peuple admirable qui, après des siècles de souffrance, a assuré par des luttes héroïques le triomphe de la liberté sur le sol de sa patrie ».

D'ITALIE

Le prosateur Nino Palumbo, — dont l'ouvrage *Le drame de Tranifilo* a paru récemment en traduction roumaine aux Editions pour la littérature universelle de Bucarest — a visité notre pays en qualité d'invité de l'Union des Ecrivains de la R. P. Roumaine. Pendant son séjour dans notre pays, l'écrivain italien a rencontré des écrivains et des journalistes roumains.

DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE HONGROISE

Une délégation d'écrivains comprenant Istvan Simon, secrétaire de l'Union des Ecrivains de la R. P. Hongroise, Endre Toth et Miklos Jovanovics a eu des entretiens, à Bucarest, avec des écrivains et des hommes de lettres roumains.

✧

Le Théâtre National de Budapest a donné une série de spectacles dans la R. P. Roumaine. Il a présenté *Oedipe Roi* de Sophocle, *La vie de Galilée* de Bertolt Brecht et *Ciel sombre* de Iozsef Darvas.

Au cours d'une conférence de presse qui a eu lieu à Bucarest, Meruk Vilmos,

Basti Lajos dans le rôle d'Oedipe vu par Cik Damadian

directeur du théâtre, a parlé de la vie théâtrale dans la R. P. Hongroise et a remercié le public roumain de l'accueil fait aux représentants du théâtre de Budapest, accueil dont ils garderont un souvenir inoubliable.

✧

DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE POLONAISE

Le soprano Krystyna Jamroz de l'Opéra National de Poznan a interprété, sur la scène de l'Opéra d'Etat de Jassy, le rôle d'*Aïda*, de Verdi.

✧

Dans le cadre d'une exposition ouverte aux Galeries d'Art de Bucarest, Krystyna Bieniek et Emilia Nozko-Paprocka ont présenté des gravures et des dessins exécutés lors de précédents voyages dans la R. P. Roumaine.

Les 50 pièces et quelques exposées par les artistes polonaises reproduisent des aspects caractéristiques de la vie nouvelle dans la R. P. Roumaine.

DE SUÈDE

M. Hakan Nial, recteur de l'Université de Stockholm, a offert à l'Université de Bucarest une série d'ouvrages dus aux hommes de science suédois, en réponse à un don similaire fait par la R. P. Roumaine à l'Université de Stockholm. Le professeur Halan Nial a précisé à cette occasion que l'échange d'ouvrages scientifiques est une contribution au développement des relations culturelles entre les deux pays.

✧

Répondant à l'invitation du Conseil National pour la défense de la paix de la R. P. Roumaine, l'économiste Vide Svenson, secrétaire du Comité suédois de la défense de la paix, membre du Conseil Mondial de la Paix, et Petrovka Svenson Miroslava, historien de la littérature, ont visité notre pays.

DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE TCHÉCOSLOVAQUE

Le metteur en scène Jaroslav Balik et l'actrice Libuse Svornova ont rencontré, dans le cadre d'une conférence de presse, les représentants des journaux de Bucarest. Les cinéastes tchécoslovaques sont venus dans la R. P. Roumaine pour assister aux représentations de gala organisées en l'honneur des films tchécoslovaques. A cette occasion a été projeté *Reportage sous la potence*, d'après le célèbre ouvrage du même nom de Julius Fucik, porté à l'écran par Jean Otcenasec.

✧

Pour le vernissage, à la salle Dalles de Bucarest, d'une exposition d'art plastique tchécoslovaque des XIXe et XXe siècles, Olga Macova, représentante de la Galerie Nationale de Prague, a parlé des arts plastiques dans la R. S. Tchécoslovaque.

L'exposition, qui comprenait une centaine d'œuvres, a été organisée par la Galerie Nationale de Prague, en collaboration avec le Comité d'Etat pour la Culture et l'Art de la R. P. Roumaine et le Musée d'Art de Bucarest

DE L'U.R.S.S.

Le dramaturge A. P. Stein, lauréat du prix d'Etat et l'un des délégués de l'Association d'amitié soviéto-roumaine qui a visité la R. P. Roumaine à l'occasion du Mois de l'amitié roumano-soviétique, s'est entretenu avec des professeurs et des étudiants de la Faculté de philologie de l'Université de Bucarest.

✧

Une délégation d'architectes dirigée par M. T. Kalmykov, vice-président de l'Union des architectes de Moscou, a visité les nouvelles réalisations obtenues dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme à Bucarest, Ploieşti, Braşov, Galaţi, ainsi que dans les stations balnéaires du littoral de la mer Noire.

✧

Au cours d'un symposion sur le thème: *Problèmes actuels de la cinématographie soviétique*, qui a eu lieu à la salle Dalles à Bucarest, ont pris la parole les metteurs en scène Mihaïl Romm, artiste du peuple de l'U.R.S.S., Liativ Safarov, artiste émérite de la R. S. d'Azerbaïdjan et Stanislav Rostotzki.

✧

Le pianiste Iakov Flier, artiste du peuple et maître émérite ès arts de la R.S.F.S.R., a donné quelques concerts à Bucarest, interprétant la *Sonate No. 2 en si bémol mineur* de Chopin, la *Valse oubliée No. 2* et *Consolation* de Liszt,

le *Prélude* de Rachmaninov, la *Sonate en do mineur* de Mozart, la *Sonate No. 2 en ré mineur* de Prokofief, le *Prélude* de la suite pour piano de Debussy, etc.

✧

« Votre public m'a enchanté par sa spontanéité et sa réceptivité — a déclaré

Arkadii Raïkine vu par Nell Cobar

à une conférence de presse Arkadii Raïkine, artiste du peuple de la R.S.F.S.R., directeur du Théâtre de miniatures de Léningrad, qui a donné quelques spectacles à Jassy, Bucarest et Constantza. Soulignant que le Théâtre de miniatures place au nombre de ses devanciers les grands classiques de la satire russe Gogol et Saltykov-Chtchédrine, Arkadii Raïkine a fait ressortir l'humanisme et la haute conscience civique qui sont les traits caractéristiques de ce théâtre fort apprécié du public roumain.

✧

Une délégation de cinéastes ayant à sa tête M. A. Fadéev et comprenant les artistes Roza Makaganova et Klara Luciko ont rencontré, à la Maison des Journalistes de Bucarest, des représentants de la presse de la R. P. Roumaine. Après avoir parlé de l'activité déployée par les studios cinématographiques soviétiques, M. A. Fadéev a mentionné le succès que remportent les films roumains en Union Soviétique.

DES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Sur l'invitation de l'Institut Roumain pour les relations culturelles avec l'étranger, Mme Virginia Inness Brown, membre du Conseil exécutif de la société « American National Theatre and Academy » (A.N.T.A.) de New-York a visité la R. P. Roumaine et a eu des entrevues avec diverses personnalités de la vie artistique roumaine.

Imprimé à l'Entreprise Polygraphique No. 4, 133—135, Calea Şerban Vodă, Bucarest